This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

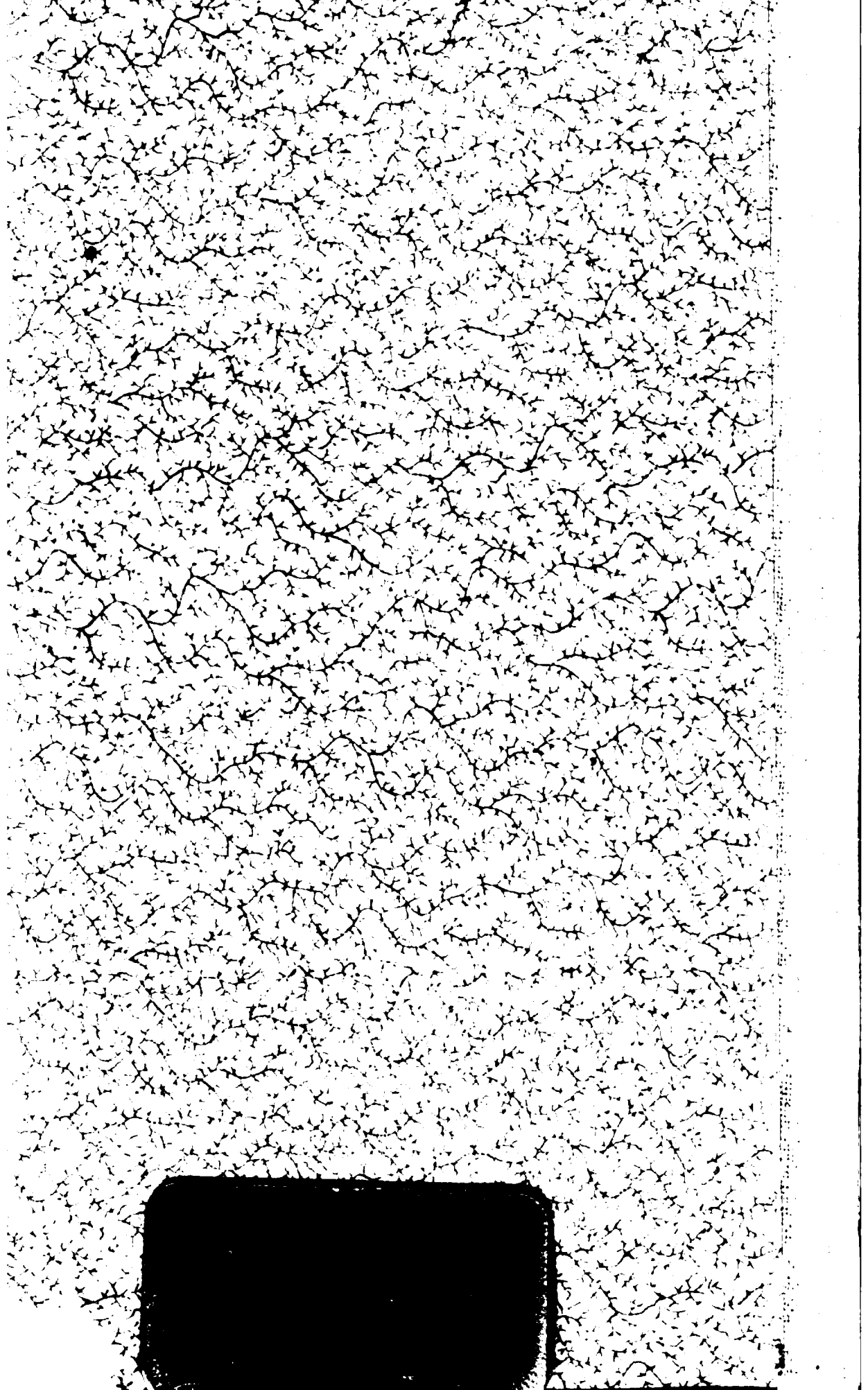
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

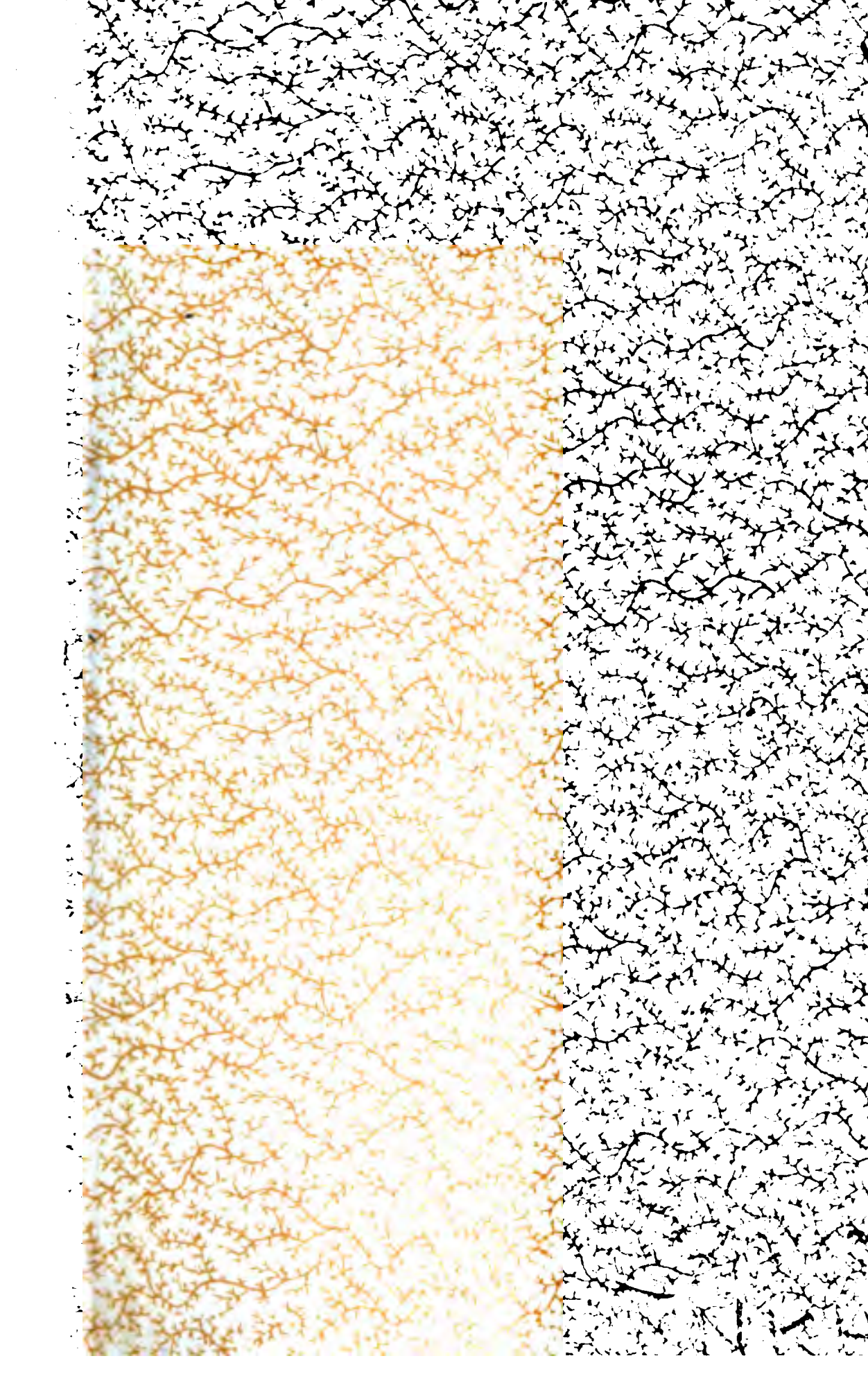
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





PETITE

ENCYCLOPÉDIE

POÉTIQUE.

NEW YORK PUBLIC

TOME VI.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PETITE
ENCYCLOPÉDIE
POÉTIQUE,

OU

CHOIX DE POÉSIES DANS TOUS LES GENRES,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

FABLES.

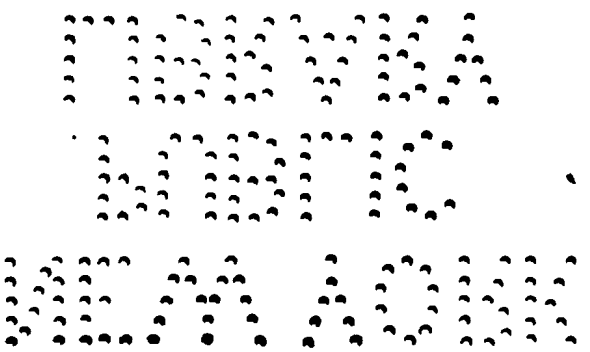
Je vais jusqu'du fé phie ;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'amasse et je compose
Le miel que je prodiguis.
J. B. Rousseau.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, LIBRAIRES-COMMISSIONNAIRES,

RUE J.-J. ROUSSEAU.

1804.



SUR LA FABLE.

LAMOTTE, qui a fait de jolies fables où il y a tout, excepté du naturel et de la naïveté, définit la fable *un petit poème épique qui ne le cède au grand que par l'étendue.* Cette définition est plus brillante que solide. La Fontaine, qui devait s'y connaître, l'a mieux désignée par ces deux vers : La fable est, dit-il,

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

Il dit aussi :

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Deux choses principales constituent la fable ; la narration et la moralité.

La narration doit être simple, vive et précise.

La moralité doit être amenée sans effort, et naître du fond du sujet.

Peut-être les meilleures fables sont celles qui peuvent se passer de morale, en couvrant sous le voile de l'allégorie une vérité frappante.

Le sujet de la fable doit être, pour ainsi dire, vraisemblable. En accordant le langage aux animaux on se représentera facilement *la Cigale*

S'en allant crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.

On se peindra très-bien *le Renard cajolant le Corbeau sur sa voix;* mais jamais l'esprit ne se prêtera à l'image du *Lion amoureux d'une jeune fille*, allant la demander en mariage, et se faisant rogner griffes et dents pour ses beaux yeux. Cette image n'est ni juste ni naturelle. Pour faire oublier le vice

d'un pareil sujet il ne fallait pas moins que la naïveté de La Fontaine et ces deux vers charmans :

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens
On peut bien dire : adieu prudence !

La Fontaine a quelques fables, dont il paraît qu'on lui a donné les sujets, qu'il n'eût jamais choisis, et qu'il traitait par complaisance avec sa bonhomie naturelle.

Tous les êtres peuvent figurer dans la fable : l'homme y est souvent acteur : il suffit de lire *le Paysan du Danube*, chef-d'œuvre d'éloquence et de poésie. La fable admet aussi des personnages purement imaginaires. Il est beaucoup plus difficile de les faire parler convenablement, et d'éviter à la fois le ridicule et l'affectation. Quand Lamotte a dit :

Dom jugement avec *dame* mémoire,
Et *demoiselle* imagination,

il s'est exprimé plus en homme d'esprit qu'en

homme de goût. Ces trois qualifications sont pourtant justes; chacune se rapporte bien à l'objet qu'elle désigne. Quand le bon homme disait : *Compère le Renard, maître Corbeau, Rominagrobis,* etc., ces dénominations étaient puisées dans la nature.

Le fabuliste doit d'abord choisir son cadre, exposer son sujet sous le point de vue le plus avantageux, et s'occuper ensuite de l'exécution. La fable a son plan comme un grand ouvrage; elle exige même généralement l'unité de lieu et d'action comme l'épopée et la tragédie. Quelque heureux que soit le fond, il perdra son effet si la forme est négligée. La principale qualité du style de la fable est de se mettre toujours au niveau du sujet. Quand La Fontaine, que nous ne saurions trop citer, avait à peindre une image grande et majestueuse, il savait employer les couleurs propres au tableau; il passait rapidement, par une nuance presque imperceptible, de la familiarité du récit à la pompe de la poésie, ou descendait avec

grâce du ton noble au ton simple et naïf: par exemple:

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom...

Ce dernier vers contraste parfaitement avec les trois premiers, pleins de force et d'élévation.

On trouvera des exemples plus frappans encore de haute poésie dans *le Chêne et le Roseau*, *le Lion et le Moucheron*, *le Vieillard et les Trois Jeunes Hommes*, etc.

Comme Lamotte dans son discours sur la fable l'observe judicieusement, « le fami-
« lier que demande la fable ne laisse pas
« d'avoir son élégance, et, malgré l'air aisé
« qui le caractérise, ses beautés sont peut-
« être plus difficiles à trouver que celles du
« style soutenu : celui-ci, à beaucoup près,
« n'a pas autant de nuances que l'autre. »

La source du plaisant dans la fable con-

siste souvent dans la comparaison des petits objets aux grands :

Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour! tu perdis Troie! . . . . . .

On recommanderait aux fabulistes la naïveté, si la naïveté pouvait s'acquérir ; mais c'est plutôt un don qu'un talent. Quand Mme Lasablière appelait La Fontaine son *fablier*, comme elle eût dit son *poirier*, elle disait un mot charmant qui peint mieux la naïveté qu'une page de définitions.

Nous allons parler des plus illustres fabulistes.

Esope, le père de la fable, quoiqu'on lui ait contesté le titre d'inventeur, est du moins le premier qui sut donner à la fable une physionomie. Ses apologues, presque toujours dictés par la circonstance, ont le mérite qu'ils doivent avoir ; la vérité et la précision.

Phèdre avait acquis ce qu'Esope avait reçu de la nature. L'affranchi de Rome de-

vait plus à l'éducation que l'esclave de Phrygie : aussi se distingua-t-il par la pureté, l'élégance de son style, et la sagesse de ses conceptions. Sa manière est souvent austère, et laisse quelquefois à desirer un peu plus d'abandon. Phèdre est le Térence de la fable.

Pilpay, au fond de l'Indostan, s'acquit aussi de la célébrité comme fabuliste. Ministre d'un empereur, Pilpay ne composa guère que des fables politiques. Ses idées sont souvent incohérentes, et manquent de justesse et d'unité; mais il s'est créé un genre: cela compense bien des défauts.

Plusieurs auteurs orientaux ont aussi fait des fables, la plupart peu connues, et peu dignes de l'être.

Gay, chez les Anglais, en écrivit d'assez agréables, mais souvent diffuses; on ne peut cependant lui refuser une place parmi les fabulistes estimables. Il serait trop long de citer ceux des autres nations. Notre La Fontaine efface tous ceux qui l'ont précédé et suivi. Nous avons cru ne devoir placer aucune de ses fables dans ce volume, parce

qu'elles sont familières à tous les âges et à toutes les classes de la société.

Depuis cet auteur inimitable on nous a donné des fables ingénieuses : si le bon homme n'eût pas existé leurs auteurs se fussent illustrés sans doute. Leur portion de gloire est encore assez belle : leur maître l'a dit;

...Ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Ils ont glané abondamment, mais ils n'ont pas moissonné.

FABLES.

L'ENFANT BIEN CORRIGÉ.

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenait du bois
Un soir, beaucoup plus tard qu'il n'avait de coutume.
En marchant il disait, d'un ton plein d'amertume:
La bonne Marguerite est bien triste à présent!
Elle s'inquiète, elle pleure;
Chaque moment
Lui paraît long, long comme une heure.
Antoine est triste aussi : c'est un si bon enfant!
C'est tout le portrait de sa mère.
Si les dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera tendre et bienfaisant:
Cet espoir est bien doux! Mais voici que j'approche;
Ils seront consolés quand ils me reverront;
Comme ils seront joyeux! comme ils m'embrasseront!
S'ils me faisaient quelque reproche,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-tems;
Au lieu de m'en vouloir ils seront bien contens.

Tout en raisonnant de la sorte
Nicolas arrivé à sa porte;
Il entre : il voit sa femme assise auprès du lit;
Sur la traverse de sa chaise
Sa tête est renversée; elle pleure et gémit.
Son fils est à genoux; il tient, il presse, il baise
Sa main, qu'elle paraît vouloir lui retirer.
Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer;
Me voilà bien portant... Est-ce ainsi qu'on m'embrasse?
Vous ne me dites rien! mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras?
Une caresse me délasse;
Tu le sais bien : viens donc. Ils veulent me punir!...
Ne boudez plus. Tenez, mettez-vous à ma place,
Voyez si je devais plutôt m'en revenir :
J'avais fait mon fagot, je sortais du bocage;
Il n'était pas encore absolument bien tard
Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard;
(Il est, je crois, de ce village
Que par notre fenêtre on aperçoit là-bas)
Il se traînait à peine. A voir votre démarche,
Lui dis-je, patriarche,
Vous me semblez bien las.
Il me répond par un hélas
Qui me fait grand'pitié. Vîte, je prends ma hache,
Je lui coupe un fagot : je ne le fais pas gros;
Il ne l'eût pas porté : de deux hatts je l'attache,
Et le mets sur son dos.

Il me remercie, et me quitte.
Je veux doubler le pas pour arriver plus vîte :
La neige tient à mes sabots,
Et m'empêche... Mais quoi ! ma chère Marguerite,
Encore des soupirs, encore des sanglots !
Tu ne pardonnes point : tu ne m'aimes donc guère ?
Je ne l'aurais pas cru ! Marguerite, à ces mots
Le prenant par la main, lui dit : Malheureux père,
Pourrais-tu desirer d'être aimé de la mère
Du fils le plus méchant ?
— Antoine méchant ! lui ! non, non ; son caractère
Est bon ; je le connais : il est encore enfant,
Il aime à folâtrer ; c'est le droit de son âge :
Mais laisse faire, en grandissant
Il sera bon et sage.
— Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui.
Antoine, tu devrais le promettre toi-même,
Et tâcher d'appaiser une mère qui t'aime.
Mais approche, dis-moi, qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher ? Réponds, puisque je le demande...
Vous vous cachez, mon fils : la faute est donc bien grande !
— Très-grande, cher époux : mais il en est honteux ;
C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est. — Tu le veux ?
Tu seras fâché de l'entendre :
Mais enfin, tu le veux, tu le sauras. Ce soir,
Comme il m'ennuyait de t'attendre,
J'ouvrais de tems en tems la porte, et j'allais voir
Si tu venais : une fauvette

Entre avec moi dans la maison,
Puis se blottit sur la couchette:
Elle grelottait; la saison
Est pour cela bien assez dure.
Je la réchauffais dans mon sein,
De mon haleine, et sous ma main,
Lorsque je vois entrer la fille de couture,
La petite Babet : la pauvre créature
En tombant sur des échalas
Dans sa vigne ici près s'est déchiré le bras;
Elle pleurait, et sa blessure
Saignait beaucoup. Ce n'est pas moi
Qu'elle demandait; c'était toi.
Voyant que tu tardais, et qu'elle était pressée,
Comme j'ai pu je l'ai pansée.
Pour la panser j'ai pris
Le baume du pot gris:
Est-ce bien celui-là? me serais-je trompée?
— C'est bon : après... — Tandis que j'étais occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avais donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné,
Et puis... — Achève donc. — Et puis il l'a plumée.
— Quoi plumée! — Oui, par tout le corps,
Hors les ailes pourtant. La porte était fermée:
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé : la malheureuse!
Elle volait en gémissant;
J'entendais sa voix douloureuse

Qui me saignait le cœur.... Nous aurons un méchant;
Juge ce qu'il fera s'il devient jamais grand!
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère.
Aurais-tu fait cela quand tu n'étais qu'enfant?
Moi qui disais à tout instant:
Mon cher Antoine aura la bonté de son père!
Aussi je l'aimais trop : que Dieu m'en punit bien!...
—Va, va, console-toi, ma chère,
Sèche tes pleurs, et ne crains rien;
Il est là-haut une justice
Aux bons parens toujours propice;
S'il doit être un méchant les dieux nous l'ôteront.
Non, jamais ils ne permettront...
Approche-toi, mon fils; viens et que je t'embrasse,
Que je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois.
Tu fais bien de pleurer : je pleure aussi, tu vois.
Mets ta main sur mon cœur; tiens, c'était là ta place:
Car je t'aimais, Antoine, et c'était mon bonheur.
Je ne t'aimerai plus... Oh! si fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours; ce sera ma douleur.
Ciel! j'aimerai donc un... j'ai peur de te maudire.
Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau,
Et les pendre à ce soliveau;
Ramasse-les, ma femme.
Quand nous l'aimerons trop nous les regarderons;
En les regardant nous dirons:
Il ne faut point aimer une aussi méchante ame.
Ce pauvre oiseau, mon fils, (reste sur mes genoux)

Ce pauvre oiseau crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez nous?
Non; c'est l'auteur de la nature
Qui le mettait entre nos mains:
C'était nous ordonner de lui sauver la vie:
Il prend soin des oiseaux tout comme des humains.
Et vous l'avez plumé! S'il me prenait envie
De vous envoyer nu passer la nuit au froid;
Vous m'en avez donné le droit;
Vous n'auriez point à vous en plaindre:
Mais je serais méchant, je vous ressemblerais,
Et plus que vous j'en souffrirais....
Ne tremble point, mon fils; va, tu n'as rien à craindre;
Car je sens que je t'aime, et t'aimerai toujours.
J'espérais que dans la vieillesse
De ta mère et de moi tu serais le secours;
Et tu veux abréger nos jours
Par les chagrins et la tristesse!
—Ah, maman!... ah, papa!... baisez-moi de bon cœur:
Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur;
Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets, je le ferai;
Je serai bon enfant, je vous ressemblerai.

Aisément un père, une mère
Se laissent attendrir : Antoine eut son pardon.
Il tint sa promesse; il fut bon.
Il fut si vertueux, si sage,
Qu'on le montrait dans le canton

A tous les enfans de son âge.
Un jour, qu'il regardait tristement au plancher,
Sa mère qui le vit alla prendre une échelle:
Monte, mon fils; monte, dit-elle,
Et va promptement détacher
Les plumes de l'oiseau : c'est là ce qui t'afflige;
Jette-les au feu, ne crains rien;
Ton père le veut bien.
Tu le veux, n'est-ce pas?—Oui.—Jette-les, te dis-je,
Et qu'il ne reste aucun vestige....
—Non, maman, je les garderai:
A mes enfans, si Dieu m'en donne,
En pleurant je les montrerai,
Et leur dirai:
Un jour je fus méchant, et maman fut trop bonne.

LEMONNIER.

L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT.

Un frêle cerf-volant,
Bien doré, bien luisant,
Bouffi d'impertinence
Encor plus que de vent,
Voulait passer dans l'air pour oiseau d'importance;
Caracolait, planait, se perdait dans les cieux,
Allait, venait, brillait, faisait flotter sa queue,
Et jaune et rouge et bleue,
Sur le bec de l'oiseau du souverain des dieux.

L'aigle rit, et lui dit: Etranger assez leste,
Je t'aurais cru né dans ces lieux;
Mais ce ton insolent que le vrai grand déteste,
Ce fil un peu terreux à ta suite emporté,
Ont démenti ton air céleste,
Et m'ont appris la vérité.

FUMARS.

LA PIE.

UN traitant avait un commis;
Le commis un valet, le valet une pie:
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre l'animal était la moins harpie.
Le financier en chef volait le souverain;
Le commis en second volait l'homme d'affaire;
Le valet grapillait : il eût voulu mieux faire;
Et des gains du valet Margot faisait sa main.
C'est ainsi que toute la vie
N'est qu'un cercle de volerie.
Le valet donc à son petit magot
Trouvait toujours quelque mécompte.
Qu'est-ce? dit-il; quel est le coquin qui m'affronte?
Dans mon taudis il n'entre que Margot.
A tout hasard il vous l'épie,
Et la prend bientôt sur le fait.
Il voit notre galante pie,

Du coin de l'œil faisant le guêt,
Prendre à son bec la pièce de monnoie,
Et puis dans le grenier courant cacher sa proie :
C'était là que Margot avait son coffre fort,
Amassant sans jouir : bien d'autres ont ce tort.
Oh ça ! dit le valet en surprenant la belle,
Je te tiens donc, et mon argent aussi.
Voyez la gentille femelle:
J'en suis d'avis ; on volera pour elle ;
Elle en aurait le gain, j'en aurais le souci.
Il prononce à ces mots la sentence mortelle.
Margot à sa façon se jette à ses genoux :
Grâce, lui cria-t-elle ; un peu plus d'indulgence ;
Au fond je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous.
Ou par justice, ou par clémence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faudrait pour vous.
Ce caquet était raisonnable ;
Mais le valet inexorable
Lui coupe la parole, et lui tord le gosier.

Le plus faible, c'est l'ordre, est puni le premier.

LAMOTTE.

LE CONSEIL DES ANIMAUX.

L'ANE, le buffle et le chameau,
Un autre encor, bonne cervelle,
Je ne sais plus trop qui, ni comment on l'appelle,
Devaient tenir conseil sous un antique ormeau.

Ces quatre experts dans la jurisprudence
Avaient ensemble à démêler
Une affaire de conséquence,
Instante et grave, et qu'il fallait régler.
Le jour est fixé, l'heure est prise;
Chacun arrive au rendez-vous.
Comme le plus sensé de tous
Le chameau présidait : il pérore à sa guise,
Pose la question... Soudain l'interrompant,
Aliboron se met à braire,
Avec de tels éclats et si continûment,
Qu'il fallut remettre l'affaire,
Et que l'on ne put seulement
Entamer le préliminaire.

Dans plus d'un conseil important,
(Cela soit dit sous le sceau du mystère)
Tel sot que l'on connaît fit, je crois, bien souvent
Ce qu'à mon âne on a vu faire.

DORAT.

L'ANON PETIT MAITRE.

Pour la première fois on menait au moulin
Un jeune ânon qui bégayait encore.
On avait peu chargé la petite pécore,
De peur qu'il ne restât au milieu du chemin.
Ne croyez pas qu'il prit ainsi la chose;
Oh que nenni! Le drôle avait trop bonne dose

De cet amour fervent que chacun sent pour soi,
Et qui nous fait traiter le prochain de canaille.
Il crut qu'on avait peur de lui gâter la taille;
Il le crut et de bonne foi.

J'ai vu bien des ânons encor plus sots en France,
Que leur faiblesse même a rendus glorieux.
Il n'est pas jusqu'à l'ignorance
Qui, les deux bras croisés insultant la science,
Prétend être ici bas l'enfant gâté des dieux.

L. Aubert.

LE SERIN ET LE MOINEAU.

Dans les beaux jours de l'été
Un petit moineau volage,
Tout bouffi de vanité,
Insultait à l'esclavage
D'un serin né dans la cage.
O charmante liberté!
Disait-il en son ramage;
Au sein des airs je voyage,
Je dors couvert d'un feuillage,
Je folâtre sous l'ombrage;
Là sur des grains je fourrage;
Ici je trouve un rivage
Où sur un sable argenté
L'eau coule en sa pureté;

J'y bois avec volupté.
Après ce grand étalage
Il va d'un autre côté.
Le serin, en oiseau sage,
Ne l'avait pas écouté.
L'hiver tout change de face;
La beauté des cieux s'efface;
Rien dans les champs, l'eau se glace;
Aux oiseaux on fait la chasse.
Le moineau revint enfin,
Transi, demi-mort de faim,
Prier qu'on lui donne place
Dans la cage du serin,
En tout tems pleine de grain.
Le serin à son tour le fronde,
Et lui dit avec équité:
Gentil moineau qui cours le monde,
Tu reviens bien gras de la ronde!
Vois par ce qu'il t'en a coûté
Qu'une liberté vagabonde
Vaut beaucoup moins, tout bien compté,
Qu'une douce captivité.

FAVART.

L'ENFANT ET LA ROSE.

Un jeune enfant se plaignait autrefois
Que quand il cueillait une rose

Il se piquait toujours les doigts.
En vérité, c'est une étrange chose!
Disait-il en colère, et la nature a tort
De placer une fleur si belle
Sur un buisson. De quoi s'avise-t-elle?
Pour moi je la blâme très-fort.
—Taisez-vous, jeune homme peu sage,
Lui répondit la rose en son langage;
(Car tout parlait alors, fruits, arbrisseaux et fleurs)
Le plaisir ne va point sans peine;
Il exige des soins; cette règle est certaine.
Vous dois-je mon éclat et mes belles couleurs?
Je vous les cède sans murmure;
Mais permettez au moins que la nature,
En vous comblant de ses faveurs,
Mette un léger obstacle à vos vives ardeurs.
La réprimande était juste. A la rose
Tout parlement donnerait gain de cause.
Quant au jeune homme il n'avait pas raison;
Sa petite colère était hors de saison,
Ses plaintes étaient indécentes:
Au lieu de se livrer à sa mauvaise humeur,
Il devait écarter les épines piquantes
Avant que d'arracher la fleur.

Sans peine et sans travail obtenir le bonheur
Est un droit dont le ciel ne fait part à personne:
La nature vend tout, rarement elle donne.

BARBE.

LA NOUVEAUTÉ.

Aux lieux où règne la Folie
Un jour la Nouveauté parut.
Aussitôt chacun accourut;
Chacun disait : Qu'elle est jolie!

Ah ! madame la Nouveauté,
Demeurez dans notre patrie;
Plus que l'esprit et la beauté
Vous y fûtes toujours chérie.

Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : Messieurs, j'y demeure;
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le jour vint. Elle se montra
Aussi brillante que la veille:
Le premier qui la rencontra
S'écria : Dieux, comme elle est vieille!

HOFFMAN.

LE SERPENT ET L'ANGUILLE.

Un jour une anguille légère
Disait au serpent son compère:
Comme moi n'es-tu pas poisson?
Il n'est point entre nous si grande différence.

Pourquoi n'est-ce qu'à moi qu'on jette l'hameçon?
Oh! oh! dit le serpent, pour repousser l'offense
La nature m'arma d'un dard,
Et si quelque indiscret m'abordait par hasard,
Il sentirait bientôt l'effet de ma vengeance.

On prend grand soin de ménager
Un méchant dont les traits peuvent se faire craindre,
Tandis que les bons sont à plaindre,
Parce qu'impunément on peut les outrager.

L. Aubrat.

LA CONSOLATION.

Un malheureux réduit au désespoir,
Et faute de chaussure étendu sur la terre,
S'écriait: Hélas! peut-on voir
Un pareil excès de misère!
Lors, par hasard, au milieu du chemin
Il aperçoit un homme hors d'haleine:
Que dis-je homme? c'était une moitié d'humain,
Un tronc vivant qui se traînait à peine;
C'était un cul-de-jatte enfin,
Lequel, voyant cet autre et le trouvant ingambe,
Lui dit: Ami, sois sage, et croi
Qu'il est des gens plus à plaindre que toi:
Tu n'as pas de souliers, moi je n'ai pas de jambe.

Sélis.

LA ROSE ET L'AMARANTHE.

Une rose disait à certaine amaranthe:
Ce n'est pas sans raison qu'on me trouve charmante:
Qui n'aimerait l'éclat de ma couleur
Et le parfum de mon odeur?
Regardez-moi, sentez-moi, je vous prie.
— Hé bien, je vous vois, je vous sens.
—Vous brillez moins, je pense. — Ah! rose tant chérie,
Je brille moins, d'accord, mais je vis plus long-tems.

GUICHARD.

LE DESIR ET LA JOUISSANCE.

Que j'ai pitié de tes douleurs,
De tes tourmens, de ta souffrance!
Disait un jour la Jouissance
Au Desir qui versait des pleurs.
Je puis combler ton espérance,
De tes maux arrêter le cours,
Et de l'objet de tes amours
Faire cesser la résistance:
Viens avec moi; viens, sois heureux;
Viens, je suis ta meilleure amie...
Séduit par ces mots doucereux,
Le Desir tremblant et timide
Cède... A l'instant le malheureux
Expire au sein de la perfide.

BAUDIER (de Morlaix.)

LES DEUX POULES.

Maman, disait un jeune enfant
Dans une basse-cour où, conduit par sa mère,
Il la questionnait presque à chaque moment,
Je vois deux poules là, dont l'une ne fait guère
Que manger, caqueter, gratter gaîment la terre,
Et dont l'autre à l'écart vit tout différemment:
Celle-ci se hérisse, a le regard ardent,
Traîne l'aile et chante avec peine.
Elle est malade assurément;
Il faudrait la soigner; qu'en dites-vous, maman?
Je vais avertir Madeleine.
(L'emploi de Madeleine était de surveiller
La cuisine et le poulailler.)
Il n'est pas question ici de maladie,
Répond la mère en souriant;
Du moins, mon fils, et croyez-m'en,
Ce n'est point de ces maux auxquels l'art remédie:
La bonne n'y peut rien; ne la dérangez pas.
Tout à l'heure, au surplus, vous en perdrez l'envie;
Suivez-moi seulement encore quelques pas.
L'enfant suit, et bientôt voit la poule souffrante,
D'une voix enrouée appelant ses petits,
Se montrer auprès d'eux active, vigilante,
Sensible au froid, au chaud, à l'approche apparente
De quelques oiseaux ennemis,

En un mot, pleine de soucis;
Tandis que sans enfans, à tout indifférente,
L'autre gaillardement suivait ses appétits.
Eh! mon fils, vous voyez! L'enfant verse des larmes,
Saute au cou de sa mère, et sent de quel retour,
Pour ses soins empressés, pour ses vives alarmes,
On doit payer le maternel amour.
La mère aussi pleurait; et je crois qu'à mon tour
A pleurer avec eux j'aurais trouvé des charmes.
O combien je plains les méchans
Qui contre des pleurs si touchans
S'osent vanter d'avoir des armes!

L. AUBERT.

LA MODESTIE.

Lorsque Jupiter prit le soin
D'assigner aux Vertus leur rang auprès de l'homme,
Celle qui méritait la pomme,
La Modestie, était demeurée en un coin:
Elle fut oubliée; on ne la voyait point.
O vous que la grâce accompagne,
Lui dit le dieu, les rangs sont déjà pris;
Mais des autres Vertus vous serez la compagne;
Vous en rehausserez le prix.

J. L. GRÉNUS.

LE RAT ET LE RATON.

Un vieux rat au lit de la mort
A son fils qui pleurait et se lamentait fort
Pour testament tint ce langage:
Je te laisse, mon fils, assez ample héritage;
De noix, de fromage et raisin
Tu trouveras plein magasin.
Jouis de mes travaux : si tu veux être sage,
Quand tu vivrais cent ans encore, et davantage,
Tu n'en verrais jamais la fin.
Mais prends garde à la friandise;
C'est un écueil : les lardons gras
Presque toujours sont de la mort aux rats.
Fuis, n'en approche en nulle guise,
Sinon, je te le prophétise,
Pauvre raton, tu périras.
Le ciel te garde et t'en préserve.
Disant ces mots il l'embrassa,
Et dans le même instant le bon homme passa.
Le fils, maître des biens qu'avait mis en réserve
Son cher papa défunt, d'abord s'en engraissa;
Mais tôt après, trouvant la chère trop bourgeoise,
De fromage et de noix enfin il se lassa.
Voilà donc mon galant qui s'écarte et qui croise
Sur tous les lieux des environs,
Croque morceaux de lard, et les trouve fort bons.
Parbleu, se disait-il, mon bon homme de père

Avec ses rogatons faisait bien maigre chère!
Vivent la guerre et les lardons!
Advint qu'un jour dans une souricière
Il découvrit, en battant le pays,
Morceau de lard des plus exquis.
Bon, dit-il; tu viendras dans notre gibecière.
Le trou lui fut pourtant suspect, et lui fit peur.
J'ai même lu dans un fort bon auteur
Qu'il recula quatre pas en arrière.
Mais le lardon, comme un fatal aimant,
Le forçait, l'attirait à lui si doucement,
Qu'après bien des façons, le pauvret s'en approche,
Et le flairant de près, y porte enfin les dents:
La bascule se décroche,
Et, tombant, l'enferme dedans.
Le voilà pris: que va-t-il faire?
Il en mourut, à ce qu'on dit.
Le papa l'avait bien prédit.

Avis, prédictions qui ne servent de guère:
Quel fils ne se croit pas plus sage que son père?

DU CERCEAU.

LE PAPILLON, L'ENFANT ET LE PRÉCEPTEUR.

De fleur en fleur un papillon léger
Promenait l'autre jour son inconstant hommage:
Tandis que son penchant le porte à voltiger,
Un enfant l'aperçoit caché sous le feuillage;

Il accourt plein de joie; il croyait l'attraper
Quand il le voit, craignant son esclavage,
A ses yeux même s'échapper.
L'enfant pleure et gémit : Ah! dit-il, quel dommage
D'avoir fait fuir ce joli prisonnier!
Calmant alors cet écolier,
Son mentor, sensé personnage,
Rit de sa plainte, et lui forme un réseau.
Bientôt le papillon volage
Donna dans ce piège nouveau,
Et s'y vit pris comme dans une cage.

Ce papillon c'est le plaisir:
Il est un art de le saisir
Qui n'est connu que du vrai sage.

L'ENFANT DANS LE BATEAU.

Un jeune enfant dans un bateau
Pour la première fois descendait la rivière,
Rapidement porté sur le courant de l'eau:
Ah! ah! criait-il à son père,
Le tirant par l'habit, le château qui s'en va!...
Cette maison qui marche! eh! je vois fuir l'église!...
Ah! monsieur le curé... quoi! vous demeurez là!...
Courez donc. Le curé sourit de la méprise;
Mais, pour l'honneur de la prêtrise,

Il se croit obligé d'expliquer à l'enfant
L'effet qui le surprend :
Il cherche en son cerveau ses cahiers de physique;
Parle toujours en attendant,
Et brouille tant qu'il peut les règles de l'optique.
Par bonheur un vieillard, le doyen du canton,
Ennuyé d'écouter, plus encor de se taire,
Soulève un peu son dos, et, frappant du bâton,
Branlant cinq ou six fois sa tête octogénaire,
Montre qu'il va parler, parle enfin tout de bon.
Quoi! vous riez, dit-il aux gens de son village,
Quand ce marmot croit voir remonter le rivage!
Examinons un peu, sommes-nous moins nigauds?
Tenez, lorsqu'oubliant nos pénibles travaux
Nous chômons le dimanche ou bien les bonnes fêtes,
Qu'une pinte de vin a réjoui nos têtes,
Chacun rit, fait un conte, ou dit quelques chansons:
Dans ces instans trop courts où le plaisir entraîne
Sommes-nous pas l'enfant emporté sur la Seine?
Si l'heure sonne alors nous nous disons :
Ah! comme le tems passe! et c'est nous qui passons.

FUMARS.

LE CHEVAL ET SON MAITRE.

Un beau cheval était à vendre,
Bien fait, beaux mouvemens, la bouche fraîche et tendre,
Jarrets souples et vigoureux,

Bref, sans défaut, sinon d'être ombrageux.
Un amateur en fit l'emplette ;
Mais l'amateur était peureux.
Quand à l'aspect d'une brouette
Le beau bayard faisait un saut ou deux,
Notre homme se troublait, s'attachait à la bride :
Le cheval se cabrait, et l'écuyer timide
Recommandait son ame aux cieux.
Il lui vint à l'esprit de couvrir les deux yeux
A son cheval. C'était sans doute
Un beau secret. Bayard ne voyant goutte
Allait tout droit. L'homme s'en applaudit :
Ce fut pourtant cela qui le perdit.
Un jour à la chasse du lièvre,
Piquant au fort, faisant le mièvre,
Il se trouva dans des halliers
Semés de trous et de terriers.
Le bucéphale, allant à l'aveuglette,
Trébucha dans un de ces trous,
Tomba tout plat, et son maître dessous.

Concluons-en que la recette
Du cavalier est un moyen
Qui fait plus de mal que de bien :
L'ombrageux est moins difficile
A gouverner que l'imbécile ;
Mille exemples en sont garans.
Gouverneurs de chevaux et gouverneurs de gens,

Il est bon de vous en instruire,
Laissez chacun voir clair tout de son mieux:
Bêtes et gens privés des yeux
Sont bien dangereux à conduire.

MANCINI-NIVERNAIS.

L'ENFANT ET LE MIROIR.

UN enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parens, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême,
Il lui montre un poing menaçant,
Et se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient en frémissant
Battre cette image insolente:
Il se fait mal aux mains; sa colère en augmente;
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà devant ce miroir
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère qui survient le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit:
N'as-tu pas commencé par faire la grimace

A ce méchant enfant qui cause ton dépit?
—Oui. —Regarde à présent : tu souris, il sourit;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
De la société tu vois ici l'emblême:
Le bien, le mal nous sont rendus.

FLORIAN.

LA LOTERIE DE VÉNUS.

VÉNUS par deux Amours élevés à Paphos,
Quand vint pour eux le tems de la galanterie,
Fit tirer une loterie
Dont elle-même avait déterminé les lots
D'après les goûts, trop souvent faux,
Du plus bel âge de la vie.
Les plaisirs de la volupté
Formaient le premier lot, le lot en apparence
Par deux fils de Vénus, au sortir de l'enfance,
Le plus justement convoité.
Le second lot était, à ce qu'on m'a conté,
Les doux rêves de l'espérance.
De celui-ci leur cœur paraissait peu tenté;
Mais il fallait courir la chance:
Chacun alors de son côté
Dans le sort met sa confiance;
Chacun en soi goûtant d'avance
L'espoir d'être le mieux traité,

Rit à Vénus, et tire avec impatience.
A l'aîné des Amours le premier lot échoit.
Il regarde en pitié son frère.
On admire, on s'étonne à Paphos, à Cythère
De voir l'aveugle Sort favoriser ce droit
Que nous appelons droit d'aînesse.
Mais Vénus, qui s'y connaissait
Mieux que toute cette jeunesse,
Du Sort envers ses fils était loin en secret
De tant admirer la sagesse:
Même on dit que, pour le cadet
Ayant quelque peu de faiblesse,
De son lot dans le cœur elle s'applaudissait,
Bien que l'eût en second placé cette déesse.
Après un ou deux mois l'aîné vint en effet
(Tant au sein du bonheur on desire sans cesse!)
A se trouver du sien au fond si satisfait,
Si rassasié, parlons net,
Qu'il ne put s'empêcher d'ambitionner l'autre.

Du plaisir le plus vif, du bien le plus parfait
Quand nous jouissons à souhait,
Cette ambition est la nôtre.
En tout genre de volupté
Les doux rêves de l'espérance
Sont le lot de l'humanité:
Le dégoût, la satiété
Nous attend à la jouissance;
Et le bonheur finit où le plaisir commence.

L. Aubert.

LE BRACONNIER ET LES CHIENS-COURANS.

Un braconnier avait deux chiens-courans,
Vigoureux, de haut nez, et d'excellente race.
Compagnons, leur dit-il, accablé par les ans,
Qu'irai-je faire avec vous à la chasse?
Vieillesse et pauvreté sont fardeaux trop pesans;
Mais je pourrai vous indiquer la place
Où certains animaux gisent en certain tems:
Allez donc seuls, rapportez votre proie;
Nous la partagerons tous les soirs au logis,
Et nous vivrons en bons amis.
Allez : que Saint-Hubert nous tienne tous en joie.
Ce discours leur parut sensé.
L'accord est fait, on part. Un lièvre fut lancé:
Il rusa, fit cent tours : espérance inutile;
Echapper à nos chiens n'était chose facile;
En moins d'une heure il fut forcé.
Lecteur, vous attendez qu'on en vienne au partage:
Détrompez-vous; on ne partagea pas.

O que de gens aussi peu délicats
De semblables moyens font un semblable usage,
Et pour mieux réussir s'y prennent encor mieux!
Honneur et bonne foi composent leur langage:
Ils annoncent partout qu'obliger les soulage;
Ils se disent aimans; ils sont affectueux:
Indiquez-leur un lièvre, ils le prendront pour eux.

PIRAY.

LE BERGER ET SON TROUPEAU.

Couché nonchalamment à l'ombre d'un ormeau,
Coridon négligeait le soin de son troupeau,
L'abandonnait, tandis qu'au bord d'une fontaine
Il chantait ses amours au son du chalumeau.
Cependant dom coursier fourrage dans la plaine;
Messer aliboron se roule dans l'aveine;
Dame brebis, le bœuf, tous, suivant leur penchant,
Grugeaient, s'ébattaient... Gare! arrive maître Jean,
Fermier du champ.
Point de quartier; il frappe, assomme, tue.
Sauve qui peut; chacun fuit, s'évertue
De son mieux : le cheval, aussi prompt que le vent,
Vole; l'âne, peu diligent,
Pour la première fois court, échappe au martyre;
Essoufflé, le bœuf tombe, et la brebis expire
Sous les coups redoublés du barbare manant.
La brebis! l'inhumain!... Arrête, misérable!
Disait-elle en mourant: eh! pourquoi m'égorger?
De tes blés ravagés suis-je donc responsable?
Epargne le troupeau; va punir le coupable;
C'est le berger.

REYRAC.

LE ROI, LE PAYSAN ET L'HERMITE.

Un roi tourmenté d'insomnie
(On m'a dit que ce mal était le mal des rois)

Vit à la chasse un villageois
Etendu dans une prairie,
Qui reposait si doucement,
Et dormait si profondément,
Que du triste monarque il excita l'envie.
Au même endroit un hermite passait,
Homme sage, et qu'alors partout on respectait,
Faisant peu de sermons, ne prêchant que d'exemple;
De toutes les vertus son cœur était le temple.
Le roi l'arrête, et lui dit : Homme saint,
De grâce, dites-moi pourquoi ce misérable,
Que le malheur poursuit, que la fortune accable,
Malgré les maux qu'il souffre, et malgré ceux qu'il craint,
Dort comme un bienheureux, et bien mieux qu'un monarque.
De la paix de son cœur c'est l'infaillible marque,
Répond l'hermite. Sire, un pauvre villageois
Ne condamne personne, et ne fait point de lois;
Jamais l'ambition ne trouble sa pensée :
Des fautes qu'il commet seul coupable et puni,
Ses chagrins sont l'impôt, la taille, la corvée :
Il travaille pour vous, et vous veillez pour lui.
De plaisirs et de maux ce consolant partage
D'un Dieu juste et clément est l'immortel ouvrage.
Vous avez tous les biens, ils ont tous les travaux;
Vous avez les remords, ils ont le doux repos.
Rois qui nous gouvernez, portez mieux vos couronnes;
Que les honnêtes gens soient vos seuls favoris;
Et pour mieux dormir dans vos lits,

Dormez un peu moins sur vos trônes.
Ainsi parla l'hermite, et le roi furieux
Le fit punir, et n'en dormit pas mieux.

L'HOMME ET LES PENDULES.

Un faiseur de projets, (gens à cervelle creuse)
Comme une invention heureuse,
S'était imaginé, rêvant profondément,
Que s'il pouvait avoir dans son appartement
D'horloges tout au moins une demi-douzaine,
Il saurait plus exactement,
Et cela sans beaucoup de peine,
L'heure du jour, à la minute près.
Voilà mon homme, tout exprès,
De pendules qui fait emplette
D'une douzaine bien complette;
En tapisse les murs, en met dans tous les coins,
S'occupe tout le jour à leur donner ses soins;
Puis va de l'une à l'autre, et sans cesse regarde
L'heure indiquée, en les faisant sonner:
Mais il perd son latin à les examiner;
L'une avance, l'autre retarde;
Celle-ci sonne une heure, et celle-là midi.
On serait à moins étourdi.
Laquelle avait raison? C'était un vrai problème:
Et notre faiseur de système

Ne savait que résoudre en un doute pareil.
Quelqu'un lui dit, et je le dis de même
A ceux qui vont partout demander un conseil,
Consulter bien des gens est une erreur extrême:
Dans un cas important faut-il vous décider,
Vingt conseils différens, bien loin de vous aider,
Augmentent votre incertitude.
Un avis, s'il est bon, suffit pour vous guider:
Mais il faut le trouver; mettez-y votre étude.

L'abbé GUICHELET.

L'ORIGINE DU COMIQUE LARMOYANT.

QUAND la mort enleva Molière,
Ce fut sur le Parnasse un deuil universel;
On crut voir (le fait est réel)
Ris et jeux avec lui renfermés dans la bière.
Melpomène fut la première
A faire éclater ses regrets:
Elle est et généreuse et fière,
Même contre ses intérêts.
Du destin de sa sœur elle était attendrie:
Que je vous plains! dit-elle à la triste Thalie;
Voilà votre trône abattu,
Ou pour un siècle au moins sa splendeur obscurcie.
Par plus d'un ferme appui le mien est soutenu;
Partagez-le avec moi sans renoncer au vôtre.
Il fallut bien se rendre à des soins si touchans.

Thalie, hélas ! depuis ce tems
Riant d'un œil, pleurant de l'autre,
Grâce aux mauvaises mœurs, autant qu'au mauvais goût,
Bientôt ne rira plus du tout.

L. AUBERT.

LA FOURMI.

Sur les cornes d'un bœuf revenant du labeur
Une fourmi s'était nichée.
D'où viens-tu, lui cria sa sœur,
Et que fais-tu si haut perchée ?
— D'où je viens? peux-tu l'ignorer!
Répondit-elle; ma commère,
Nous revenons de labourer.
Que de gens en plus d'une affaire,
Comme elle *inaperçus*, ont l'air de se fourrer,
Et feraient bien mieux de se taire!

LE CHIEN BATTU.

On sait que les gens de campagne
Se servent de matous pour garder leurs maisons.
Un fermier en prit un, et sa jeune compagne
Prit un galant : chacun a ses raisons.
Le dogue à peine installé dans sa place,
Vint un voleur le même soir.

Le chien dormait; le voleur passe;
Mais le possesseur du manoir
Ne dormait pas, et d'une arquebusade,
Tirée en l'air seulement pour la peur,
Il mit en fuite le voleur.
Puis à César il vint donner l'aubade
Pour le styler au métier de gardien:
Toute éducation de chien
Commence par la bastonnade.
Le lendemain le fermier s'absenta,
Et le galant en profita;
Il l'espérait du moins: mais le bon sentinelle
En vrai César se comporta,
Et le força d'enfiler la venelle.
La fermière en eut grand regret,
Et rossa l'aboyeur pour le rendre discret.
Ainsi le serviteur novice
Apprit à ses frais et dépens
Qu'il n'est pas sûr toujours qu'on réussisse
Avec un zèle et des talens;
Il faut encor s'asservir au caprice
Suivant les goûts, les humeurs et les tems.

Ne nous mettons point en service.

MANCINI-NIVERNAIS.

LES DEUX INTÉRÊTS.

Quand la mort eut frappé *Turenne*,
Le plus grand de nos généraux,
Les cartes à la main, *Doris* et *Célimène*
Pleurèrent ainsi ce héros:
Madame, savez-vous une triste nouvelle?.....
Faites, madame. Qu'elle est-elle?.....
Turenne est mort. *Coupez.* C'est un très-grand malheur.
Si j'avais eu le roi de cœur
J'aurais compté soixante. Il avait bien du zèle!...
Parlez, madame... Ah! j'ai mal écarté;
Mes trèfles sont à bas. La funeste compagne!
J'avais le dix; pourquoi l'ai-je jeté!...
Quel triomphe pour l'Allemagne!
Trois trèfles sont venus; qui s'en serait douté?
Mais comment est-il mort? *Une tierce majeure,*
Faute du point... Est bonne. Un boulet de canon...
Trois dames valent-elles?... Non.
Quatorze de valets, trois dix... A la bonne heure.
Misérables valets!... Que va faire le roi?...
Quatre; du trèfle. Il aura de la peine
A remplacer ce fameux capitaine.
Lisette entre... Madame, un grand malheur... Hé quoi!...
C'est que la petite Cybèle
N'a voulu rien manger depuis hier au soir....
O ciel! elle est malade! Il faut que j'aille voir.

Madame, excusez-moi. Quelle douleur mortelle!
Lisette, allons, partons. Je suis au désespoir. *

BARBE.

LE COQ ET LA POULE.

UN coq, épris d'une jeune poulette,
Sollicitait la dernière faveur.
Il était beau; mais la belle avait peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrette.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,
Qu'un chant joyeux, jusqu'au bout du village,
Annoncera que je ne suis pas sage.
— Ah! ne crains rien; je suis un coq d'honneur,
Répondit-il; je te promets, ma mie,
De ne chanter, si tu veux, de ma vie.
Jures-en donc; je croirai tes sermens.
Le coq vainqueur y fut-il bien fidèle?
Il imita les plus honnêtes gens;
Point ne chanta, mais il battit de l'aile.

GRÉCOURT.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

LA brebis et le chien, de tous les tems amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.

(*) Cette fable est en action dans la comédie du CERCLE de Poinsinet, excepté qu'au lieu de TURENNE on parle du comte D'ORVIGNY, etc., et que l'on substitue un serin à la petite chienne.

Ah! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois pour prix de ton zèle
Des coups, et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait, et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchans.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste!
Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

FLORIAN.

L'ENFANT MIS SUR UNE TABLE.

Un enfant s'admirait monté sur une table.
Je suis grand, disait-il. Quelqu'un lui répondit:
Descendez, vous serez petit.

Quel est l'enfant de cette fable?
Le riche qui s'enorgueillit.

BARBE.

LE VILLAGEOIS ET SON FILS.

Un villageois sensé, la moisson approchant,
Avec son jeune fils vint visiter son champ:
Qu'y voit-il? la terre couverte
De bleuets, de pavots, et de mainte autre fleur;
Mais peu d'épis, et leur maigreur
Le faisait gémir de la perte
Que lui causait son laboureur.
L'enfant ne pensait pas de même:
Il était d'une joie extrême
De voir ce spectacle nouveau.
Voyez, disait-il à son père,
Ce bleu, ce jaune, ce ponceau;
Quelle variété! que ce champ doit vous plaire!
Notre jardin a-t-il rien de si beau?
Vous pensez aujourd'hui comme on pense à votre âge,
Lui dit le père en soupirant;
Mais un jour, devenu plus sage,
Vous penserez tout autrement:
Vous sentirez combien nous cause de dommage
Ce qui vous paraît si charmant;
Et ce qui vous plaît davantage
Sera par votre main arraché promptement.
Ne jugez point sur l'apparence;
Rien, mon fils, rien n'est si trompeur:
C'est se former une vaine espérance
Que de compter sur un dehors flatteur.

Il en est de même des hommes:
Qu'on est trompé par leur extérieur!
On ne connaît ce que nous sommes
Qu'aux qualités de l'esprit et du cœur.

GROZELIER.

LE SERPENT ET LE VOYAGEUR.

Un voyageur vit un serpent
Qui, par sa marche tortueuse,
Comptait le surprendre, et, partant,
De détours en détours allait toujours rampant
En cachant sa tête hideuse.
Un poltron aurait fui la bête venimeuse:
Notre homme, lui, court au-devant,
Les yeux toujours fixés sur son oblique allure,
Et, l'atteignant d'un lourd bâton,
Lorsqu'en un coin tapi l'animal furibond
Pour s'élancer sur lui se mettait en posture,
Il l'étourdit du coup, puis l'étend de son long,
Puis en délivre la nature.

Bien des gens imitent le train
Du serpent! gens pervers, lâches, dont à la fin
Triomphent sans effort de braves adversaires:
Quand on va toujours droit en tout genre d'affaires,
A qui va de travers on coupe le chemin.

L. AUBERT.

LE MÉNAGE BROUILLÉ.

Après six ans de mariage
Blaise avec sa femme Isabeau
Faisait encore bon ménage.
Pour prix d'un exemple si beau
Dans la maisón chacun fut sage,
L'enfant, le chien, le chat, l'écureuil et l'oiseau.
Noé, quand il sauva de l'eau
Les restes de l'humaine engeance,
Ne vit jamais régner si bonne intelligence
Dans l'enceinte de son bateau.
Or, il advint qu'un jour de fête
Blaise but tant qu'il en perdit la tête.
Devinez-vous ce qu'il fit en rentrant?
Notre ivrogne battit sa femme.
Pour calmer son dépit le soir la belle dame
A son tour étrilla l'enfant;
L'enfant pinça le chien, le chien mordit la chatte,
La chatte à l'écureuil riposta de la patte,
Et l'écorcha je ne sais où;
Enfin, d'un coup de dent l'écureuil en colère
Au pauvre oiseau tordit le cou.

Ainsi la faute d'un seul fou
Trouble une république entière,
Et le forfait du coupable puissant
Est toujours expié par le faible innocent.

HOFFMAN.

L'EXEMPLE A SUIVRE.

Un prince, qui régnait aux climats où l'aurore
Ouvre les barrières du jour,
Revenait de la chasse escorté de sa cour.
Du seuil de son palais il était loin encore
Lorsqu'il sent de la faim le pressant aiguillon.
(Un prince avoir faim! Pourquoi non?
L'évènement n'a rien d'étrange;
Un roi n'est, après tout, qu'un homme; il faut qu'il mange.)
Celui-ci, dont la marche augmente le besoin,
Jette partout les yeux, et découvre de loin
Un enclos où Pomone étale
Ses présens répandus d'une main libérale.
Voyez-vous ces fruits? dit le roi:
Allez: qu'on en cueille pour moi.
Ces mots d'un courtisan ayant frappé l'oreille,
Il part, vole, et revient chargé d'une corbeille
D'oranges, de cocos, de citrons, d'ananas.
Combien coûtent ces fruits? demande alors le prince.
—Ce qu'ils coûtent? rien, sire: il ne conviendrait pas
Qu'un roi fût tributaire au sein de ses états;
Puis cette denrée est si mince...
Retournez la payer, dit le monarque. — Hé quoi,
Sire, vous payer! vous! un roi!
— D'un nom si glorieux quand l'Orient me nomme,
C'est à moi le premier à respecter la loi:

Que d'un champ qui n'est pas à soi
Un monarque enlève une pomme,
Par l'exemple enhardis, ses courtisans sans frein
Coupent l'arbre le lendemain.

LE PAPILLON.

On admirait un jeune papillon,
Déployant ses ailes pourprées,
Et de cent couleurs diaprées,
De la nature utile et riche don.
De Phébus le moindre rayon
L'embellissait; avec grâce il voltige,
Et caresse en passant la rose et le bouton.
Ses flatteurs criaient au prodige:
Voyez-vous quel éclat! quelle légèreté!
Il peut, s'il veut, au ciel prendre son domicile.
Au papillon je passe un grain de vanité;
Mais plus n'est que stupidité.
La tête tourne enfin à l'imbécile;
Il veut voler vers l'astre radieux;
Il s'élève : un ciron le croyait dans les cieux,
Lorsque Zéphir, l'effleurant de son aile,
Le fait pirouetter aux yeux des spectateurs:
Il roule dans la fange auprès de ses flatteurs.
Adieu donc sa gloire immortelle!

Mme Joliveau.

LE MIROIR ET LE PORTRAIT.

Au tems jadis une femelle
Sans agrémens, sans esprit, sans beauté,
Et pourtant pas sans vanité,
Desira son portrait. Vint un enfant d'Apelle
Qui lorgna, dessina, mais surtout qui vanta
Toutes les grâces du modèle.
Vous êtes charmant, lui dit-elle;
Mais ne me flattez point. Le peintre la flatta.
Le portrait fait il l'apporta.
Dieux, quel plaisir! ô surprise charmante!
Mais c'est bien moi! mais, mais j'y suis parlante!
Parens, voisins sont accourus,
Qui répétèrent en chorus:
Il est parlant! mais c'est à s'y méprendre!
Si ce n'est que madame a l'air encor plus tendre,
Le coloris plus frais, plus de feu dans les yeux:
A cela près le portrait est au mieux.
Ainsi, dans l'art croyant voir la nature,
L'original admirait la peinture
Sans se lasser de la revoir,
Quand par malheur la folle aperçoit un miroir.
Ciel, quelle horreur! dieux, quelle glace impure!
Que ce verre est mauvais! que ce miroir est faux!
Il m'a renversé la figure.

Vîte, au miroir elle tourna le dos,
Et caressa la miniature.

On chérit le flatteur qui cache nos défauts,
On fuit l'ami qui les censure.

HOFFMAN.

LE FAUCON ET LE PIGEON.

MAÎTRE faucon, fier comme un Ecossois,
Allait en quête en sortant de son bois:
Il vit de loin une jeune colombe;
A tire d'aile avance, plane, tombe
Sur la pauvrette, et se met en devoir
De la croquer. Quoi donc! votre pouvoir
Est votre loi? cria l'oiseau timide.
On est vainqueur quand le combat décide;
Mais quelle gloire est-ce à votre vigueur
De triompher de moi qui meurs de peur?
Allez forcer le milan à se rendre,
Ou l'épervier; ils pourront se défendre.
Notre faucon lui répond d'un ton sec:
Défendez-vous, vous avez votre bec.
Hélas! mon bec n'a de force et d'adresse
Que pour donner quelques coups de tendresse
A mon ami. — Quel est ce bel ami?
— C'est un pigeon sur ce toit endormi.
— Faut l'éveiller, et qu'il vienne à votre aide.
— Non, s'il vous plaît, de grâce; le remède

Serait encor pire que n'est le mal.
Comme ils parlaient le petit animal
Se réveillant vint se perdre lui-même,
Et bec à bec il se fait égorger.

L'amour prudent aurait vu le danger;
L'amour ardent ne voit que ce qu'il aime.

GRÉCOURT.

L'ENFANT ET LES NOISETTES.

UN jeune enfant, je le tiens d'Epictète,
Moitié gourmand et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeaient mainte figue avec mainte noisette.
Il en remplit sa main tant qu'elle en peut tenir,
Puis veut la retirer; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sait que pleurer; en plainte il se consomme:
Il voulait tout avoir, et ne le pouvait pas.
Quelqu'un lui dit (et je le dis à l'homme):
N'en prends que la moitié, mon enfant; tu l'auras.

LAMOTTE.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU.

LE tendre rossignol et le galant moineau,
L'un et l'autre amoureux de la jeune fauvette,
Sur les branches d'un ormeau
Lui parlaient un jour d'amourette.

Le petit chantre ailé par des airs doucereux
S'efforçait d'amollir le cœur de cette belle:
Si vous voulez me rendre heureux,
De mes douces chansons vous savez l'harmonie,
Elles ont mérité le suffrage des dieux,
Désormais je les sacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux.
Les échos de ce bois le rediront sans cesse;
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
Que votre cœur enfin sera content
De voir l'excès de ma tendresse.
Et moi, dit le moineau, je vous baiserai tant...
A ces mots fut jugé le procès à l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire.
On renvoya l'oiseau chantant.

Lecteur, vous comprenez le sens de mon histoire.

FONTENELLE.

LE POISSON VOLANT.

CERTAIN poisson volant, mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère:
« Je ne sais comment je dois faire
« Pour me préserver de la mort.
« De nos aigles marins je redoute la serre
« Quand je m'élève dans les airs,
« Et les requins me font la guerre
« Quand je me plonge au fond des mers. »

La vieille lui répond : « Mon enfant, dans ce monde,
« Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
« Il faut tout doucement suivre un petit chemin
« En nageant près de l'air et volant près de l'onde. »

FLORIAN.

L'ANE GOURMAND.

Un villageois s'en allant à la foire,
Pendant six jours mit paître son grison
Dans un herbage où croissait maint chardon.
Maître baudet, comme on peut croire,
Préférait cette chance à tout l'or du Pérou.
On était convenu que sa part à la ronde
Embrasserait la longueur du licou.
Voilà notre gourmand le plus joyeux du monde
Qui dans le pré s'enfonce jusqu'au cou,
Se vautre, en prend si bien son saou,
Que dès la fin du jour il n'a plus rien à paître.
Mais à peine sur l'horizon
Phébus vint-il à reparaître,
Qui fut penaud? C'est le grison.
En vain avec ses yeux son appétit s'éveille;
Il regarde et ne voit tout à l'entour de lui
Rien que le dégât de la veille;
Pour surcroît de peine et d'ennui
Une maudite corde arrête la pécore.
Que faire désormais? Jeûner.
Hélas! comment s'y résigner?

Comment pouvoir atteindre à la sixième aurore
Sans boire ni manger? car l'âne se souvint
Qu'on avait fait sa part pour toute la semaine.
Réflexion tardive! aussi fut-elle vaine;
Le glouton était mort quand son maître revint.

C'est vous, dissipateurs, que ma fable dépeint.

LEBAILLY.

LA VENGEANCE D'UNE ABEILLE.

A réparer certaine injure
Une abeille un jour s'engagea:
Elle y parvint et se vengea,
Mais expira sur la blessure.

DUBOYS-LAMOLIGNIÈRE.

LES BALAYEURS.

SOUVENT les balayeurs à la fin d'un orage
Pour grossir les ruisseaux en arrêtent le cours,
Puis d'un pont chancelant nous offrent le secours,
Et nous font payer le passage.
De ces gens-là partout subirons-nous la loi?
Jusque dans nos bureaux je crois en reconnaître.

Sans les embarras qu'ils font naître
Que de gens seraient sans emploi!

FABIEN PILLET.

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

La vigne devenait stérile,
Dépérissant faute d'appui;
Un ormeau devint son asile...
Si par moi, disait-il, je ne porte aucun fruit,
Je soutiendrai du moins une plante fertile.

LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

Un soir sous un berceau quelqu'un voyant dormir
Un tyran qui passait sa vie
A tourmenter autrui pour l'unique plaisir
De contenter sa barbarie,
Ne put s'empêcher d'en gémir:
Ce scélérat, dit-il, dort d'un aussi bon somme
Que pourrait faire un honnête homme:
Dans ce repos si doux et si peu mérité
Je ne reconnais point la céleste équité.
Un vieillard l'entendit : Tremble qu'il ne s'éveille,
Lui dit tout bas cet homme, et rends grâces aux dieux
De ce qu'en attendant la paix règne en ces lieux:
Le crime dort tandis que le tyran sommeille.
Les dieux, lorsque la nuit brunit l'émail des champs,
Et noircit les palais des villes,
Accordent quelquefois le sommeil aux méchans,
Afin que les bons soient tranquilles.

L. Aubert.

LE JOUEUR DE GOBELETS.

Escroquillard, fameux escamoteur,
Dans un village un beau dimanche
Dressa son théâtre imposteur
Sur deux tréteaux que couvrait une planche;
Puis au bruit du tambour il se fit annoncer:
C'est par ici, messieurs; allons, prenez vos places;
Dans l'instant je vais commencer.
Tous mes benêts, pipés par ses grimaces,
De l'admirer ne pouvaient se lasser.
Après maints tours de passes-passes
Ils ne savaient que dire et que penser.
Leurs yeux, frappés de ce rare spectacle,
Prenaient pour autant de miracle
Chaque parole et chaque changement:
Ils ne concevaient pas comment,
Sans y toucher, une muscade,
Par le pouvoir du seul commandement,
Allait joindre sa camarade...
Allons, messieurs, à ce tour-ci:
Par la vertu de ma baguette
Je vais changer cet écu que voici
En plomb... Partez... La chose est faite;
Le voyez-vous? Çà, maintenant
Que le plomb redevienne argent;
Soufflez dessus... Chaque maroufle
Tour à tour de bonne foi souffle,

Et l'écu paraît de nouveau.
Ah, mon dieu, seigneur! que c'est beau!
Quel esprit! c'est pire qu'un homme
Que cet homme-là... Çà, messieurs,
Leur dit escroquillard, le tems m'appelle ailleurs.
A leurs dépens muni d'une assez bonne somme,
Son départ fut son dernier tour.
Le village long-tems parla de l'homme habile.

Que de villageois à la ville!
Que d'escamoteurs à la cour!

VADÉ.

LA POULE ET LE JEUNE COQ.

Voyez ce puits fatal... c'est là qu'un de vos frères,
En voulant essayer ses ailes téméraires,
S'est lui-même jeté dans les bras de la mort.
Si vous en approchez craignez le même sort...
Dame poule autrefois adressa ce langage
Au coq son fils. Il promet d'être sage,
Tandis que dans son cœur il forme le desir
De s'approcher du puits, et de désobéir.
A quoi bon l'ordre de ma mère?
Dit-il; elle est vieille, elle a peur.
Mais dois-je respecter une vaine terreur?
Un coq doit-il trembler comme une ame vulgaire?
Le beau conseil! suis-je un lâche à ses yeux?
A-t-elle contre moi des soupçons odieux?
Peut-être aussi qu'ayant du grain de reste

Ma mère l'a caché dans le fond de ce puits,
Et qu'elle le destine à ses plus jeunes fils.
Volons, volons vers ce lieu si funeste...
Il dit, il vole : il arrive d'abord
Au puits fatal, et, perché sur le bord,
Il se baisse, il voit son image...
Que vois-je?... C'est un coq. Vraiment il se nourrit
Des grains cachés. Oh! je l'avais bien dit.
Voyons qui de nous deux en aura davantage...
A l'instant il s'élance, et trouve, au lieu de grain,
La mort. Jeune étourdi qu'on avertit en vain,
Cette fable est pour vous; tâchez d'en faire usage.

BARBE.

LE FRÈRE ET LA SŒUR.

C'est être beau que d'être bon;
L'un et l'autre sont desirables:
Beauté sans doute est joli don,
Mais les vertus sont préférables.
Certain homme avait deux enfans
De sexe et de traits différens:
L'un était d'une beauté rare;
C'était le garçon; et sa sœur
Auprès de lui par sa laideur
Faisait un contraste bizarre.
Un jour comme dans un miroir
Tous deux s'amusaient à se voir,
L'Adonis vantait sa figure,

Plaisantant celle de sa sœur.
Plaisanterie est une injure
Souvent sensible à la laideur.
Un bon esprit ne fait qu'en rire:
Il y gagne; car la satire
Fait souvent grâce à qui s'en rit.
La sœur n'eut pas ce bon esprit,
Mais se fâcha contre son frère,
Et l'accusa devant son père
D'être tout le jour au miroir
Comme une femme pour s'y voir.
Le bon père à la jalousie
Attribue un dépit si grand,
Mais agit en homme prudent:
Pour guérir cette maladie,
Aux enfans trop commune, hélas!
Il prend sa fille entre ses bras,
Sur son sein tendrement la serre,
D'un baiser calme sa colère;
Et faisant approcher son fils,
Contre son sein aussi le presse,
Puis donne à tous deux cet avis:
Mes enfans, puissiez-vous sans cesse
Avoir les yeux sur le miroir!
Consultez-le matin et soir;
Et te rendant la douce image
De la beauté de ton visage,
Mon fils, qu'il te dise de fuir

Le vice qui peut t'enlaidir.
Tu peux de son avis fidelle
Te bien trouver dans tous les tems,
Ma fille; si tu n'es pas belle,
Embellis-toi par tes talens.

MALINGRE.

LE LOUP CONVERTI.

UN jour un loup des plus gloutons,
Après avoir dans une bergerie
Assouvi sa fureur sur de pauvres moutons,
Se mit à réfléchir sur cette barbarie.
Pour la première fois il sentit des remords
Naître dans son cœur sanguinaire.
Quoi! toujours, disait-il, d'une aveugle colère
Ecouterai-je les transports!
Toujours du sang! toujours des morts!
Je suis las à la fin de ce train de corsaire.
Que m'a fait ce peuple innocent
Qui de ma rage est la victime?
Il est faible, et je suis puissant;
Mais sa faiblesse est-elle un crime?
C'en est fait, je veux aujourd'hui
Quitter des mœurs que je déteste;
Au lieu de l'opprimer devenir son appui,
Et dépouiller en vivant avec lui
Cette férocité funeste.

Cela dit, maître loup vers le troupeau voisin
Tourne ses pas, repassant dans sa tête
Et la sérénité des plaisirs qu'il s'apprête,
Et quelle joie et quelle fête
Ce sera de le voir, devenu plus humain,
Près du petit mouton Robin
Bondir et folâtrer. Tout plein de cette idée,
Il arrive auprès d'un troupeau
Qui, sortant du prochain hameau,
Broutait le serpolet, et foulait la rosée.
A cet aspect adieu ses beaux projets;
De la rage la plus cruelle
Il sent renaître les accès:
Il s'élance, il saisit la brebis la plus belle,
Et court la dévorer dans le fond des forêts.

A ces beaux pénitens bien simple qui se fie!
Dès la première occasion
Les sermens du matin le soir on les oublie:
Le loup n'est pas long-tems mouton.

GINGUENÉ.

LE SAULE ET LA RONCE.

Le saule dit un jour à la ronce rampante:
Aux passans pourquoi t'accrocher?
Quel profit, pauvre sotte, en comptes-tu tirer?
Aucun, lui répondit la plante;
Je ne veux que les déchirer.

LEBAILLY.

L'AMOUR-PROPRE ET LA MODESTIE.

Dans les tems reculés de la mythologie,
Au beau milieu de la céleste cour,
On vit naître le même jour
L'amour-propre et la modestie.
Ce couple, dit Jupin, nous vient fort à propos:
La modestie avec les sots
Ira toujours de compagnie;
L'amour-propre, au contraire, ira chez le génie,
Et le consolera de ses nombreux travaux.
Mais le destin à barbe grise,
En décida bien autrement.
Ah! vous le devinez sans que je vous le dise:
La modestie épousa le talent,
Et l'amour-propre épousa la sottise.

L'avis de Jupiter était plus consolant.

HOFFMAN.

LE BOEUF ET LA VACHE.

Que je te plains! dit une vache au bœuf;
Sur dix jours tu travailles neuf:
Moi je pais toute la journée.
Le lendemain la vache fut menée
Pour être offerte aux immortels.
Le bœuf la vit passer, et lui dit: Bon courage;
Vous allez, la belle, aux autels;
Moi je retourne au labourage.

P. VILLIERS.

LE CERISIER ET LE GROSEILLIER.

De ses rubis un jeune groseillier
Aux regards des passans faisait peu d'étalage.
Des siens plus gros un très-haut cerisier
Avec orgueil relevait l'avantage.
Je plains, disait-il, le voisin;
Il aurait dû choisir un autre voisinage.
Voyez ce que c'est d'être nain!
Arbre et fruit, tout fait là si chétive figure,
Que d'ici, malgré moi, j'en ai compassion.
Franchement ce pauvre buisson
N'est qu'ébauché par la nature:
A quoi bon cultiver un pareil avorton?

Il n'avait pas fini qu'il survint un orage
Qui peu de tems après le fit changer de ton:
L'aquilon, en tout sens secouant son branchage,
Fait voler la cerise au loin,
La cerise avec le feuillage;
Et le groseillier dans son coin
En reçoit lui peu de dommage.
L'orage dissipé, le modeste arbrisseau,
Où, comme en une perle, à chaque goutte d'eau
Du rubis transparent se réfléchit l'image,
Aux rayons du soleil n'en paraît que plus beau;
Aspect riant, agréable tableau
Pour ceux que le destin place en un bas étage!

L. Aubert.

LE SOLITAIRE ET LA FORTUNE.

Un solitaire, ennemi de la gêne,
Et sectateur de toute volupté
Qui, répétée, après elle n'entraîne
Ni le remords ni la satiété,
Vivait content, sans embarras, ni crainte,
Avec un livre, un verre et son Aminte.
Advint un soir qu'il entend un grand bruit,
Gros équipage, et tout le train qui suit
Dame fortune. Elle-même en personne
Frappe à sa porte en lui criant : C'est moi.
C'est vous; qui vous? — Ouvrez, je vous l'ordonne.
Il n'en fit rien. — Comment! dit-elle, quoi!
Vous n'ouvrez pas? vous refusez un gîte
A la fortune, et n'accourez pas vîte
La recevoir? — Je ne vous connais pas,
Répondit-il. Elle crie, elle gronde,
Le tout en vain. — Allez frapper plus bas;
Je n'aurais pas où loger tant de monde.
— Ah! logez-en seulement la moitié.
Vous êtes sourd? De grâce, ayez pitié,
Mon cher ami, de la Magnificence
Qui se morfond : la Grandeur, l'Opulence,
La Dignité, la Gloire sont ici
Réduits, hélas! à vous crier merci.
— J'en suis fâché, mais je ne sais qu'y faire.
— Vous logerez tout au moins le Desir?

Je ne saurais, répond le solitaire;
Je n'ai qu'un lit que je garde au plaisir.

GRÉCOURT.

LE VOYAGEUR ET LE POIRIER.

Un voyageur, peu riche apparemment,
Et mal reçu dans les hôtelleries,
De poires à moitié pourries
S'était chargé, faute d'argent.
Il eût voulu sans doute en avoir de meilleures...
Sa canne en main, très-courageusement
Il a déjà marché quatre heures.
La soif se fait sentir, et l'appétit survient:
De ses poires il se souvient,
Et songe à fouiller dans sa poche.
Un poirier, dont les fruits semblaient délicieux,
Eloigné de cent pas, se présente à ses yeux.
Il jette au même instant ses poires, et s'approche.
Voici, dit-il, des mets plus savoureux.
Il ne tiendra qu'à moi d'en manger si j'en veux.
Et qui m'empêchera de me donner la peine
D'en prendre pour demain, pour toute la semaine?
Il aurait pu raisonner mieux;
Car un large fossé s'opposait à ses vœux.
Je ne puis dire, je l'avoue,
Quelle fut sa douleur en voyant ce fossé
Par lequel son espoir se trouvait renversé.

Ce pauvre homme chercha ses poires dans la boue,
Et les essuya bien : c'est tout ce que je sai.

La même chose nous arrive:
Souvent nous quittons le certain
Pour une belle perspective
Qui se fait voir dans le lointain.

BARBE.

LE PERROQUET.

UN homme avait perdu sa femme;
Il veut avoir un perroquet.
Se console qui peut. Plein de la bonne dame,
Il veut du moins chez lui remplacer son caquet;
Il court chez l'oiselier. Le marchand de ramages,
Bien assorti de chants et de plumages,
Lui fait voir rossignols, serins et sansonnets,
Surtout nombre de perroquets.
Le moindre d'entre eux est habile,
Crie : *à la cave,* et dit son mot;
L'un fait tous les cris de la ville;
L'autre veut déjeûner, *qu'on fouette Margot.*
Tandis que notre homme marchande,
Hésite sur le choix et tout bas se demande
Lequel vaudra le mieux, il en aperçoit un
Qui rêvait seul, tapi sous une table:
Et toi, dit-il, monsieur l'insociable,

Tu ne dis mot; crains-tu d'être importun?
Je n'en pense pas moins, répond en sage bête
Le perroquet. Peste, la bonne tête!
Dit l'acheteur. Çà, qu'en voulez-vous? — Tant.
Le voilà. Je suis trop content.
Il croit que son oiseau va lui dire merveille;
Mais tout un mois, malgré ses leçons et ses soins,
L'oiseau ne lui frappe l'oreille
Que du son ennuyeux : *je n'en pense pas moins.*
Que maudite soit la pécore!
Dit le maître; tu n'es qu'un sot;
Et moi cent fois plus sot encore
De t'avoir jugé sur un mot.

LAMOTTE.

THÉMIS, L'AMOUR ET LA RAISON.

Au tems de la gaîté l'Amour et la Raison,
En manière de badinage,
Parièrent un ducaton
A qui péserait davantage.
Le marché fait, les parieurs sont mis
Dans la balance de Thémis.
Cette déesse alors pesait en conscience;
Elle avait un bandeau. La Raison l'emporta;
Et l'emporta si bien, que Cupidon sauta
Au plus haut bout de la balance.

La Raison prit l'enjeu : Cupidon disputa,
S'écria, tempêta, mais surtout inventa
Un plaisant moyen de vengeance.
Le lendemain il court chez la Raison :
Ah ! ah ! dit-il, ma belle dame,
Vous trichez donc ainsi le pauvre Cupidon !...
Ah ! je sais de vos tours ! Allons, tricheuse infame,
Qu'on me rende mon ducaton.
La Raison répondit : Vous plaisantez, je pense.
— Non, non, je ne ris pas : vous aviez mis du plomb
Dans un de vos souliers. — Bon ! quelle extravagance !
— Hé bien ! ce plomb-là vous confond.
— Allons, mon bon ami, vous êtes en démence ;
Et, pour prouver mon innocence,
Si vous voulez nous recommencerons.
Hé bien ! répond l'Amour, nous nous repèserons :
Voyons, mettez au jeu, madame ;
Et, pour que vous ne trichiez plus,
Je veux qu'on nous pèse tout nus.
Je le veux encor bien, reprit la bonne femme ;
Et je prends à témoin votre mère Vénus.
Vénus sourit ; mais on voit qu'elle est mère.
Enfin les voilà nus, chacun dans son plateau.
Avant de commencer, dit l'enfant de Cythère,
Thémis ôtera son bandeau
Pour mieux décider de l'affaire.
La Raison y consent sans se douter du tour.
Thémis ouvre les yeux : elle aperçoit l'Amour.

Elle veut être juste ; hélas ! sans qu'elle y pense
L'Amour a fait tourner la chance :
L'Amour tout nu pèse plus qu'on ne croit.
Enfin, en rougissant, Thémis du bout du doigt
Du côté du fripon fait pencher la balance.

HOFFMAN.

L'HIRONDELLE ET LE BATISSEUR.

Au retour du printems la volage hirondelle,
A coups de bec et sans truelle,
(Prodige que l'on voit trop indifféremment)
Avec une adresse infinie
Se bâtissait un logement
Chez un bourgeois dont la manie
Etait aussi le bâtiment.
« De cet oiseau, dit-il, j'admire l'industrie ;
Mais à quoi bon bâtir aussi solidement
Quand on n'est point dans sa patrie,
Et que l'on est sujet au déménagement ?
Pauvre animal, hélas ! tu prends bien de la peine
Pour rester ici quelques mois !
As-tu donc oublié que la saison prochaine
T'obligera d'aller en des pays moins froids ?
Tu laisseras alors ta demeure déserte :
Tu devrais camper, rien de plus.
— Moi-même à mon tour je t'admire,
Dit l'hirondelle au bâtisseur :

Dans ce vaste édifice où ton orgueil se mire
Je vois déjà ton successeur
Qui, subissant la loi suprême,
Le laissera bientôt lui-même
A quelque nouveau possesseur.
Si je suis folle, ami, tu n'es guère plus sage,
Puisque tu bâtis sans songer
Que l'homme est sur la terre un oiseau de passage
Qui doit être toujours prêt à déménager. »

LA VÉRITÉ.

Aux portes de la Sorbonne
La Vérité se montra.
Le syndic la rencontra :
— Que demandez-vous, la bonne?
— Hélas! l'hospitalité.
— Votre nom? — La Vérité.
— Fuyez, dit-il en colère;
Fuyez, ou je monte en chaire,
Et crie à l'impiété.
— Vous me chassez; mais j'espère
Avoir mon tour, et j'attends,
Car je suis fille du Tems,
Et j'obtiens tout de mon père.

LA TAUPE ET LES LAPINS.

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts;
En convenir c'est autre chose:
On aime mieux souffrir de véritables maux
Que d'avouer qu'ils en sont cause.
Je me souviens à ce sujet
D'avoir été témoin d'un fait
Fort étonnant et difficile à croire;
Mais je l'ai vu; voici l'histoire:

Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusaient sur l'herbette fleurie
A jouer au colin-maillard.
Des lapins! direz-vous; la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait,
Et puis sous le cou se nouait:
Un instant en faisait l'affaire.
Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu; les autres alentour
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir jette au hasard la patte:
Mais la troupe échappe à la hâte,

Il ne prend que du vent. Il se tourmente en vain;
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur;
Elle est sans yeux et sans défense:
Ainsi je suis d'avis... Non, répond avec feu
La taupe; je suis prise, et prise de bon jeu;
Mettez-moi le bandeau.—Très-volontiers, ma chère;
Le voici : mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serions le nœud bien fort.
— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère;
Serrez bien, car j'y vois... serrez, j'y vois encor.

FLORIAN.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

L'ABEILLE, par un beau matin,
Picorant sur sa route et la rose et le thym,
S'en alla visiter sa parente la mouche.
Celle-ci relevait de couche,

Et, seule dans son coin, avait le cœur chagrin,
N'ayant causé depuis la veille;
Mais elle se remit voyant venir l'abeille.
Pattes dessus, pattes dessous,
Elle lui fait mille caresses.
Hé! bonjour, cousine; est-ce vous?
Quel bon vent, dites-moi, vous amène chez nous?
La faiseuse de miel lui rend ses politesses,
Caresse pour caresse, et caquet pour caquet,
Ainsi qu'il se pratique entre bonnes amies.
Ayant mis fin à leurs cérémonies,
L'abeille lui parla d'un miel qu'elle avait fait;
C'était un miel exquis, parfait,
A son gré préférable à celui de l'Hymette.
Il faut, dit-elle, il faut que je vous en remette;
Pour vos maux de poitrine il sera souverain:
Et d'abord apprenez comment je le compose:
De serpolet, de romarin
Je mélange un extrait avec du suc de rose,
Ensuite j'y joins une dose...
La mouche l'interrompt enfin.
Cousine, parlons d'autre chose;
Croit-on que l'été sera chaud?
Ah! reprit l'abeille aussitôt,
On craint bien que le miel ne manque cette année;
Heureusement j'en suis approvisionnée,
Et pour passer l'hiver j'aurai ce qu'il m'en faut,
Pour peu qu'à travailler mon essaim s'évertue.

Je n'y tiens plus; l'ennui me tue,
Reprit l'autre: sortons; je reprends mes vapeurs.
— Des vapeurs! ah! ma sœur, y seriez-vous sujette?
J'ai pour ce mal une recette
Excellente, et qu'en vain vous chercheriez ailleurs;
Et je vais d'abord vous la dire:
D'un extrait de mon miel avec un peu de cire...
Eh! de grâce, à la fin laissez là votre miel,
Reprit la mouche impatiente:
Je ne crois pas que sous le ciel
Jamais bavarde impertinente
Ait tenu de propos d'un ennui plus mortel.
Adieu; partez : de votre vie
Ne remettez les pieds chez moi.

Il faut en toute compagnie
Le moins qu'on peut parler de soi.

GRÉNUS.

LES DEUX LIQUEURS.

DANS le verre le plus grossier,
Entouré d'un informe osier,
Reposait humblement une liqueur si fine,
Qu'on aurait pu la présenter aux dieux.
On n'en goûta que tard : on juge sur la mine.
Un beau cristal, taillé d'un art industrieux,

Prévenait pour une autre : on la croyait exquise;
On se jeta dessus, et l'on vit sa méprise.

C'est l'ame qui de l'homme établit la valeur:
Le corps n'est que le vase, et l'ame est la liqueur.

GUICHARD.

L'HORLOGE A RÉVEIL.

UN homme à qui la mort, à force d'y songer,
Rendait la vie insupportable,
Pour médecin un jour choisit son horloger,
Choix par lequel il crut se sauver du danger
Qu'on court entre les mains d'un docteur véritable.
C'était la nuit surtout que cet homme craignait
De l'infernale faulx l'invasion subite.
Encor faut-il du moins savoir l'heure qu'il est
Quand la mort, disait-il, vient nous rendre visite.
Faites-moi, sans grands frais, monsieur George, un réveil
Qui sonne l'heure et la demie.
Monsieur George obéit; et voilà du sommeil
Les pavots dispersés par cette sonnerie;
Voilà notre hypocondre agité de la peur
D'entendre sonner l'heure et de perdre la vie:
Il maudit l'horloger qui, doublant sa terreur,
Lui cause une double insomnie.
Celui-ci prend alors le ton d'un vrai docteur:
Je ne vois, lui dit-il, dans votre maladie

Qu'une sombre et triste vapeur
Que ce réveil aurait guérie
Si vous ne m'aviez pas prescrit l'économie :
Payez-en plus cher la façon,
Et j'y vais adapter un brillant carillon
Qui chassera soudain cette mélancolie.
Soit, dit le vaporeux. Inutile industrie ;
Dans un cerveau timbré tout se change en poison.
Le carillon en vain à toute heure varie ;
La peur saisit d'abord notre homme au premier son,
Et comme une longue agonie,
Tant que dure chaque air, lui donne le frisson.
A la fin il perdit courage.
Mais pourquoi de la mort ainsi se tourmenter ?
Cet homme, il n'en faut point douter,
Avait fait de la vie un criminel usage.
Quiconque ici bas vit en sage,
Et des arrêts du ciel n'a rien à redouter,
Bravant jusques au bout les dangers du voyage,
Prend les heures sans les compter.

L. Aubrat.

LA BREBIS SAUVÉE.

Vers la brune un renard rencontre une brebis.
Vous vous écartez trop, ma chère,
Du berger et des chiens. Ecoutez mes avis :
Le loup vous guette ; il est dans la bruyère ;

Le voilà qui paraît; retournez au logis;
Fuyez, il vous atteint... Bon, la voilà sauvée.
La pauvrette enfin arrivée,
Moutons de l'entourer, parlant tous à la fois:
Où t'es-tu donc perdue? était-ce au fond des bois?
N'as-tu pas vu le loup? Il est bien laid, je gage.
Est-il gros? a-t-il l'air sauvage?
Une course forcée, et surtout la frayeur,
D'un long saisissement avaient frappé la belle;
Et reprenant ses sens et sa vigueur:
Grâce au seigneur renard j'existe encor, dit-elle;
Vous devez mes jours à son zèle.
On bénit le renard; il eut un grand renom
D'humanité chez le peuple mouton,
Et s'attira toute sa confiance.
Mais le loup le tança de la bonne façon:
Ami, dit-il, en conscience,
Des troupeaux, des bergers, tous les deux ennemis,
Devais-tu me tromper quand tu m'avais promis
De m'aider de ta ruse, et de là le partage!
Je veux rompre avec toi, cœur double et sans courage.
Et le renard: Vraiment j'ai payé mon écot.
Tu ne me comprends pas, mon cher; tu n'es qu'un sot:
Je sauve une brebis, et trente vont me suivre;
Adroitement alors je te les livre.
Oh! nous serions moins fins, moins dangereux
Si nous n'étions jamais ni bons ni généreux.

Avis à la gent moutonnière :
On doit moins craindre un loup qu'un renard débonnaire.

Mme JOLIVEAU.

L'AIGLE ET LE SERPENT.

Un aigle avait quitté le séjour du tonnerre ;
Modestement il marchait sur la terre.
A peine y marche-t-il, qu'il rencontre un serpent.
Aussitôt l'animal rampant
Au favori des dieux veut déclarer la guerre.
Déjà le reptile insolent,
Bouffi d'envie et de colère,
Se dresse sur sa queue et s'élance en sifflant.
Le roi du peuple volatile
Peut se venger ; mais d'un air dédaigneux
Il prend un vol sublime, et se perd dans les cieux,
Où ne peut s'élever le regard du reptile.

HOFFMAN.

LE VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER.

Un jardinier dans son jardin
Avait un vieux arbre stérile ;
C'était un grand poirier qui jadis fut fertile :
Mais il avait vieilli ; tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;
Le voilà qui prend sa coignée.

Au premier coup l'arbre lui dit:
Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant;
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier; mais j'ai besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : Epargne-le; nous n'avons plus que lui.
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage
Nous la réjouissons par notre doux ramage;
Elle est seule souvent, nous charmons son ennui.
Le jardinier les chasse, et rit de leur requête.
Il frappe un second coup : d'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc en lui disant : Arrête;
Ecoute-nous, homme inhumain:
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons.
Cela te touche-t-il? J'en pleure de tendresse,
Répond l'avare jardinier:
Eh! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans sa jeunesse!
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux;
C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
Et vous qui daignerez augmenter mon aisance,

Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.

Comptez sur la reconnaissance
Quand l'intérêt vous en répond.

FLORIAN.

LES DEUX ÉPIS.

Un babillard d'épi, sec, alongé, sans grain,
Voisin d'un bien touffu, lui disait : Camarade,
Dieux, comme vous penchez ! seriez-vous donc malade?
—Malade? moi! Non; c'est que je suis plein.

Avec le sens commun ainsi toujours en guerre,
Le sot, vide, léger, porte sa tête au vent,
Tandis que le savant,
Rempli, baisse la sienne, et regarde la terre.

GUICHARD.

LE MAITRE ET LE VALET.

Dans un des plus rudes hivers
Qu'eût depuis plus d'un siècle essuyés sa patrie,
Un de ces hommes dont la vie
Se passe à réformer par écrit l'univers,

Sur le calendrier exerçant son génie,
Mois, semaines et jours, y mit tout à l'envers:
Il avança l'époque où commence l'année,
Et crut, d'une autre part, en reculer la fin:
Mais, pour voir au tombeau courir le genre humain,
A revenir sur soi constamment destinée,
Aussitôt morte, aussitôt née,
L'année alla son même train.
Cet homme avait un maître Jacques
Qui, le voyant toujours supputer, calculer,
Contre ses almanachs enfin osa parler:
« Calculez, monsieur, jusqu'à Pâques;
« Vous ne reculerez ni n'avancerez rien;
« Mon jardin me l'apprend, et sa science est sûre:
« Tout y meurt, voyez-vous, dans cette saison dure;
« Mais tout y renaîtra, dieu merci, bel et bien
« Au tems fixé par la nature.
« Ainsi va l'an, le mois, la semaine et le jour;
« L'un à peine est passé que l'autre est de retour.
« Ces ormes, ces tilleuls reprendront leur verdure;
« Je verrai ces lilas, ces jasmins refleurir:
« La nature en secret travaille à leur parure,
« Et ce bosquet par eux doit encor s'embellir.
« L'homme seul ici bas s'en va sans revenir;
« Une fois dans la sépulture,
« Au diable s'il reprend, monsieur, sa chevelure. »

Lucas eût desiré plus long-tems discourir;
Mais son maitre confus tout à coup le fit taire,

Et sur ses almanachs se mit à réfléchir:
Ce valet n'est pas sot; il se pourrait bien faire
Qu'ici, changeant, rognant, brouillant tout à plaisir,
Je n'eusse fait que de l'eau claire.
Je veux mieux employer désormais mon loisir;
Au lieu de régler l'an, tâchons de nous connaître:
Grande étude j'y vois que tout doit aboutir
A ce mot dont Lucas me fait ressouvenir:
(Tant le valet souvent peut en apprendre au maître!)
Naître est commencer à mourir;
Mourir est achever de naître.

L. Aubert.

CHLOÉ ET LE PAPILLON.

Sous un ciel serein et tranquille,
Au sein d'un champêtre séjour,
Loin des vains plaisirs de la ville,
Et loin des pièges de l'Amour,
Chloé, naïve, jeune et belle,
Voyait couler ses jours heureux,
Aussi beaux, aussi simples qu'elle:
Là, dérobée à tous les yeux
Par les soins d'une tendre mère,
Chloé, sans desirs, sans regrets,
Respirait un air salutaire
A ses mœurs, comme à ses attraits.
Le vif éclat qui la colore

N'est que le teint de la pudeur;
Son oreille n'a point encore
Goûté le poison enchanteur
Des soupirs, des tendres alarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et soupçonne à peine ses charmes.
Seule dans le fond d'un bosquet,
Près du cristal d'une onde pure,
Elle assortissait un bouquet
Pour en composer sa parure:
La belle, d'un air enfantin,
Comparait avec avantage
Le lis et la rose à son teint,
Et souriait à son image.
Un papillon au même instant
Déployait ses ailes légères,
Et de ses ardeurs passagères
Promenait l'hommage inconstant:
Tout l'attire, et rien ne l'arrête;
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur:
Ici son audace indiscrette
De la timide violette
Caresse la vive fraîcheur;
Là, du sein de la tubéreuse,
Sa témérité plus heureuse
Presse l'orgueilleuse blancheur.
Aussitôt d'une aile infidelle,

Il court à la rose nouvelle;
Il baise son bouton naissant;
Et, toujours brillant et frivole,
Il paraît, jouit et s'envole.
Chloé voit l'insecte éclatant;
Et sa parure, étincelante
D'azur, de pourpre et de rubis,
Enchante ses yeux éblouis:
Sa petite ame impatiente
Brûle aussitôt de s'en saisir;
Dans le vif transport qui l'agite
De son jeune sein qui palpite
S'échappe son premier soupir.
Aussi légère que les Graces,
Du rival errant du Zéphir
Elle poursuit long-tems les traces.
Souvent dans son vol incertain
Il s'arrête: la nymphe agile
Accourt, le guette, étend la main;
Mais le superbe volatile
Dans les airs s'élance soudain.
Tour à tour flattée et trompée,
Elle suit sa proie échappée;
L'infidèle se fixe enfin
Sur la belle et pâle jonquille.
On dirait que la tendre fleur
Ranime au gré de son vainqueur
Le faible éclat dont elle brille.

Du triomphe il goûte le prix.
Chloé vole, approche : il est pris.
S'agitant, débattant de l'aile
Pour briser sa captivité :
Rendez-moi, dit-il à la belle,
Ah ! rendez-moi la liberté ;
Rougissez de votre victoire.
Qu'attendez-vous de mes liens ?
Mes ailes font toute ma gloire ;
Quelque éclat, voilà tous mes biens ;
Eblouir est ma destinée :
Je vis sans projet, sans amour,
Et mon existence bornée
N'est que l'amusement d'un jour.
A ces mots la nymphe ingénue
S'attendrit pour son beau captif ;
Le trouble de son ame émue
Favorise le fugitif ;
Il s'échappe. Chloé soupire :
Sur les boucles de ses cheveux
Balançant son vol amoureux,
Voici ce qu'il ose lui dire :
Seule en ces lieux vous respirez,
Chloé, la paix et l'innocence ;
Bientôt, loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez :
C'est là que vous rencontrerez

Un être frivole, infidelle,
Et paré de mille couleurs;
Il voltige de belle en belle,
Ainsi que moi de fleurs en fleurs,
Et je suis en tout son modèle.
Ah! si, vous laissant éblouir,
Vous brûlez un jour de jouir
De cette nouvelle victoire,
D'une si folle ambition,
Chloé, quelle sera la gloire?
Vous aurez pris un papillon.

BORDES.

LE FER ET L'AIMANT.

Aux lois de la nature, amis, soumettons-nous;
Toujours sa volonté l'emporta sur la nôtre.
L'aimant disait au fer: Pourquoi me cherchez-vous?
— Pourquoi m'attirez-vous? soudain répondait l'autre.

Notre faiblesse et ton pouvoir,
Sexe enchanteur, s'expliqueraient de même:
Ainsi tu plais sans le vouloir,
Sans le vouloir ainsi l'on t'aime.

ARNAULT.

LE LABOUREUR ET SON FILS.

Un laboureur avait acquis
Quelques arpens d'une terre stérile.
Otez-en, dit-il à son fils,
Les ronces, les chardons, et toute herbe inutile.
Le jeune homme aussitôt visite le terrein:
De tous côtés il voit avec chagrin
Tout ce que la nature, à nos desirs contraire,
Fait naître dans un champ quand elle est en colère.
Je n'en viendrai, dit-il, jamais à bout;
Ce ne sont qu'épines partout;
Il me faudrait un siècle, et même davantage.
Là-dessus il se décourage,
Il ne fait pas le moindre effort:
Il court, il s'amuse, il s'endort.
Le lendemain son père lui demande
S'il a bien travaillé.—Non; la tâche est trop grande;
Je n'ai pas commencé.—Le sage laboureur
Lui dit alors avec douceur:
Vous comprenez mal ma pensée;
Pourquoi m'attribuer une idée insensée?
Il ne s'agit que de ce petit coin.
L'ouvrage n'est pas long; ne vous rebutez point.
Son fils, plein d'ardeur et de joie,
Sans perdre un seul moment prend sa bêche, et s'emploie
A nettoyer la place avec beaucoup de soin.
Le jour suivant tâche nouvelle.
Ainsi de suite il redouble son zèle:

Tout le mauvais est arraché.
Ce terrein si stérile est bientôt défriché.

Ne commencez un long ouvrage
Qu'après en avoir fait sagement le partage.

BARBE.

LA ROSE.

Vous voulez me cueillir! disait la rose en pleurs
Au jeune Corylas qui l'avait cultivée;
Hélas! m'avez-vous réservée
Au plus funeste des malheurs?
Voilà donc où tendaient vos perfides douceurs!
Par ces mots la rose vermeille
Croyait convaincre Corylas;
Corylas, détournant l'oreille,
Feignait de ne l'entendre pas.
Cent fois, poursuivait-elle encore,
Vous avez prévenu l'aurore
Pour me voir et pour m'arroser;
Vous n'osiez même me baiser
De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.
Arrêtez, cher berger; cruel, que faites-vous!
Arrêtez un moment : quand vous m'aurez cueillie,
Quelques instans après vous me verrez flétrie;
Je perdrai les attraits dont vous êtes jaloux.
Ainsi parlait la rose en larmes;

Mais ses cris furent superflus.
Dès qu'elle fut cueillie elle n'eut plus de charmes,
Et Corylas ne l'aima plus.

Amans, dans les plus dures chaînes
Contraignez vos brûlans desirs:
Le comble des tendres plaisirs
Est souvent le comble des peines.

GRÉCOURT.

LA DOULEUR ET L'ENNUI.

MOURANT de faim, un pauvre se plaignait;
Rassasié de tout, un riche s'ennuyait:
Qui des deux souffrait davantage?
Ecoutez sur ce point la maxime d'un sage:
De la douleur et de l'ennui
Connaissez bien la différence:
L'ennui ne laisse plus de desirs après lui;
Mais la douleur près d'elle a toujours l'espérance.

HOFFMAN.

LES DEUX JARDINIERS.

DEUX frères jardiniers avaient par héritage
Un jardin dont chacun cultivait la moitié:
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage.

L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyait un très-grand docteur;
Et monsieur Jean passait sa vie
A lire l'almanach, à regarder le tems,
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vîte;
Pourquoi la graine du tilleul
Qui produit un grand arbre est pourtant plus petite
Que la féve qui meurt à deux pieds du terrein;
Enfin, par quel secret mystère
Cette féve qu'on sème au hasard sur la terre
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine, et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importans secrets,
Il n'arrose point son marais;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied; le vent du nord lui tue
Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse;
Et le pauvre docteur avec ses almanachs
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchait, arrosait tout du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,

Il semait bonnement pour pouvoir recueillir:
Aussi dans son terrein tout venait à merveille;
Il avait des écus, des fruits et du plaisir.
Ce fut lui qui nourrit son frère;
Et quand monsieur Jean tout surpris
S'en vint lui demander comment il savait faire:
Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère:
Je travaille, et tu réfléchis;
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis;
Qui de nous deux est le plus sage?

FLORIAN.

LE SOLEIL ET LA POUSSIÈRE.

SOLEIL, je t'obscurcis, disait en s'élevant
Un amas de poussière agité par le vent.
Oui, dit le soleil, je l'avoue;
Mais le calme venu tu rentres dans la boue.

LE VIOLON CASSÉ.

UN jour tombe et se brise un mauvais violon:
On le ramasse, on le recolle,
Et de mauvais il devient bon.
L'adversité souvent est une heureuse école.

THÉVENEAU.

LES REVERS DE FORTUNE.

Que je te plains! dit à martin
Un joli cheval de monture;
L'aube du jour te voit travailler au moulin
Toujours bâté! Ma foi, vive Epicure!
Je suis le favori de l'humaine nature:
On me choie, on me panse, on fait grand cas de moi;
Je suis traité comme un cheval de roi;
Et dans le fond ma seigneurie
Se compromet avec ton ânerie:
Retourne manger tes chardons;
Tu n'es fait que pour les affronts,
Ame basse et sans énergie!
Je reconnais les propos d'un faquin,
Dit l'âne: mais, voyons, quelle sera ta fin?
Je sais supporter ma misère;
Travailler et souffrir fut toujours mon destin:
Dans mon état qui peut me devenir contraire?
On peut te plaindre avec plus de raison:
Attends ton arrière-saison;
N'étant plus bon à rien, quel sera ton salaire?
L'homme ingrat te réformera,
Quelque manant t'achètera,
Qui te fera trotter de la bonne manière;
Tu serviras dans les plus vils emplois;
Tout le jour au fumier, puis à la chénevière,

Meurtri de coups, et souvent aux abois,
Appelant la mort mille fois.

Plus malheureux par la pensée,
En comparant ta fortune passée
Tu peux envier le destin
De ce pauvre âne du moulin.

Mme JOLIVEAU.

LE SAGE ET LE FOU.

CLÉON, marchand athénien,
Par beaucoup de travail et beaucoup d'industrie
Trouva l'heureux secret d'amasser tant de bien,
Qu'aucun n'était plus riche en toute sa patrie.
Pour son compte seul bien souvent
De cinq ou six vaisseaux la mer était couverte:
Si quelqu'un périssait par la fureur du vent,
Le reste avec usure en réparait la perte.
A la fin de son cours heureusement venu
Cléon meurt; on l'enterre avec magnificence:
Les morts d'une telle importance
Aux ministres des dieux sont d'un grand revenu.
Son fils, seul héritier d'une richesse immense,
Non content que son père eût acquis tant de bien,
Pour en gagner encor par le même moyen,
Poursuivit son négoce, et n'eut pas sa prudence.

On lui vit sur un seul vaisseau
(Après un sacrifice offert au dieu Neptune)
Confier toute sa fortune
A l'infidélité de l'eau.
Il s'en trouva mal. Un corsaire,
(Ou, si l'on veut, un armateur;
La question de nom ne fait rien à l'affaire,
Chacun également signifie un voleur)
Un corsaire ardent à la proie,
Qui d'un vaisseau si riche épiait le retour,
De s'en rendre le maître ayant trouvé la voie,
Le travail de trente ans périt en un seul jour.

Rois, empereurs, républiques,
Le sens de cette fable est utile à savoir:
Jamais de savans politiques
Dans une seule main n'ont mis tout leur pouvoir.

BOURSAULT.

LE PERROQUET.

Un gros perroquet gris échappé de sa cage
Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
Critiquait surtout sa cadence.

Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être
Si de bonne heure il eût été son maître,
Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire;
Et dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : Mais parlez donc, beau sire,
Vous qui sifflez toujours faites qu'on vous admire;
Sans doute vous avez une brillante voix,
Daignez chanter pour nous instruire.
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire:
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

FLORIAN.

LE LION ET LE SANGLIER.

Un lion, seigneur d'un grand bois,
Circonstances et dépendances,
En visitant son bien fut surpris une fois
De voir un sanglier aiguiser ses défenses:
« Pourquoi, demanda le lion,
« Cette vaine occupation?
« Tu ne vois point ici de proie. »
Il est vrai, dit le sanglier;

Mais en attendant que j'en voie,
Puisque j'ai du loisir, je veux bien l'employer.
D'ailleurs, étant nécessaire
Que je me donne ce soin,
Sera-t-il tems de le faire
Lorsque j'en aurai besoin?

BOURSAULT.

LE VER LUISANT.

UN ver luisant dans le fond d'un jardin
Jetait une faible lumière;
Il éclairait pourtant toute une fourmilière
Qui l'admirait comme un être divin.
Enorgueilli de voir qu'on l'idolâtre,
Il veut briller sur un plus grand théâtre;
Bientôt traversant le jardin,
Guidé par son audace vaine,
Dans un salon voisin
A grand'peine
Il se traîne.
Là des lustres brillans, suspendus aux lambris,
Offusquent les yeux éblouis.
Il se remet pourtant, ose lever la tête;
Mais c'est là que sa mort s'apprête.
Du phosphore rampant l'éclat a disparu.
En vain il dresse et la queue et la tête;
L'insecte est écrasé sans même être aperçu.

Que de gens d'un mérite mince,
Vantés, prônés dans leur pays,
Quittent tous les jours leur province
Pour essuyer même sort à Paris!

VOISENON.

LA RENONCULE ET L'OEILLET.

La renoncule un jour dans un bouquet
Avec l'œillet se trouva réunie:
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet...
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

BÉRENGER.

LE RUISSEAU.

Dans la plus belle des prairies
Le plus beau des ruisseaux coulait paisiblement;
Sur ses rives toujours fleuries
Les zéphyrs amoureux se berçaient mollement.
Dans le miroir de son onde argentée
On admirait des cieux l'image répétée;
Enfin son cristal toujours pur
Lui fit donner le nom d'azur.
Il eût en vain couru jusqu'au bout de la terre,
Qu'il n'eût jamais trouvé de séjour plus charmant;

Aussi demeura-t-il dans ce lieu solitaire,
Qu'il ne quitta pas d'un moment.
Notre gentil azur, toujours pur et tranquille,
Caressant tour à tour l'œil, l'oreille et le goût,
Circulait, serpentait dans ce charmant asile;
Et seul en ce séjour il s'y trouvait partout.
Or, il apprit qu'une grande rivière
Non loin de lui roulait son onde altière.
Ciel, le voilà jaloux! adieu tout son repos.
Funeste ambition! crédules que nous sommes,
Que tu nous as causé de maux!
Tu viens de corrompre les hommes,
Tu vas corrompre les ruisseaux.
Flatteuse et terrible nouvelle!
De notre ambitieux déjà l'onde étincelle;
Il s'agite, il se gonfle, il veut franchir ses bords
Pour braver un rival qui rit de ses efforts,
Qui ne le connaît pas peut-être.
Azur, mon cher azur, ton sort était si beau!
Pourquoi vas-tu chercher un maître?
Il foule sans pitié les fleurs qu'il a fait naître
Pour arriver à son tombeau.
Il se presse, il l'atteint, il y mêle son eau,
Qui s'y perd bientôt toute entière.
Qu'arriva-t-il? Chacun parla de la rivière,
Mais on oublia le ruisseau.

HOFFMAN.

L'AIGLE ET LE PÉLICAN.

Tout à fait retiré du monde,
Un pélican vivait au sommet d'un vieux pin,
Et s'occupait soir et matin,
Dans sa solitude profonde,
D'aimer, de soulager, de servir son prochain:
Aussi de partout à la ronde
On venait le chercher. Il était sans enfans,
Mais il servait de père à tous les indigens,
Prêtant à tous son assistance,
Même les soulageant de sa propre substance,
Ainsi qu'il se pratique entre vrais pélicans.
Près de cet oiseau débonnaire
Vivait un autre oiseau d'humeur toute contraire;
C'était un aigle des plus beaux,
Mais fier, orgueilleux, sanguinaire,
Et qui régnait sur les oiseaux
En vrai despote, non en père.
Il fut un jour, par curiosité,
Faire visite à l'oiseau solitaire:
De la vertu la touchante beauté
Aux méchans même a souvent droit de plaire.
Du pélican le tendre et doux aspect
Au fier despote imprima le respect.
En ce moment l'hermite vénérable,
Environné d'orphelins malheureux,

Qu'arrachait au trépas son effort généreux,
Faisait couler son sang, et d'un bec secourable
Avec amour le partageait entre eux.
Que vois-je! dit l'aiglon dans sa surprise extrême;
Si mon œil n'en était témoin
Je ne le croirais pas. Peut-on porter si loin
Le sacrifice de soi-même!
Être ainsi son propre bourreau!
Oui, dit le pélican, je connais un oiseau
Qui se traite plus mal encore.
— Un oiseau! quel est-il? — C'est celui dont l'aurore
Et tout l'éclat dont le soleil se dore
Ne peuvent étonner le regard assuré;
C'est vous, seigneur, qui, de gloire enivré,
N'avez d'autres plaisirs que ceux de la puissance;
C'est vous qui méprisez la douce jouissance
Qu'offre aux bons cœurs la sensibilité.
Votre pouvoir est redouté;
Mais on chérit ma bienfaisance:
Le bon lot est de mon côté.

MANCINI-NIVERNAIS.

LE SINGE

qui montre la lanterne magique.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,

Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours:
Jacqueau (c'était son nom) sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux;
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté,
(C'était, je pense, un jour de fête)
Notre singe en liberté . . ,
Veut faire un coup de sa tête:
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux
Arrivent bientôt à la file.
Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis : oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent; je fais tout pour l'honneur.
A ces mots chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte

La lanterne magique : on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller, mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux, et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles
Le fait est que je ne vois rien.
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien.
Pendant tous ces discours le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

FLORIAN.

LE DIVORCE.

Deux moineaux francs s'aimaient avec ardeur;
Père et mère, ils avaient même nid, même cœur.
Faut-il que du plaisir puisse naître la peine!
Que trop d'amour soit si près de la haine!
Le mari suit bientôt son naturel léger;
L'amour-propre à la belle exalte son danger:
Sans trop savoir pourquoi d'abord on se querelle;
Et puis l'humeur, puis la fierté s'en mêle:
« Je vois trop bien que vous ne m'aimez pas,
Cria la sensible femelle,
« Et que, touché d'autres appas,
« L'inconstance ailleurs vous appelle!
« Vous délaissez la mère et les petits...»
Le moineau méprisa ses cris.
Mainte belle en ce cas aurait été légère:
Mais elle aime, elle suit sa jalouse colère.
Des ennemis aussi sont aux aguets
Pour fomenter le trouble d'un ménage.
Amans! amans! ils ont leurs intérêts;
Songez-y bien. Tems perdu; dans l'orage,
Las! on ne raisonne jamais.
Bien loin d'être indulgens, chacun des deux s'emporte:
Sans s'expliquer leur fougue les transporte
Jusqu'à s'arracher l'aile; et, sans aucun respect,
On déserte le nid, hélas! on se sépare.

Le vautour d'aiguiser son bec.
Époux, quelle fureur vous trouble et vous égare?
Vous laissez vos petits en proie à ce barbare!
Réunissez-vous donc; volez... Il n'est plus tems.
Ah! mourez de regret de vos ressentimens.

Terrible image du divorce!
Quel fruit viendrait à bien, parviendrait à sa force,
Quand on a séparé l'arbre de son écorce?

Mme Jolivéau.

LES ABEILLES,

ou

MORALE AUX SOUVERAINS.

Muscan, roi d'un peuple d'abeilles,
Surnommé grand par ses merveilles,
Fit dans tout son état publier un édit;
Maint motif également dit
Préparait la défense expresse
Qu'il faisait à toute l'espèce
De toucher désormais aux fleurs de mauvais goût,
Attendu que le miel ne valait rien du tout.
Enjoint à ses portiers de refuser la porte
A tout contrevenant que l'odeur trahiroit.
La défense est de droit
Etroit;
Point de grâce en aucune sorte.

Fait en notre Louvre emmiellé
Tel an, tel jour depuis notre séance au trône,
Et du grand sceau de cire jaune
Le tout scellé, contre-scellé.
Le peuple ainsi lié par la loi souveraine
Choisissait bien les mets, ne touchait qu'au jasmin,
A l'œillet, à la marjolaine,
Dînait le plus souvent de roses et de thym.
Vous les eussiez vu tous savourer les fleurettes
Dont les jardins sont parsemés,
Puis dans leurs utiles retraites
Ils revenaient tous embaumés.
Un jour pourtant une abeille imprudente,
Favorite du prince, et presque en droit d'errer,
Ayant fait son repas d'une mauvaise plante,
Se présente à la ruche, et l'on vient la flairer.
—Vous ne sentez pas bon. — Qu'importe que je sente?
L'ordre n'est pas pour moi, dit la contrevenante.
Les portiers là-dessus la laissèrent entrer.
Mais le prince en faisant sa ronde
Sentit l'odeur coupable. Il appelle son monde:
Sur son trône de cire il s'assied gravement;
Il interroge, il pèse, et puis l'affaire instruite,
Muscan condamne également
Les portiers et la favorite.
Ah, sire! s'écria le peuple d'une voix,
Pardonnez-leur du moins pour la première fois.

— Non, je n'accorde point votre aveugle demande,
Leur dit Muscan : sachez qu'un roi
Doit être esclave de sa loi,
Et qu'il doit obéir à tout ce qu'il commande.
Ma rigueur est clémence, et de l'impunité
Prévient les suites redoutables.
Combien aurais-je un jour à punir de coupables
Que je sauve aujourd'hui par ma sévérité !

LAMOTTE.

LE CHIEN ET LE CHAT.

PATAUD jouait avec raton,
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère :
Les chiens sont bonnes gens ; mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Raton, bien qu'il jurât toujours
Avoir fait patte de velours,
Raton, et ce n'est point une histoire apocryphe,
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt.
— Hé quoi ! Pataud, tu fais la mine :
Ne sais-tu pas qu'il est d'un sot
De se fâcher quand on badine ?
Ne suis-je pas ton bon ami ?

— Prends le nom qui convient à ton humeur maligne,
Raton; ne sois rien à demi:
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne.

ARNAULT.

LES ÉCOLIERS ET LE LINOT.

CONTRE l'hiver, tout récemment,
Certain linot chez nous vint demander asile:
Il eût fait bien plus sagement
De chercher pour refuge un autre domicile;
Mais demi-mort de froid, expirant de besoin,
Et n'ayant pas d'ailleurs beaucoup d'expérience,
Ce petit malheureux cédait au premier soin
De soulager sa pénible existence.
A peine est-il entré céans,
Qu'il reconnaît déjà son imprudence;
Les écoliers, armés de filets menaçans,
Lui font la guerre à toute outrance;
Et le voilà sans espérance,
Abattu, languissant, qui succombe à la faim;
Il est pris. Le vainqueur qu'adoucit la victoire
Veut le réchauffer dans son sein:
On apprête pour lui le manger et le boire;
Enfin on lui promet un plus heureux destin.
Soins superflus; l'oiseau dans sa prison expire,
A l'écolier il semblait dire:

« J'implorais ta pitié, tu m'as donné la mort. »
Tout ce peuple attendri de gémir sur son sort,
De s'accuser de ce nouveau martyre.
Aux malheureux veut-on faire du bien,
Qu'on soit plus délicat sur le choix du moyen.

Vouloir faire le bien est assez ordinaire;
Mais il n'est pas commun de le savoir bien faire.

LE LYNX ET LA TAUPE.

Le lynx dit à la taupe : Ah, pauvre solitaire!
Comment peux-tu vivre sans voir?
Végéter du matin au soir,
Voilà donc ce que tu peux faire!...
Encor si tu savais ce que je sais, ma chère,
En t'occupant l'esprit dans ton petit manoir,
De tes cruels ennuis tu pourrais te distraire;
Mais quand on n'a rien vu l'on ne peut rien savoir.
Moi, qui vois clairement d'une lieue à la ronde
Ce qui se passe dans le monde,
A l'instant même autour de toi
Je puis t'instruire; écoute-moi :
Sur un rapport des plus fidèles
Je vais, ma chère enfant, te conter les nouvelles :
L'hirondelle s'amuse à nourrir ses petits
Avec les moucherons que l'araignée a pris;

L'épervier dans la nue enlève l'alouette;
Le chat sous la javelle attrape la souris;
L'épagneul, ou le chien qu'on fouette,
Sous le plomb meurtrier du chasseur qui la guette
Avec tous ses perdreaux fait passer la perdrix:
Ici c'est le lapin qui suce la belette;
Là c'est la vache à lait que la couleuvre tette;
L'ours atteint sur le roc la chèvre et ses cabris;
Le renard est en train de croquer la poulette;
Le loup à belles dents déchire la brebis...
J'en sais trop, dit la taupe... Ah, dieux! je vous rends grâce:
Si c'est là ce qu'on fait dans le monde, en ce cas
C'est bien assez d'entendre, hélas!
Sans voir encor ce qui s'y passe.

BOISARD.

LA CAVALE ET SON PETIT.

Une cavale élevait son enfant
Dans un excellent pâturage;
Rien n'y manquait, eau pure, tendre herbage,
Ombrage frais, et cependant
Le quadrupède adolescent
En fut bientôt dégoûté. Quoi! ma mère,
Toujours même lit, même chère!
Est-ce donc vivre que cela?
Ces lieux sont beaux; mais par-delà
Je gagerais qu'on trouve mieux encore.

Allons, ma mère. — Allons, dit la jument,
Il faut calmer l'ardeur qui te dévore;
Partons, mon fils, et demain dès l'aurore
Allons tâter du changement.
Au point du jour ils traversent les plaines,
Grimpent les monts, se donnent mille peines,
Et tout cela sans rien voir de nouveau:
C'étaient des prés, et des bois, et de l'eau
Comme chez eux; et même en leurs domaines
Tout s'y trouvait et meilleur et plus beau.
Enfin au bout de la journée,
Lorsque la nuit eut brouillé l'horizon,
La mère ayant à la maison,
Par une route détournée,
Sa géniture ramenée,
On soupa bien. Le poulichon
Se récria sur la pâture,
Exquise et tendre nourriture,
Puis s'endormit sur le gazon,
Rêvant à la bonne aventure,
Et concluant que la nature
Met le bonheur dans la diversité,
Le changement, la nouveauté.
Le lendemain en r'ouvrant la paupière
Il reconnut les lieux et son erreur.
Grande surprise; et dans son cœur
Il se disait: comment se peut-il faire
Que cet herbage, qui naguère

M'affadissait, me semblait odieux,
Soit devenu délicieux
En une nuit? — Non, non, reprit la mère;
L'herbage est tel qu'il a toujours été:
La jouissance journalière
T'en avait seule dégoûté;
Je t'ai guéri de la satiété
En te trompant; souviens-t-en pour la vie.
Quand le bonheur est près de nous,
Mon fils, n'ayons pas la folie
De l'écarter par nos dégoûts.

MANCINI-NIVERNAIS.

LE SINGE AU BAL.

BUFFON avait un singe, un grave orang-outang,
Qui d'un valet faisait l'office,
Et qui, sur ses deux pieds sans peine se tenant,
Avait la taille et le flegme d'un suisse.
Pour s'amuser un jour de carnaval
L'historien de la nature
Au bal de l'Opéra conduisit l'animal
Dans une décente parure.
De taffetas jonquille un ample domino,
Les gants, les brodequins, le masque de Venise,
De pied en cap déguisaient le Pungo,
Et des plus clairvoyans préparaient la méprise.

Buffon arrive avec son Africain:
Un savoyard leur aide à sortir de voiture;
Et tous deux introduits vont chercher aventure,
Nul ne remarque l'écrivain;
Mais du grand singe il n'en est pas de même:
On le voit dans la foule aller d'un pas égal,
Et d'une indifférence extrême
Contempler tous les fous du bal,
Sa majesté fière et tranquille,
Je ne sais quoi de neuf, d'original,
Attirent tous les yeux sur le masque jonquille.
Dès qu'on est remarqué chez nous on est charmant.
Pour le Pungo chacun se passionne,
Le lutine et le questionne,
Autre sujet d'étonnement;
Lui ne répond à personne.
C'est un prince étranger, dit l'un. — C'est un docteur,
Dit l'autre.-Un évêque.-Oui.-Peut-être un grand d'Espagne,
— C'est au moins un ambassadeur.
La foule avec transport l'admire, l'accompagne,
Et tous voudraient lui plaire. Dans la main
Un masque en passant lui glisse
La demeure d'un médecin
Et le billet doux d'une actrice.
Enfin de l'assemblée il fait seul l'entretien;
Pour l'orchestre on n'a plus d'oreilles,
Tant on s'épuise à dire des merveilles
Du grand homme qui ne dit rien.

« Te voilà bien, peuple fantasque!
S'écrie alors Buffon, du singe ôtant le masque;
Tu dédaignes le vrai talent,
Et tu veux que l'objet de ton culte imprudent
Reçoive tout son prix de ta tête légère:
Aussi rien n'est plus propre à faire un important
Qu'une bête qui peut se taire. »

LEMONTEY.

LE SANGLIER ET L'ANE.

L'ANE, né dans la crasse, et nourri dans la rouille,
Dans un chemin étroit trouvant un sanglier,
Loin de lui faire place et de s'humilier,
S'avisa de lui chanter pouille.
Le sanglier riant d'entendre discourir
Cette bête lâche et maligne:
Misérable! dit-il, tu cherches à mourir
D'une mort dont tu n'es pas digne;
Pour punir ta témérité
Je n'ai pas assez de faiblesse:
Ton excessive bassesse
Met ta vie en sûreté.

BOURSAULT.

LE LABOUREUR DE CASTILLE.

LE plus aimé des rois est toujours le plus fort;
En vain la fortune l'accable;

En vain mille ennemis ligués avec le sort
Semblent lui présager sa perte inévitable ;
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutiles leurs efforts.
Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe, sans argent, sans troupes, sans crédit,
Chassé par l'Anglais de Madrid,
Croyait perdu son diadême.
Il fuyait presque seul, déplorant son malheur ;
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfans et son roi, sa femme et sa patrie,
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,
Riche, et pourtant aimé, cité dans les Castilles
Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Etait ceint d'une peau de loup.
Sous un large chapeau sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches de son nez
Descendaient jusque sur sa fraise.
Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux.
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.
Cet homme dans cet équipage
Devant le roi s'arrête, et lui dit : Où vas-tu ?
Un revers t'a-t-il abattu ?
Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage ;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.

Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles;
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.
Le hasard gagne les batailles;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Grâces à quarante ans
De travail et d'économie,
Je puis t'offrir cet or. Voici mes douze enfans,
Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième; et la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands
Viendront te demander, pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice:
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens
Nous fournissons au roi du sang et des richesses;
Mais loin de briguer ses largesses,
Moins il donne, et plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux nous fuirons ta présence,
Nous te bénirons en silence:
On t'a vaincu, nous te cherchons.
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots;
Il presse dans ses bras ce sujet si fidelle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt, selon la prophétie

Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,
Et sur le trône d'Ibérie
N'oublia point le laboureur.

FLORIAN.

LE PÈRE ET SES TROIS FILS.

UN honnête et vertueux père
Voulut de ses trois fils sonder le caractère.
Cette bague, dit-il, je l'ai vu mainte fois,
Vous a tentés : elle est à celui de vous trois
Qui dans sa vie a fait l'action la plus belle.
Çà, j'écoute, parlez, et ne redoutez rien :
Dans ce combat où mon cœur vous appelle
Votre juge, mes fils, sera l'amour du bien.

L'aîné commence ainsi : J'eus toute la fortune
D'un étranger, je l'eus toute chez moi ;
Il n'en existait preuve aucune :
J'ai rendu ce dépôt ; est-ce avoir de la foi ?
— Qui n'en a point devrait mourir de honte :
La probité n'est qu'un devoir ;
Il est mal de s'en prévaloir.
Passons. Le second fils raconte
Qu'un enfant, avec un roseau
Jouant au bord d'un lac, était tombé dans l'eau.
Il se noyait ; je cours, et l'en retire.

Plus d'un témoin peut vous le dire.
— Vous me les produiriez, répond le père, en vain.
Est-ce être généreux? Non; ce n'est qu'être humain.
Ma bague me resterait-elle!
J'en aurais, je vous jure, une peine mortelle.
— J'ai la douleur d'avoir un ennemi,
Récite le dernier: je le vois endormi
Sur le penchant d'un précipice;
Le moindre mouvement eût fini ses destins:
Tout mon corps frissonne, je crains
Qu'en s'éveillant il ne périsse;
Je m'approche sans bruit, le soulève avec soin,
Et fus assez heureux pour le poser plus loin.
Ah! s'écria le père en pleurant de tendresse,
La bague est bien à toi : c'est là de la noblesse!

GUICHARD.

LE ROI ET LE BUCHERON.

O que ces doux liens de la société,
L'amour, l'amitié, la nature,
La nature surtout, instinct que j'ai chanté
Comme étant des vertus la source la plus pure,
Peuvent consoler l'homme en sa caducité!
Malheureux le vieillard dont l'ame devient dure!
Ah! sans doute il n'a pas goûté
Dans son printems, dans son été

Le bonheur d'être époux et père;
Il n'a pas su du moins s'attacher un ami
Qui, dans sa course sur la terre,
Jusques au bout eût embelli
Le chemin qui lui reste à faire.
Quand le tems est passé de brûler et de plaire,
Ce dernier sentiment devient le plus chéri.
O touchante amitié! reçois donc mon hommage
Dans le nouveau récit qu'Esope m'a dicté,
Ou plutôt que, d'après ce sage,
A ma façon j'ai commenté.

Voici du bûcheron comment finit l'histoire:
Soit dessein d'abréger, soit défaut de mémoire,
Esope ne l'a point conté;
Esope n'a point su par quel charme à la vie
Cet homme, en demandant qu'elle lui fût ravie,
Se sentit tout à coup étroitement lié:
Hé bien! c'était par l'amitié.
Lorsque, saisi d'horreur à l'aspect de la Parque,
Il lui dit de l'*aider à recharger son bois*,
Elle venait là-bas d'envoyer un monarque,
Comme lui réduit aux abois.
Celui-ci, fatigué de porter la couronne,
Et bien plus malheureux qu'un simple villageois,
Dans cinquante ans entiers n'avait trouvé personne
Qui l'eût sincèrement soulagé de ce poids.
Aussi, lorsque la Mort vint lui faire visite,

Il ne réclama pas comme le bûcheron;
Même à peine il touchait la rive du Cocyte,
Que, des ennuis du trône empressé d'être quitte,
Il paya grassement Caron
Pour gagner l'autre bord plus vite.
A quoi sert, en effet, parmi tant de soucis,
D'avoir quelques sujets soumis
Contre cent potentats que votre gloire irrite,
Cent témoins des défauts qu'en vous le ciel a mis,
Cent conseillers, cent favoris,
Qui de tous vos succès s'arrogent le mérite;
Et point de parens, point d'amis?
Point d'amis! Retournons à l'autre personnage:
Il en possédait un (en faut-il davantage?)
Qui survint au moment qu'ayant perdu courage
Il invoquait la mort. « Donne-moi ce fardeau;
« Désormais à chaque voyage
« Je prétends entre nous en faire le partage,
« Comme je veux un jour partager ton tombeau:
« Y descendre avant moi c'était me faire outrage. »
Et notre bûcheron, allégé bien et beau,
Regagna gaîment son village.

L. Aubert.

LE CHÊNE ET LES FRAISIERS.

Un peuple de fraisiers prospérait sous l'ombrage
D'un vieux chêne dont le feuillage

Opposait un rempart aux fougueux aquilons,
Et du soleil brûlant tempérait les rayons.
Qui tient le bien, a dit un sage,
Ne doit jamais chercher le mieux;
Mais les fraisiers, en dépit de l'adage,
Peu contens encor d'être heureux,
Ne cessaient de faire des vœux
Pour le devenir davantage.
Leurs clameurs à la fin fatiguèrent les dieux,
Qui suscitèrent un orage
Si furieux,
Qu'affaibli déjà par son âge,
Le chêne succomba. Qu'advint-il aux fraisiers?
Il en périt d'abord plusieurs milliers
Par la chûte de l'arbre; ensuite un plus grand nombre
Faute d'ombre,
Et puis, l'hiver venu, tout le restant aussi
Faute d'abri.
Le sage a beau faire et beau dire,
Fût-on mille fois mieux qu'Adam au paradis,
Comme lui l'on veut à tout prix
Chercher le mieux encore, et l'on trouve le pire.

VITALLIS.

L'HOMME ET L'ÉCHO.

Un médisant accusait les échos;
Un médisant! je le ménage:

Le ciel, disait-il dans sa rage,
Puisse-t-il les punir de leurs mauvais propos!
Que d'ennemis je dois à leur langue indiscrette!
Tout, jusqu'à mes moindres discours,
Devient article de gazette.
M'échappe-t-il un mot, il se trouve toujours
Un chien d'écho qui le répète.
Ami, répart l'écho, faut-il s'en prendre à nous?
Je répète, il est vrai; mais pourquoi parlez-vous?

ARNAULT.

LES FEMMES ET LA BEAUTÉ.

Les femmes trouvant à redire
A ce qu'ayant du ciel obtenu la beauté,
Le terme en fût si limité,
Qu'elles pouvaient à peine exercer son empire,
Sur cet injuste arrêt des cieux
Furent porter leur plainte au souverain des dieux.
Jupiter ne pouvant faire une loi nouvelle,
Ni changer le décret par le destin porté,
Pour consoler l'esprit femelle
Leur fit don de la vanité.
La laide alors crut être belle,
Ou par des soins assidus
Croyait du moins le paraître;
Celle qui ne l'était plus
S'imagina toujours l'être.

GRÉNUS.

L'ENFANT ET LE MOINEAU.

Fanfan courait tout désolé;
Son moineau s'était envolé.
Dans le fond d'un sombre bocage
Il suivit son ami volage,
Et lui chanta cette chanson:
Reviens dans ta maison déserte,
Reviens becqueter dans ma main,
A tes besoins toujours ouverte,
Le millet choisi grain à grain.
Cher moineau, quitte ces demeures
Où te poursuit mon amitié:
Loin de toi je compte les heures;
Ah! cède au moins à la pitié.
Ta maisonnette est si gentille!
Veux-tu la quitter pour jamais?
Moi-même j'en dorai la grille;
J'en ai fait un petit palais.
— Je trouve en ce bois solitaire
Ma liberté qui m'est plus chère;
J'y veux mourir, reprit l'oiseau.
— L'ami, ton discours est fort beau,
Mon palais aussi. — Quel dommage
Que ce palais soit une cage!

Boisard.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude:
Certaine guenon mauricaude,
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine.
Il ne devinait point: c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard; je n'en veux à personne:
Rassurez-vous, j'ai l'ame bonne;
Et je viens même ici comme particulier
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous! — Oui; c'est ma fantaisie:
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.

Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait,
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse, et s'échappe à la hâte,
En se disant entre leurs dents :
Ne jouons point avec les grands ;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

FLORIAN.

LA POULE ET LE PHILOSOPHE.

UNE poule observait, l'œil fixé vers les cieux ;
Quand tout à coup elle crie et rappelle
Ses chers poussins : Mes enfans, leur dit-elle,
Gardez-vous de quitter ces lieux ;
Soyez tout prêts, afin que sous mon aile
Vous puissiez vous cacher dans un danger pressant.
Un philosophe rit des soins de cette mère :
Cette crainte, dit-il, est sans nul fondement ;
Oh ! mes yeux ne me trompent guère ;
Le fait est que je ne vois rien.
Oui, vous rêvez, maman ; je m'en aperçois bien,

Sinon vous n'auriez pas la visière fort nette.
Pourtant il braque sa lorgnette
Où la mère agitée avait jeté les yeux:
Il aperçoit comme un point dans les cieux
Qui s'étend, s'agrandit, plane sur l'hémisphère:
C'est un oiseau, c'est un vautour.

Ce que nul n'aperçoit par un effet d'amour
Ne saurait échapper aux regards d'une mère.

Mme JOLIVEAU.

L'OLIVIER, LE FIGUIER, LA VIGNE ET LE BUISSON.

AFIN d'édifier mon dévot auditoire,
J'ai brodé sur la Bible un petit trait d'histoire:
La Bible est un beau livre, et j'en suis fort content;
On y tue un peu trop, mais on y peuple tant!
De meurtres et d'amours quel piquant assemblage!
L'inceste, le viol, la flamme, le pillage,
Les enfans de Lévi, saintement meurtriers,
Au nom de Jéhova massacrant par milliers,
Et messieurs de Sodôme, en leurs façons étranges,
Avec trop de bonté voulant traiter deux anges!...
Les anges, comme on sait, étaient de beaux garçons.
Mais je vous ai promis un récit; commençons.
Dans un village ou bourg de notre république
Demeuraient deux marchands forts sur la politique:

L'un d'épices et d'huile y tenait magasin;
Aux ivrognes du lieu l'autre vendait son vin;
Tous les deux bons vivans, bien faits, de bonne mine,
Faibles de sens commun, robustes de poitrine,
Prêts à parler sur tout, sans se douter de rien,
Ainsi que tels et tels que vous connaissez bien.
Ayant de longs discours étourdi l'assemblée,
Tous deux pour électeurs furent choisis d'emblée;
Et, satisfaits d'eux-mêmes, ainsi que du scrutin,
Pour se rendre au chef-lieu se mirent en chemin.
Les jacobins, la paix, les cloches, les finances
Leur font dire en marchant cent mille impertinences.
Vers midi pour dîner, on entre au cabaret:
Là, pour passer le tems, avant que tout soit prêt,
L'épicier bel esprit, et jaloux de s'instruire,
Veut qu'on lui donne un livre ou des papiers à lire.
« N'avez-vous rien de neuf qui vienne de Paris?
« J'aime fort les journaux lorsqu'ils sont bien écrits:
« Le Miroir est profond, le Moniteur est drôle.
« Vous pourriez bien dans peu m'y voir jouer un rôle.
« Ah, parbleu! croyez-vous, répondit l'hôtellier,
« Que je m'amuse après ce fatras de papier!
« Ce n'est pas en lisant que je fais mon commerce:
« J'ai mon four à chauffer, mon vin à mettre en perce.
« S'il entre un livre ici ce sera le premier.
« Attendez seulement... il me reste au grenier
« De ma pauvre défunte un livre de prière,
« Et la Bible en lambeaux traînant dans la poussière.

« — Une Bible! hé bien, soit; il faut s'en contenter. »
L'hôte en la secouant s'empresse à l'apporter;
Et du livre enfumé la page jaunissante
S'ouvre fort à propos à la fable suivante.
Les arbres rassemblés pour une élection,
(Ce mot de nos lecteurs piqua l'attention)
De la place à donner, brillante et difficile,
Firent l'offre d'abord à l'olivier fertile;
Pour ses fruits excellens il était renommé,
Chéri par sa douceur, et de tous estimé.
Il refusa l'honneur que l'on voulait lui faire:
« Qui! moi, dit-il, que j'aille, à moi-même contraire,
« Aux fureurs des partis me livrant désormais,
« Oublier que je suis un symbole de paix!
« Je ne sais point haïr; vos débats, vos querelles,
« Et vos inimitiés, qui deviennent mortelles,
« M'éloignent sans regret d'un poste glorieux
« Où je m'attirerais un peuple d'envieux;
« Je ne veux éblouir ni gouverner personne:
« Jouissez de mes fruits qu'avec plaisir je donne;
« Pour être à ma manière utile si je peux,
« Un beau tems et la paix c'est tout ce que je veux. »
Recevant à son tour un semblable message,
Le figuier ne fut pas moins modeste et moins sage:
« Pour tant d'éclat, dit-il, je ne fus point nourri;
« Les regards du soleil, la faveur d'un abri,
« Un coin dans le verger, que faut-il davantage?
« Ah! je serai toujours content de mon partage

« Si je puis à loisir, dans mon obscurité,
« Conduire d'heureux fruits à leur maturité!
« Veiller au bien de tous est un soin trop pénible;
« C'est bien moins un honneur qu'une charge terrible;
« Je la cède aux plus forts, aux plus hardis que moi:
« Je crains moins d'obéir que de donner la loi. »
De ce double refus les arbres s'étonnèrent,
Et vers la vigne alors tous les vœux se tournèrent;
Mais elle : « Y songez-vous? mon nectar précieux,
« La force et le plaisir des hommes et des dieux,
« Voudrais-je, dites-moi, cesser de le répandre
« Pour un stérile honneur dont il faudrait dépendre?
« La santé, la gaîté ce sont là mes bienfaits.
« M'irai-je tourmenter d'infructueux projets?
« Eveiller la malice, armer la calomnie,
« Souvent encouragée et rarement punie?
« Et par l'ingratitude enfin me voir payer,
« Persécuter peut-être, ou du moins oublier?
« Votre idole aujourd'hui, demain votre victime.
« A quelque autre portez votre frivole estime... »
« A moi, dit le buisson qui se mit sur les rangs,
« Et de ses doigts crochus arrêtait les passans;
« A moi, mes bons amis : je suis par la nature
« Bien pourvu, bien armé pour repousser l'injure;
« Mes aiguillons piquans sauront vous protéger,
« Percer vos ennemis, et vous en bien venger.
« Vous pourrez vous cacher dans mon sein favorable;
« Je suis bas, tortueux, obscur, impénétrable... »

Enfin à sa manière il osait se vanter,
Et par quelques échos se faisait répéter :
(Qui sait être impudent a de grands avantages)
Si bien que, lorsqu'on eut recueilli les suffrages,
Le buisson se trouva nommé par grand hasard :
Chacun en fut honteux, mais il était trop tard.
« Collègue, interrompit l'amateur de vendange,
« Cette Bible a raison, et parle comme un ange :
« Deux préceptes fort bons sont cachés là-dessous ;
« D'abord les grands emplois ne sont pas faits pour nous,
« Première instruction qui doit nous être utile ;
« Songeons à débiter, moi mon vin, toi ton huile.
« Pour nous peindre tous deux, et sous nos propres traits,
« La vigne et l'olivier semblent là mis exprès.
« De plus, souvenons-nous de chercher le mérite ;
« Forçons-le d'accepter les emplois qu'il évite.
« A tous nos électeurs portons cette leçon. »

L'ont-ils mise à profit? On craint que le buisson
N'ait trop su quelquefois, par une erreur insigne,
Faire oublier encor l'olivier et la vigne.

ANDRIEUX.

LE CYGNE ET LES CANARDS.

JALOUX de la blancheur d'un majestueux cygne,
De canards une troupe indigne
Sur les bords d'un étang loin de lui barbottait,
Et dans sa criailleuse rage

Faisait jaillir la bourbe, et l'en couvrait.
Qu'il étale à présent, dirent-ils, son plumage!
Le magnifique oiseau plonge, puis, se dressant,
A leurs regards trompés se montre éblouissant.

Cette fable, je crois, s'applique avec justesse
A certains canards d'autre espèce.
Malgré tous leurs efforts, cygnes, pour vous noircir
Ces petits insolens ne font que se salir.

GUICHARD.

L'ENFANT ET LE MATIN.

UN jeune enfant se promenait,
Et chemin faisant déjeûnait:
Un mâtin lui tint compagnie,
Vint le flatter, et, léchant son habit
Avec un air de courtoisie,
Gagna son cœur. L'adolescent le prit
Pour un ami du meilleur acabit;
Il lui rendit caresse pour caresse,
Et, pour s'assurer sa tendresse,
Par un bienfait qui le sut enchaîner,
Il lui donna son déjeûner.
C'était le but du parasite.
Dès qu'il eut happé le morceau,
Il prit vilainement la fuite,
Et laissa là le jouvenceau,

Fort stupéfait de sa conduite.
Elle n'est pas rare pourtant;
Et dans les lieux que la fortune habite
On en voit tous les jours autant.

MANCINI-NIVERNAIS.

L'ENFANT DÉNICHEUR.

JEUNES enfans ont toujours eu la rage
De dénicher et merles et pinsons,
Et toutes sortes d'oisillons.
Sur trente qu'ils mettent en cage
A peine un seul survit, et certes c'est dommage.
Moins d'oiseaux et moins de chansons,
Moins de plaisir dans le bocage;
Mais aux enfans qu'importe le ramage?
C'est l'oiseau qu'ils veulent tenir:
C'est leur manière de jouir;
Et plus d'un homme fait n'en sait pas davantage.
Un marmot s'en vint donc apporter, tout joyeux,
Un nid de fauvette à sa mère.
Jamais il ne fut plus heureux.
Bonheur si grand ne dure guère:
Le même soir un jeune chat
Fit son souper de la nichée.
L'enfant pleura, cria, fit tel sabbat,
Qu'on aurait dit une Hélène enlevée;

Et la mère de dire alors:
Pourquoi ces pleurs, cette colère?
De quel côté sont donc les torts?
Le chat n'a fait, mon fils, que ce qu'il t'a vu faire.
Tu fus bien plus cruel à l'égard des parens
De ces oiseaux innocens:
Juge de leur douleur amère
Par la peine que tu ressens!
Les maux que nous causons doivent être les nôtres.
Mon fils, quand tu voudras jouir
Fais en sorte que ton plaisir
Ne soit pas le tourment des autres.

VITALLIS.

JUPITER ET LA BREBIS.

De tous les animaux essuyant les atteintes
Sans pouvoir opposer à la méchanceté
Que l'innocence et la bonté,
La brebis sur l'olympe alla porter ses plaintes.
Jupiter aussitôt voit l'oubli qu'il a fait;
Il confesse la dette et reconnaît l'urgence:
Je vais tout réparer avec magnificence;
Choisis, dit-il, et prends l'équipement complet,
L'ongle du tigre avec la dent de la panthère.
— Mon père, tu veux donc m'armer dans ta colère?
— Hé quoi! préfères-tu la langue de l'aspic?

Aimes-tu mieux encor les yeux du basilic,
Ou le venin glacé que bave la vipère?
— Ah, mon père! aujourd'hui tes présens me font peur;
La bête venimeuse est la publique horreur.
— Hé bien! puisque tu veux des armes plus marquantes,
Je vais armer ton front de cornes menaçantes.
— Eh pourquoi menacer? le bouc est si hargneux!
Le taureau si souvent fait des dégâts affreux!
Peut-être le pouvoir de nuire
En inspire la volonté.
— Ma bonne, c'est la vérité,
Que pour se conserver il faut pouvoir détruire.
— Hélas! que ce pouvoir me causerait d'ennuis!
Puisqu'il en est ainsi, mon père,
Laisse-moi donc comme je suis;
J'aime encor mieux souffrir le mal que de le faire.
A ces mots, répétés par les échos de l'air,
Un sourire de Jupiter
Réjouit toute la nature.
— Tu ne te plaindras plus, ma bonne créature...
Et, quand avec lui-même il eut bien consulté,
Il lui donna la patience,
C'est à dire le don de souffrir en silence...
C'est le plus beau présent de la divinité.

BOISARD.

LE RENARD ET L'ÉCUREUIL.

Gardez-vous de certaine espèce
Dont le propos mielleux voudrait vous allécher ;
Défiez-vous de leur souplesse;
C'est pour leur profit seul qu'ils viennent vous chercher:
Mais tirez-vous-en par adresse;
Répondez-leur sans vous fâcher.

Eveillé, plein de grâce et leste,
Dans un bois d'arbre en arbre un écureuil sautait:
D'un œil de convoitise un renard le guettait;
Et puis l'apostrophant d'un air doux et modeste:
Cousin, je vous cherchais, dit-il, depuis long-tems;
Il me serait bien doux, étant proches parens,
De faire avec vous connaissance.
Je suis sensible à votre accueil,
Répondit l'adroit écureuil;
Mais depuis quand cette alliance?
Et pourrais-je savoir à qui je parle ici?
Je me nomme écureuil aussi,
Répondit le madré compère;
Feu votre respectable père
Etait propre frère du mien.
Il me voulait beaucoup de bien
Lorsqu'il mourut dans un grand âge;
(Vous étiez dans ce tems tout jeune, mon cousin)
J'eus un legs dans son héritage,

Qui de son souvenir m'est un précieux gage,
Un fort joli terrier le long du bois voisin.
Venez-y; descendez, de grâce,
Descendez; que l'on vous embrasse.
Attendez un moment, dit l'écureuil; il faut
Que je monte pour vous un tant soit peu plus haut:
Ma digne mère, votre tante,
Que l'on cite pour son grand sens,
Tenait pour maxime constante
Qu'entre nous et certains parens
Qui nous vantent leur alliance,
Afin de vivre bons amis
Il faut toujours laisser une honnête distance.
Je me conforme à ses avis,
Et vous approuverez sans doute ma prudence.

Renard à ce discours parut un peu capot;
Il ne s'attendait pas à réplique pareille:
Confus, et portant bas l'oreille,
Il s'en alla sans dire mot.

GAÉNUS.

LE PLAISIR ET L'ENNUI.

Le Plaisir et l'Ennui, depuis le premier âge,
Vont parcourant cet univers.
Ce premier vole, et c'est dommage,
Le Plaisir, traversant les airs,

Sort d'une ville, et va dans un village:
Voulez-vous me loger? dit-il aux habitans.
Volontiers, notre ami, dirent ces bonnes gens.
Lors, répond le Plaisir, j'abandonne la ville.
Je connais votre cœur, vous connaîtrez le mien;
Vous saurez qui je suis, vous le méritez bien.
Ce village me plaît, il sera mon asile:
J'irai voir tantôt l'un, tantôt l'autre; aujourd'hui
Je loge chez Colin. C'était fête chez lui,
Car sa jeune moitié venait ce jour-là même
De lui donner un beau garçon,
Et le Plaisir fut du baptême.
Mais l'autre voyageur passant par le canton,
L'Ennui par hasard vint, et leur dit: Eh! de grâce,
Pour cette nuit logez-moi seulement.
On répondit qu'on n'avait point de place.
Le voisin en dit tout autant;
Plus loin de même. Alors l'Ennui très-sage
Prit le parti de sortir du village;
Mais il n'y perdit pas, car il eut le bonheur,
En affectant un air honnête,
De se glisser chez le seigneur
Qui ce jour-là donnait une brillante fête.

LES FRUITS DU COMMERCE.

Une foule d'oiseaux, différant de plumage,
D'instinct, de goût, de mœurs, comme aussi de ramage,

Habitaient un vaste bosquet
Dont la nature entre eux avait fait le partage ;
Partage inégal, mais pourtant
Qui pouvait l'un par l'autre être à tous suffisant :
Il ne fallait que bien s'entendre.
Mais (ô de la raison que les progrès sont lents !)
On ne sut, pendant très-long-tems,
Qu'attaquer ou bien se défendre.
Le moins bien partagé, dès qu'un chef s'entêtait,
Contre le plus puissant exerçait son courage,
Et troupe contre troupe en forme on s'égorgeait,
Sans qu'au parti qui triomphait
Il en advînt grand avantage.

Un oiseau courageux, mais réfléchi, mais sage,
Qu'ils considéraient tous, en qui tous avaient foi,
Dit : Que sert de porter chez autrui le ravage
Lorsqu'on peut être heureux chez soi ?
Vivez en bons voisins, messieurs, et, croyez-moi,
Il en résultera le commun avantage.
Quand la nature à l'un prodigue quelque don
Envers l'autre elle en est avare,
Source féconde d'union,
Sage inégalité qu'elle veut qu'on répare.
Chez celui-ci la graine est rare,
Mais il a pour son nid de la mousse à foison ;
La mousse à celui-ci fait faute,
Tandis qu'il a de graine abondante moisson.

Hé bien, sans rechercher avec ambition
Ce que la nature leur ôte,
Qu'ils fassent un échange entre eux;
Ne les voilà-t-il pas également heureux?

Et chacun d'applaudir, chacun soudain de faire
De ses biens mutuels un rigide inventaire
Pour s'aider mutuellement.
Plus d'incursions, plus de guerre;
On vécut fraternellement.

Que n'est ce sage arrangement
Adopté par toute la terre!

L. Aubert.

L'INONDATION.

Des laboureurs vivaient paisibles et contens
Dans un riche et nombreux village:
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs,
Le soir ils revenaient chantans
Au sein d'un tranquille ménage;
Et la nature bonne et sage
Pour prix de leurs travaux leur donnait tous les ans
De beaux blés et de beaux enfans.
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or, il arriva qu'une année,

Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletait sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim:
La commune s'assemble; en hâte on délibère,
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup, et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage:
Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village;
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées:
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins... Oui, oui; courons, courons,
S'écrie aussitôt l'assemblée.
Et voilà mille jeunes gens,
Armés d'hoyaux, de pics, et d'autres instrumens,

Qui volent vers le lac : la terre est travaillée
Tout au tour de ses bords ; on perce en cent endroits
A la fois ;
D'un morceau de terrein chaque ouvrier se charge.
Courage ; allons, point de repos ;
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait : avant la nuit les eaux,
Tombant de tout leur poids sur leur digue affaiblie,
De partout roulent à grands flots.
Transports et complimens de la troupe ébahie,
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau ;
Pour sortir du village il faut prendre un bateau ;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême :
On s'en prend aux vieillards : C'est vous, leur disait-on,
Qui nous coûtez notre moisson ;
Votre maudit conseil... Il était salutaire,
Répondit un d'entre eux ; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde ;
L'excès d'un très-grand bien devient un mal très-grand :
Le sage arrose doucement ;
L'insensé tout de suite inonde.

FLORIAN.

L'ENFANT ET SA MÈRE.

Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau ?
Dit un enfant à sa mère ;
Sur cette rive si chère
D'où nous la voyons partir
La verrons-nous revenir ?
— Non, mon fils ; loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours :
Et cette onde dans sa course
Est l'image de nos jours.

L'HABIT ET L'OREILLER.

Un habit fastueux, et d'ambre saupoudré,
(C'était l'habit d'un petit maître)
De la garde-robe tiré,
Sur un lit attendait son maître,
Qui ce jour-là courait un bal paré.
Avant que par la voix de l'agile sonnette
Monsieur, dès long-tems éveillé,
Eût annoncé l'instant de sa toilette,
Et qu'il lui plût d'être habillé,
Que fit l'habit ? Ennuyé, solitaire,
Sur ce lit ne sachant que faire,
Il se met lors à babiller.

Babiller! quoi! tout seul? Non; avec l'oreiller.
Çà, lui dit-il, jasons, mon frère;
Parlons de notre maître : ah! quel joli seigneur!
C'est tous les jours jouissances nouvelles.
Je le suis en tous lieux; témoin de son bonheur
Je puis en donner des nouvelles :
De toilette en toilette il faut voir chaque jour
Son agréable suffisance
En folâtrant parler d'amour!
Etalant au sòuper ses airs, son élégance,
Il est toujours joyeux, tendre et vif tour à tour,
Parle toujours, jamais ne pense.
Voilà ce qui s'appelle un seigneur d'importance,
Un véritable homme de cour!
Pour lui Paris est la Cocagne.
Mais j'aime sa gaîté surtout :
Qu'il joue, il n'est jamais à bout;
Quand il perd on dirait qu'il gagne.
Cet homme a le cœur net, ou je perds mon honneur;
Et s'il n'a trouvé le bonheur
Il est bien, ma foi, sur la route.
Oui, ton récit est fidèle sans doute,
Dit l'oreiller plus instruit, moins parleur;
Je veux t'en croire; mais écoute,
Explique-moi ceci : quand le matin, bien las,
Près de son lit on le ramène,
Il se couche et ne s'endort pas;
Il soupire, gémit, s'agite, se démène :

Je suis toujours ou trop haut ou trop bas.
Tantôt il sort du lit, puis à grands pas
Seul dans sa chambre il se promène;
Et même un jour de lansquenet,
Tempêtant, jurant de plus belle,
Entre nous, j'ai vu sa cervelle
Presque à deux doigts du pistolet.
Hem! qu'en dis-tu? — Que l'apparence est vaine,
Que son témoignage est trompeur.

Qui veut bien connaître un acteur
Doit l'observer hors de la scène.

IMBERT.

L'OFFRE TROMPEUSE.

Sur la porte d'un beau jardin
Ces mots étaient gravés : *Je donne ce parterre*
A quiconque est content. Voilà bien mon affaire,
Dit un homme tout bas; j'ai droit à ce terrein.
Plein de joie il s'adresse au maître:
« Pour m'établir ici vous me voyez paraître;
« Je suis content de mon destin. »
Le seigneur lui répond : « Cela ne saurait être;
« Qui veut avoir ce qu'il n'a pas
« N'est point content : retournez sur vos pas. »

BARBE.

LA CHASSE AU MIROIR.

Sur la fin de l'hiver vivait une alouette,
Vrai modèle d'instinct et de vivacité,
Jeune surtout et fort bien faite,
Par conséquent pleine de vanité.
On la voyait dans les campagnes
Se rengorger, se panacher,
D'elle-même s'amouracher.
Allait-elle avec ses compagnes,
Ce n'était que pour s'assurer
Qu'elle valait beaucoup mieux qu'elles,
Et les contraindre d'admirer
Quelques gentillesses nouvelles.
Elle se disait quelquefois:
« Je vaux, ou l'on m'a bien trompée,
« L'alouette la mieux huppée.
« Il n'est pas un oiseau dans nos champs, dans nos bois
« Qui ne s'honorât de mon choix;
« Mais, après tout, suis-je donc faite
« Avec tant d'agrémens pour le bonheur d'un seul?
« Et quel mal est-ce au fond que d'être un peu coquette?
« Dans le creux de quelque tilleul
« Une vieille mésange, au déclin de sa vie,
« En aura fait un crime, et cela par envie.
« Nous avons toutes bonnement
« Reçu pour loi ce radotage;
« Mais enfin je ne suis pas d'âge

« A penser ridiculement. »
Tandis qu'elle tient ce langage
Elle voit dans un champ reluire son image :
Un miroir faisant cet effet
Dérobait à ses yeux un dangereux filet.
Un jeune enfant la guettait au passage :
La voilà toutefois qui s'élève en chantant,
S'abaisse par degrés, plane avec complaisance,
Se retourne à chaque distance,
Se trouve au moindre mouvement
Plus belle encor qu'auparavant,
Tant qu'à la fin, s'abattant sur la glace,
Dans le piège elle s'embarrasse,
Ivre du plaisir de se voir.

Que de jeunes beautés l'amour prend au miroir!

LALOUPTIÈRE.

LE SINGE APPLAUDI.

DANS un cercle de ses confrères
Un jeune singe, adroit comme on n'en voyait guères,
Fit un très-joli tour : mes singes d'applaudir.
D'aise en sa peau, signe de faible tête,
L'animal a peine à tenir;
Il veut recommencer... il n'est plus qu'une bête.

L'éloge pour le sot est un écueil fatal;
Louez-le de bien faire, aussitôt il fait mal.

GUICHARD.

LES GUÊPES.

Un superbe cheval de guerre
Sous son illustre chevalier
D'un coup de feu mordit la terre;
Et des vers mon noble coursier
Etait devenu la pâture;
Car toujours l'active nature
De l'horrible destruction
Fait jaillir des sources de vie.
Des flancs de ce cheval une troupe sortie
De guêpes présentait ample collection.
Elles de s'écrier : Voyez notre origine!
Qu'elle est belle! qu'elle est divine!
Nous descendons des plus nobles chevaux
Que jamais ait produits le puissant dieu des eaux.
Ainsi le monde entier s'oublie :
Tel peuple issu d'un peuple de héros
N'a lieu de se vanter, dans sa sombre folie,
Que d'être né sur leurs tombeaux.

Mme Joliveau.

LA CIGALE ET LES JEUNES FOURMIS.

Une fourmi (la même qui jadis
Envers l'emprunteuse cigale
Qui l'étourdissait de ses cris,
Refusa d'être libérale)

Mourut, laissant d'enfans un très-nombreux essaim,
Mais aussi de denrée un ample magasin.
La cigale, toujours et pauvre et souffreteuse,
Ayant appris l'évènement,
Fut en hâte chez eux faire son compliment
Sur cette perte douloureuse;
Et puis de la défunte exalta les vertus,
Encor qu'elle eût jadis souffert de ses refus;
S'offrit à leur servir et d'aide et de tutrice,
Jusqu'à ce que grands devenus
Ils pussent par eux seuls gérer leurs revenus.
Les enfans bonnement acceptent son service:
Cet âge aime à se confier.
La cigale aussitôt s'empara de l'office,
Et de la cave et du grenier.
Mais la nouvelle directrice
Ne s'arrêtera pas en aussi beau chemin;
Elle roule en sa tête un horrible dessein:
Or donc, par une nuit en pavots libérale,
Qu'hommes et qu'animaux étaient tous endormis,
La perfide intendante à la rive infernale
Vous envoya dormir tout l'essaim des fourmis:
Elle en fit un ample carnage.
Nisus au camp latin commit moins de ravage.
Sans la moindre opposition
Installée héritière unique,
Au mépris de la foi publique
La voilà des trésors mise en possession.

Une voisine, autre cigale,
Chez elle sans façon venant un jour dîner,
De l'abondance qu'elle étale
Parut quelque peu s'étonner.
D'où vous vient tout ce bien, ma chère?
De qui l'auriez-vous hérité?
Vos parens comme vous vivaient dans la misère.
— D'où ce bien-là me vient! hé! de mon savoir faire,
De ma soigneuse activité.
— De votre activité! vous dont la vie entière
S'est passée à fainéanter!
Non, non, la fourbe est trop grossière;
A d'autres allez-en conter.
Quelques sottes pourront trouver vos raisons bonnes;
Pour moi (bien qu'en ce tems on en ait vu beaucoup)
Je me défie un peu de certaines personnes
Qui s'enrichissent tout d'un coup.

GRÉNUS.

LE SERPENT ET LA COLONNE.

Un serpent des plus étourdis
Sous le parvis d'un temple insulte une colonne;
Et le voilà qui l'environne
De ses innombrables replis.
Il est tems, dit-il, qu'on t'abatte,
Que de ton faste antique on délivre les airs.
En même tems jaillissent les éclairs
De sa prunelle d'écarlate.

Il s'enfle, il se courrouce, il vomit son poison,
Et, dans l'accès de sa rage inutile,
Va contre le marbre immobile
Dardant les traits aigus de son triple aiguillon.

Un passant qui survient coupe en deux le reptile,
Qui dans l'instant détaché du fronton,
Ensanglante le péristile,
S'agite, et rampe encor sur son double tronçon:
Mais, malgré ses efforts, la force l'abandonne:
Sa crête qui pâlit veut en vain se dresser;
Il meurt au bas de la colonne
Qu'il s'efforçait de renverser.

DORAT.

FANFAN ET COLAS.

FANFAN, gras et vermeil, et marchant sans lisière,
Voyait son troisième printems.
D'un si beau nourrisson Pérette toute fière
S'en allait à Paris le rendre à ses parens.
Pérette avait sur sa bourique
Dans deux paniers mis Colas et Fanfan.
De la riche Chloé celui-ci fils unique
Allait changer d'état, de nom, d'habillement,
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'était que Colas,
Fils de Pérette et de son mari Pierre:
Il aimait tant Fanfan qu'il ne le quittait pas;

Fanfan le chérissait de même.
Ils arrivent : Chloé prend son fils dans ses bras:
Son étonnement est extrême,
Tant il lui paraît fort, bien nourri, gros et gras.
Pérette de ses soins est largement payée.
Voilà Pérette renvoyée;
Voilà Colas que Fanfan voit partir.
Trio de pleurs : Fanfan se désespère;
Il aimait Colas comme un frère :
Sans Pérette et sans lui que va-t-il devenir?
Il fallut se quitter. On dit à la nourrice:
Quand de votre hameau vous viendrez à Paris
N'oubliez pas d'amener votre fils,
Entendez-vous, Pérette? on lui rendra service.
Pérette, le cœur gros, mais plein d'un doux espoir,
De son Colas déjà croit la fortune faite.
De Fanfan cependant Chloé fait la toilette:
Le voilà décrassé, beau, blanc, il fallait voir!
Habit moire, toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le fripon, se voyant au miroir,
Oublia Colas et Pérette.
Je voudrais à Fanfan porter cette galette,
Dit la nourrice un jour : Pierre, qu'en penses-tu?
Voilà tantôt six mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y consent : Colas est du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil est de tout âge)
Pour son ami Colas trop mal vêtu;
Sans la galette il l'aurait méconnu.

Pérette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits et de raisins, doux présens de Bacchus.
Ses présens furent bien reçus:
Ce fut tout; et tandis qu'elle n'est occupée
Qu'à faire éclater son amour
Le marmot, lui, bat du tambour,
Traîne son charriot, fait danser sa poupée.
Quand il a bien joué Colas dit : C'est mon tour.
Mais Fanfan n'était plus son frère;
Fanfan le trouva téméraire;
Fanfan le repoussa d'un air fier et mutin.
Pérette alors prend Colas par la main:
Viens, lui dit-elle avec tristesse;
Voilà Fanfan devenu grand seigneur:
Viens, mon fils; tu n'as plus son cœur;
L'amitié disparaît où l'égalité cesse.

L. AUBERT.

CHLOÉ ET FANFAN.

J'AI peint Fanfan ingrat envers Pérette,
Pérette qui l'avait nourri;
Je l'ai peint dédaignant Colas pour son ami,
Et logeant la fierté déjà sous sa bavette.
Fanfan grandit; et malgré les avis
De Chloé, mère tendre et sage,
Son orgueil s'accrut avec l'âge:
Le fripon insultait tous les gens du logis.

Que fit Chloé pour corriger son fils?
Chloé par un adroit mensonge
Vint à bout de changer son cœur:
Mon fils, dit-elle un jour, apprenez le malheur
Où le juste destin vous plonge:
Vous n'êtes point à moi; Pérette et son mari
Ont trompé tous deux ma tendresse;
Ce secret vient d'être éclairci:
De vous sacrifier ils ont eu la faiblesse.
Soit amour pour Colas, soit toute autre raison,
Soit l'espoir de tirer un jour quelque avantage
Des trésors usurpés par vous dans ma maison,
Ils vous ont fait changer de nom,
D'habit, d'état et d'héritage.
Mais enfin le remords a dévoilé l'horreur
De leur détestable artifice:
Colas est mon enfant, et vous êtes le leur.
Je retire mon fils des mains de sa nourrice;
Il va rentrer aujourd'hui dans ses droits,
Et vous allez partir: votre orgueil en murmure.
Adieu; je sentais bien, Colas, que la nature
Dans mon ame pour vous n'élevait point sa voix.
Fanfan, troublé, muet, l'œil fixé sur sa mère,
A ce nom de Colas laisse couler des pleurs.
Chloé, tournant les yeux ailleurs
Pour pousser jusqu'au bout l'affaire,
Tient ferme, le dépouille, et lui met les habits
Qu'il devait porter au village.

Mille sanglots alors échappent à son fils;
Les pleurs inondent son visage.
Il parle enfin : Maman, que vais-je devenir ?
Mal vêtu, mal nourri, fils du paysan Pierre,
Je serai malheureux. — Oui, Colas; mais qu'y faire ?
Le ciel de votre orgueil a voulu vous punir.
Colas, vous méprisiez mon fils et votre mère,
Vous traitiez durement tous ceux que la misère
Pour subsister oblige de servir;
Vous allez apprendre à les plaindre.
Vous voyez qu'au sein du bonheur
Les retours du sort sont à craindre.
De vos cruels dédains reconnaissez l'erreur.
Si mon fils allait vous les rendre;
S'il allait à son tour.... Fanfan, n'y tenant plus,
Tombe aux pieds de Chloé, désespéré, confus,
La conjure de le reprendre.
Je servirai, lui dit-il, votre fils;
Je le respecterai, je lui serai soumis.
C'en fut assez pour cette sage mère
Qui se sentait trop attendrir:
Elle embrassa son fils, quitta cet air sévère,
L'appela par son nom, loua son repentir,
Et désormais eut lieu de s'applaudir
De cette leçon salutaire.

L. Aubert.

LES DEUX ATTELAGES.

O que le luxe est un cruel tyran,
Ennemi du plaisir, du repos, de l'aisance!
On voit par lui plus d'un riche indigent
En public faire envie, en secret abstinence,
Et, dupe de sa vanité,
Unir aux embarras que donne l'opulence
Les soucis de la pauvreté.
Si je les nommais tous ma liste serait ample;
Mais j'aime mieux, sans blâmer tel ou tel,
Qu'une fable serve d'exemple
A tous ces fous. Un jour, devant certain hôtel,
Côte à côte rangés, attendaient deux carrosses;
L'un où quatre chevaux trépignaient à la fois;
L'autre un fiacre avec ses deux rosses,
Ses traits de corde et ses glaces de bois.
Les coursiers du bel équipage,
Faute de mieux, se mettent à berner
Du fiacre leur voisin le modeste attelage;
Surtout en ridicule ils aiment à tourner
Des berlingots l'antique privilège,
L'usage consacré de porter sous le siège
Le sac d'avoine et la botte de foin,
Témoignages prudens d'un ignoble besoin.
« Amis, leur disaient-ils, pourriez-vous nous apprendre
« Si dans Pise autrefois les coursiers glorieux
« Portaient aussi leur dîner avec eux? »

Et puis d'autres bons mots que ne pouvaient comprendre
De pauvres journaliers. Mais le tems s'écoulait,
Et de l'hôtel nul maître ne sortait.
Du repas l'heure était venue,
Le fiacre à ses trotteurs donne la ration;
Et la botte de foin devant eux suspendue
Leur fait en s'allégeant trouver le tems moins long.
Les moqueurs la lorgnaient avec un œil d'envie.
Nature quelquefois met noblesse en défaut;
Car manger dans la rue est une ignominie
Pour des bêtes comme il faut.
Ce n'est le pis : au lieu de leur donner à paître,
Le cocher de son fouet leur caressait les reins,
En leur criant : « Caracolez, coquins;
« Faites honneur à votre maître. »
Voilà donc, me disais-je en passant auprès d'eux,
Les soins qu'on prend pour être malheureux!
Les pauvres diables dans la rue,
Sans honte, sans souci, dînent paisiblement;
Et les faquins que la faim exténue
Sous le fouet de l'orgueil sautent en enrageant.

LEMONTEY.

LE ROI ET LES DEUX BERGERS.

CERTAIN monarque un jour déplorait sa misère,
Et se lamentait d'être roi :

« Quel pénible métier ! disait-il ; sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi ?
Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre ;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts ;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse ;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse ;
Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens : inutile est ma peine ;
Plus j'en fais, moins je réussis. »
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlans, éperdus,
Et des béliers sans force errant dans les bruyères.
Leur conducteur Guillot allait, venait, courait
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère ;
Et tandis qu'il est d'un côté,
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite.
L'berger court : l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir ;
Et, de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
Voilà bien ma fidelle image !

S'écria le monarque; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage:
Cela console un peu. Comme il disait ces mots
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne;
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissans;
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissans.
Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisait des vers pour son Iris,
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi tout étonné disait: Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit: les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère;
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah! comme je rirais... Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir;
Mais à peine il paraît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant
Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine:
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout couché dessus l'herbette,

Et ne quittait pas sa musette.
Alors le roi, presque en courroux,
Lui dit : Comment fais-tu ? Les bois sont pleins de loups,
Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille,
Et, sans être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens !
Sire, dit le berger, la chose est fort facile ;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens.

FLORIAN.

LES DEUX ENFANS.

UN jour Perrinet et Colin,
Deux enfans de même âge, entrés dans un jardin,
S'égayaient à la promenade,
Et sous des marroniers faisaient mainte gambade :
Ils trouvèrent sur le gazon
Un fruit plein de piquans, fait comme un hérisson.
Colin le ramassa. Son petit camarade
Le crut un sot : Tu tiens, dit-il, un mets
Des plus friands pour les baudets ;
C'est un chardon, et ton goût est étrange.
Pour moi je vois des pommes d'or ;
Voilà mon fait, et la main me démange.
Perrinet à l'instant se saisit d'une orange,
Et croit posséder un trésor :
La couleur du métal que l'univers adore

Séduit jusqu'aux enfans. Celui-ci, bien joyeux,
Admire un si beau fruit, et s'imagine encore
Qu'il est d'un goût délicieux.
Il y fut attrapé notre petit compère,
Car cette orange était amère.
Aussitôt qu'il en eut goûté
Il la jeta bien loin. Colin, de son côté,
S'était piqué les doigts; mais sa persévérance,
Surmontant la difficulté,
Trouve un marron pour récompense.

Ce marron hérissé figure la science
Qui sous des dehors épineux
Cache d'excellens fruits; tandis que l'ignorance
Sous une riante apparence
Produit des fruits amers, et souvent dangereux.

RICHER.

LE RENARD ET LES JEUNES LAPINS.

BLANCHI dans les ruses de guerre,
Un renard, renard s'il en fut,
Temporisant pour atteindre son but,
Comme un zéphyr rasant la terre,
Et toujours méditant l'escalade ou l'affut,
Bref, le Sinon de tout le voisinage
Ayant fait une nuit le sac d'un poulailler,
Vint le matin dans un champ s'égayer.

Tel un héros, las du carnage,
Repose à l'ombre d'un laurier.
Par de fraîches vapeurs la terre est arrosée,
Maître renard, bercé parmi les fleurs,
Et d'un air printanier respirant les odeurs,
Se roule, se blottit dans l'herbe et la rosée:
Par intervalle il va sautant;
Il court après sa queue, avec elle il badine;
En vrai tartufe il compose sa mine,
Et le vieux coquin fait l'enfant.
Deux lapins sans expérience
De leur côté dans le pré s'amusaient,
Trottinaient, broutaient, se baisaient,
Sur leur derrière se posaient,
Et jouaient en toute innocence.
Ils aperçoivent le renard
Avec son mouvant étendard.
On examine, on fait silence,
On dresse l'oreille, on balance,
On tient conseil pour fuir; mais le rusé cafard
A l'air si doux, si benin, si tranquille,
Qu'ignorant les pièges de l'art,
Ces étourdis restent dans leur asile.
Aux lapins comme à nous la raison vient trop tard.
Ils font plus; l'un d'eux se hasarde:
Vois-tu, dit-il, ses yeux caressans et sereins?
Comme il est tendre alors qu'il nous regarde!
Il a l'air d'aimer les lapins:

Que craignons-nous? Bientôt leur effroi cesse;
On avance un pas, et puis deux,
Et, guettant le moment, l'animal cauteleux
A chaque pas qu'ils font redouble de tendresse.
Bien confians et bien joyeux,
Les voilà près de lui; voilà qu'il les caresse,
Qu'il les réjouit de son mieux;
Et nos Jeannots sont vraiment dans l'ivresse:
Ils trouvent un ami; leur sort est trop heureux.
Un vieux lièvre passait; Dieu sait s'il allait vite!
Fuyez! leur dit-il en courant,
Fuyez! ou gare le Cocyte.
L'avis est inutile autant qu'il est prudent:
Les deux infortunés veulent en vain le suivre;
Le renard les happe à l'instant,
Et vous les croque au frais pour leur apprendre à vivre.

Vous, admis dans le monde à la fleur de vos ans,
Vous êtes entourés de gens instruits à feindre;
Et rien pour vous n'est plus à craindre
Que l'air affable des méchans.

DORAT.

LA TAUPE ET LE RAT.

Un rat de cervelle profonde
Arrangeait dans son trou le système du monde;
Voyez-vous ce globe brillant
Qui dans la nuit nous illumine?

Disait un soir notre savant
A dame taupe sa voisine;
C'est un monde où les animaux
Doivent jouir d'une autre vie :
C'est là que de nos fiers rivaux
Nous punirons la tyrannie;
A leur tour on verra les rats
Dans ce pays prendre les chats.
Pour excuser la providence
Qui nous soumet à cette engeance,
Je ne sais, moi, que ce moyen.
Qu'en dites-vous, voisine? — Rien.
Très-volontiers je vous écoute;
Mais je me tais, je n'y vois goutte.
Ah! que je vous plains! dit le rat;
Tant de merveilles naturelles,
Ces feux, ces lampes éternelles
N'ont donc pour vous aucun éclat?
Le pis de votre destinée
C'est que vous êtes par état
A l'ignorance condamnée.
Ma science est assez bornée,
Reprit la taupe; heureusement
De chaque obstacle qui m'arrête
Je me dépêtre en tâtonnant:
Ce qui se passe sur ma tête
Ne m'intéresse nullement;
Comme il échappe à ma visière

Je sais m'en taire; est-ce un malheur?
Avec vos yeux à la légère
(Comme maint autre raisonneur)
Vous pourriez bien juger, compère.
Voyant peu je ne juge guère:
J'en suis moins sujette à l'erreur.

BOISARD.

L'ABRICOTIER.

UN manant imbécille, et vain par conséquent,
Car l'un ne va jamais sans l'autre,
Et je crois l'esprit d'un manant
En ce point-là peu différent du nôtre;
Un rustre se plaignant qu'un destin trop ingrat
Ne l'eût placé sur le trône,
Attendu ses talens pour régir un état,
Blâmant, critiquant tout, et glosant sur le prône,
Aperçut un abricotier
Tortu, mais jeune encore, et qu'un jardinier sage
S'était contenté d'étayer.
Mon dieu, que d'hébêtés, dit-il, dans mon village!
Ces gens-ci, par exemple, ont bien trouvé cela:
Ils ont long-tems rêvé, je gage,
Pour accoutrer ainsi l'arbrisseau que voilà.
Eh, parbleu! si c'est leur envie
De redresser cet arbre-là,
Il penche par ici, qu'ils le courbent par-là:

Sous l'effort de leurs bras il faudra bien qu'il plie.
Je n'ai jamais été jardinier de ma vie,
Et contre eux je vais parier
Qu'en moins de quatre coups de leur abricotier
Je corrige à l'instant la pente vicieuse.
Il dit, et commença d'abord par le lier,
Puis, s'efforçant de loin de le faire plier,
Il attirait à lui sa tige tortueuse.
Il croyait agir sagement:
Garo ne songeait pas que c'est une folie
De détruire un défaut par un autre penchant.
Pomone avec chagrin voit agir ce manant.
Sa sottise est bientôt punie;
L'arbre crie et se rompt, et tombe en gémissant.

Ecoute-moi, pédant dont la philosophie,
Au lieu de les régler, dérange nos cerveaux:
J'ai peint dans cette allégorie
Les heureux fruits de tes rares travaux:
En des défauts plus grands tu changes mes défauts;
Tu veux me redresser, et ta main m'estropie.

L. AUBERT.

FLORETTE ET ROBIN.

A UNE COQUETTE.

Coeurs sensibles, donnez des pleurs
Aux tourmens de Robin, aux erreurs de Florette,

Et puisse cette historiette
Ne point présager vos malheurs!

Florette, jeune et belle, et plus légère encore,
Captivait un bouvreuil qu'elle appelait *Robin*:
Robin, je l'avouerai, n'avait pas l'air badin;
Mais il disait si bien *je t'aime, je t'adore*,
Il le chantait
Le répétait
Si tendrement, que notre belle
Crut long-tems qu'il disait toujours chose nouvelle.
Florette le trouvait charmant,
En raffolait, l'aimait avec idolâtrie.
Né bon, sensible et confiant,
Robin croyait au bonheur de la vie
Par le bonheur d'un seul instant.
Pauvres amans! c'est là votre folie.
Vous me direz: comment ne croire pas
A cette erreur enchanteresse?
Toujours auprès de sa maîtresse
Il becquetait tous ses appas:
Sur la bouche de sa Florette
Il vient partager un bonbon;
Posé sur la fleur d'une aigrette,
Et balancé sur un pompon,
Il s'entend appeler *Mignon*,
Baisez; et la joie est complette
Quand sous la gaze il peut se couler en fripeur.
Dans ces rapides jours de volupté parfaite

Millets dorés, biscuits, baisers surtout,
(Il était seul) il avait tout.
Ainsi passait pour lui le tems de la froidure.
Le printems, couronné de fleurs et de verdure,
Revient charmer les cœurs à la tendresse ouverts;
Partout l'hymne d'amour retentit dans les airs;
Fauvette va chantant de bocage en bocage.
Florette entend ses doux concerts:
La tête en tourne; on veut l'avoir en cage:
Filets tendus; voilà fauvette en esclavage.
Mêmes soins partagés: partagés! dis-je bien?
La nouveauté partage-t-elle?
Amour! amour! on dit qu'il n'en est rien.
Huit jours après aux yeux de l'infidelle
Le rossignol paraît, brillant, leste et poli;
Il le dispute à la fauvette.
A qui demeurera Florette?
(Voilà le concours établi.)
A qui? Vous êtes bon! Qu'importe,
En attendant,
Nouveau César, un moineau franc
Survient, voit la place et.... l'emporte.
Mais cependant que devenait *Robin*,
Robin si cher naguère à la volage?
Ah! le dirai-je? au printems de son âge
De jour en jour empirait son destin.
C'est dommage; il a l'ame bonne
Robin bouvreuil; mais son chant, disait-on,

Est si plaintif, si monotone!
C'est toujours la même chanson,
Toujours *je t'adore, je t'aime;*
Et son *Mesmer* prétendit même
Qu'il donnait des vapeurs par ses tristes accens.
On aurait pu le renvoyer aux champs;
Mais on n'y pensa pas: d'ailleurs l'oiseau sensible
Aimait de bonne foi; comment eût-il pu fuir?
Sans pouvoir ni changer, ni plaire, ni haïr,
Il espérait toujours possible
Qu'un regard de Florette, en lui rendant son cœur,
Le rendrait encore au bonheur:
Folle attente! vaine espérance!
Pas un coup-d'œil. L'indifférence
Méconnaît jusqu'à la pitié.
Qu'arriva-t-il? De Florette oublié
Robin, en proie à sa mélancolie,
Ne chantant plus, jeûnant, aimant toujours,
Touchait au terme de ses jours;
Il allait voir bientôt l'oiseau cher à Lesbie,
Et cet immortel perroquet,
Qui lui fait là-bas compagnie,
Près de Catulle et de Gresset;
C'est à dire qu'il se mourait.
Sa sensibilité profonde
(Présent cher et fatal!) l'entraînait au tombeau,
Lorsque la fuite du moineau
Fit songer que *Robin* était encore au monde.

Ah! mon pauvre bouvreuil n'en eût pas fait autant!
S'écrie alors Florette : hélas! il m'aimait tant!
Et j'ai pu causer son martyre!...
Robin s'entend nommer, soupire...
On court à lui... Dieux! il n'était plus tems!
Elle a beau le placer dans le plus doux asile,
Près de son cœur, ah! tout est inutile,
Larmes, regrets, soins caressans.
Il tourne ses yeux languissans,
Rencontre les regards de Florette attendrie,
Et son ame voit luire en ces derniers instans
Un rayon de bonheur qui termine sa vie.

BÉRANGER.

LE SINGE ET LE RENARD.

Un trône était demeuré vide:
Un singe y saute et s'y campe soudain.
Le costume royal n'a rien qui l'intimide;
Il ceint le diadême, il prend le sceptre en main,
Et le voilà qui règne : à sa mine hardie,
A son air noblement altier
On eût juré que de sa vie
Il n'avait fait d'autre métier.
Invités par le chat sauvage,
Qu'il nomme son ambassadeur,
Les autres animaux viennent lui rendre hommage,

Et sont frappés de son air de grandeur.
Le seul renard examine le sire,
Se moque de la dignité
Que la foule imbécille admire,
Et par un tour que je vais dire
Il déroute sa majesté.
Il va chercher régal de toute espèce,
Des oranges, des noix, des raisins bien dorés;
Puis vient offrir, fendant la presse,
Les tributs qu'il a préparés.
Gille, premier soudan, s'élance hors du trône,
Aux yeux des courtisans surpris,
Et, délivré du poids de la couronne,
Cabriole à son aise, et va gruger les fruits.

Qu'importe une frivole marque?
Affublez un bouffon de l'attirail des cours,
Le singe percera toujours
A travers l'habit du monarque.

DORAT.

L'ENFANT ET LA POUPÉE.

Dans une foire un jeune enfant,
Promené par sa gouvernante,
Contemplait d'un œil dévorant
Maints beaux colifichets : tout lui plaît, tout le tente;
Il veut polichinel, ensuite un porteur d'eau,
Et puis il n'en veut plus. Voulez-vous une épée?

Ah oui ! mais non ; j'aime mieux ce berceau.
Il l'eût pris sans une poupée
Qui le séduisit de nouveau.
On la lui donne ; en sautant il l'emporte ;
Chez la maman le voilà de retour :
Aux gens du logis tour à tour
Il fait baiser l'objet qui d'aise le transporte ;
Depuis le matin jusqu'au soir
De chambre en chambre il la promène ;
S'il faut aller coucher il la quitte avec peine,
Et s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir :
En dormant il en rêve, et le jour lui ramène
Sa mimi : qu'on l'apporte ; eh vîte ! il veut la voir.
Pendant près de huit jours avec exactitude
Fanfan joue avec sa catin.
Il paraissait content ; mais le petit coquin
De la possession se fit une habitude.
L'habitude et le froid se tiennent par la main :
Le froid donc s'ensuivit, et le dégoût enfin.

Combien de belles sont trompées !
Combien de volages amans !
Hommes, vous êtes des enfans ;
Femmes, vous êtes des poupées.

VADÉ. (1)

(1) Cette fable se trouve aussi dans quelques éditions des œuvres de Piron.

LA FEMME DE NEIGE.

Sur un pont voisin du collège,
A Saint-Lô, nombre d'écoliers
Faisaient, pendant les froids derniers,
Une grande femme de neige.
Je ne sais pas s'ils s'échauffaient,
Mais je suis sûr qu'ils s'amusaient.
(De tout on s'amuse à cet âge.)
La voilà faite; il faut la vêtir, la parer:
Robe de papier blanc couvre son blanc corsage:
Cette blancheur extrême affadit son visage;
Le vermillon va réparer
Ce défaut peu commun : on en donne une couche;
Ensuite sur la tempe on applique une mouche
Qui fait croire à tous les passans
Que la pouponne a mal aux dents.
La volumineuse perruque
D'un ancien marguillier lui décore la nuque,
Et fait un gros chignon. Les marteaux dénoués,
Et par l'aquilon secoués,
Forment des boucles ondoyantes.
Telle jadis on vit la reine de Paphos
Sortir des ondes écumantes,
Et des dieux troubler le repos.
Voyez-vous nos joyeux marmots
S'empresser autour de leur belle!

Celui-ci peint les yeux, et marque la prunelle;
Cet autre dans les mains lui place un beau miroir,
Miroir taillé dans la rivière.
Un miroir est plaisant à qui ne saurait voir!
Disait en grognonant une antique douairière,
Dévote par nécessité,
Par ses goûts encore coquette,
Et qui pour faire la jeunette
De ses traits démolis cachait la vétusté
Sous un enduit de fard. Que de peine perdue!
Disait-elle entre ses chicots;
Ne voyez-vous pas, petits sots,
Qu'en peu de tems votre statue
Sera fondue?
Un des sots lui répond : Calmez votre courroux;
Le dégel peut venir pour vous
Plutôt que pour cette figure.
Il fut trop bon prophète : encore plus d'un mois
Le vent, la bise, la froidure,
Endurcissant la neige, attristent la nature,
Et nous font souffler dans nos doigts.
Au bout de quatre jours la vieille glisse et tombe:
L'art n'y peut rien; elle succombe,
Et fait rire ses héritiers.
Le plus sensé des écoliers
Grava ces deux vers sur sa tombe:
« Ci-gît qui soigna trop un corps qui va pourrir.
« Embellissons notre ame; elle ne peut mourir. »

LEMONNIER.

LE NID DE L'HIRONDELLE.

« Voici le tems de la nichée,
Dit une hirondelle à sa sœur;
« As-tu choisi la retraite cachée
« Où tu déposeras le trésor de ton cœur?
« Je n'ai point oublié, répond l'autre hirondelle,
« Que le printems dernier une tuile m'offrit
« L'asile où prospéra ma famille nouvelle.
« Fi donc! répliqua l'autre, un nid
« Sur un toit! en plein air! de la pauvre nature
« C'est la grossière architecture.
« J'imagine un peu mieux : vois là haut ce rempart
« D'où l'œil au loin des mers embrasse l'étendue;
« Autour sont rangés avec art
« De gros tubes d'airain qui brillent à la vue,
« Et pour nous bien loger semblent faits tout exprès.
« C'est un abri profond, solide, magnifique,
« Où la foudre en tombant verrait briser ses traits,
« Et qu'une mère enfin, s'il faut que je m'explique,
« Doit préférer à l'asile mesquin
« Que t'offre une méchante brique.
« Imite-moi; je vais nicher demain. »
La sœur répond : « Je n'en ai point envie;
« Quitter le gîte où je vécus en paix
« Serait ingratitude, et peut-être folie.
« On peut se repentir d'habiter un palais.

« Enfin pour moi j'aurai l'expérience,
« Et la sécurité que donne l'innocence. »
Suivant l'usage, en son opinion
Chaque femelle tint bon,
Et se mit à bâtir le berceau de sa race,
L'une au faîte d'un toit, l'autre dans un canon.
La convée alla bien dans l'une et l'autre place,
Et des petits un duvet noir et blanc
Commençait à vêtir les formes délicates,
Quand un matin sur l'Océan
On vit approcher deux pirates.
Grand bruit au fort; le tambour bat;
A ses bronzes court le soldat,
Portant la mèche en spirale alongée.
O cruelle trahison!
Chaque pièce d'avance était toujours chargée.
Soldat, arrête; en ce canon
Une tendre mère est logée...
Le barbare ne m'entend pas...
Dieux! c'en est fait! la flamme brille,
Et le salpêtre avec fracas
A brisé dans les airs l'imprudente famille.
L'autre sœur vit de leurs débris
Son humble tuile couverte,
Et répéta souvent à ses petits:
« Qui se fie à la force y trouvera sa perte. »

LEMONTEY.

LES MÉTAMORPHOSES DU SINGE.

Gille, histrion de foire, un jour, par aventure,
Trouva sous sa patte un miroir.
Mon singe au même instant de chercher à s'y voir.
O le museau grotesque! ô la plate figure!
S'écria-t-il; que je suis laid!
Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes graces:
Laisse-moi le lot des grimaces;
Je te demande au reste un changement complet.
Jupin l'entend et dit: « Je consens à la chose.
« Regarde; es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage et beaucoup son caquet;
Mais il n'a pas tout vu: « Peste! la sotte mine
« Que me donne, Jupin, le long bec que voilà!
« J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme.
« Donne-moi vîte une autre forme. »
Par bonheur en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire:
Il en fait donc un paon, et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane et s'admire;
Mais, las! il voit ses vilains pieds;
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.

« Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser:
« Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
« Et vais de chaque état où tu viens de passer
« Te conserver le caractère;
« Mais aussi plus d'autre prière!
« Que je n'entende plus ton babil importun.»
A ces mots Jupiter lui donne un nouvel être,
Et qu'en fait-il? Un petit-maître.

Depuis ce tems, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

LEBAILLY.

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

UN jeune prince avec son gouverneur
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage;
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage:
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et, comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage;
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?

C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire ;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

FLORIAN.

LE PORC ET LES ABEILLES.

APRÈS dîner seigneur pourceau
Dormait près d'une ruche : une petite abeille
De son faible aiguillon perce sa tendre peau :
Lors en fureur l'adolescent s'éveille ;
Il s'en prend à la troupe, attaque son palais,
Et de son grouin le renverse.
Mais sur lui tout à coup l'essaim fond et s'exerce,
Le poursuit, et l'accable enfin de mille traits.

Qui cherche à se venger d'une légère offense
S'attire bien souvent plus de mal qu'il ne pense.

Mme JOLIVEAU.

L'ANE ET SON MAITRE.

UN âne des plus sots prétendait faire accroire
Que sa cervelle était un trésor de bon sens ;
On en parlerait dans l'histoire :
Les dieux avaient sué vingt ans.

Pour former les ressorts qui jouaient là-dedans.
Raison, sagesse, esprit, mémoire,
Il avait tout en un degré parfait.
Si l'avenir regrette un Socrate baudet,
La race des baudets lui devra cette gloire.
Le galant, enivré de cet orgueil si vain,
Résistant un jour à son maître,
Refusa d'aller au moulin:
Cet emploi dégradait son être:
Le beau métier pour un Caton!
Ah! je trouve celui-là bon,
Dit Gros-Jean le meunier. Et que prétends-tu faire?
Penser, reprit l'aliboron:
Je ne veux plus désormais d'autre affaire.
Faites porter vos sacs à quelque âne vulgaire,
Et respectez un sage comme moi.
Le bon homme se tut. Quelle mouche le pique?
Disait-il en lui-même; il est fou sur ma foi:
Gros-Jean, la tête tourne à ta pauvre bourique.
Ce mal lui vient je ne sais d'où.
Laissons-la penser tout son sou;
Et cependant retranchons sa pitance.
Ce parti n'était pas trop sot pour un meunier.
L'âne bientôt se lassa d'un métier
Qui ne remplissait point sa panse.
Il se plaignit. Gros-Jean tout aussitôt
Lui dit: Impertinente bête,
Me prends-tu pour un idiot?

Quel fruit me revient-il des rêves de ta tête ?
Porte ton bât, travaille, et l'on te nourrira.

Tout en irait mieux sur la terre
Si chacun se bornait à faire
Le métier pour lequel Jupiter l'appela.

L. AUBERT.

LA FOLIE ET LA RAISON.

Oh ! combien je te remercie !
Disait un jour à la grave Raison
L'aimable et riante Folie !
Je te dois tout... Eh ! comment, je vous prie ?
Dit la pédante en prenant le haut ton.
L'homme n'est vraiment fou qu'au moment qu'il raisonne,
Reprit l'autre déesse avec l'air étourdi ;
C'est alors qu'il dédaigne un instinct monotone,
Qu'il cherche un plus solide appui.
Et moi je m'empare de lui
Sitôt que l'instinct l'abandonne :
Je le mène où je veux ; d'invisibles filets
Je sème avec art sa carrière.
Vainement ton flambeau l'éclaire,
Je fais briller mes feux folets ;
Et le voilà qui court après,
En les prenant pour ta lumière.

DORAT.

LE FROMAGE.

Deux chats avaient pris un fromage,
Et tous deux à l'aubaine avaient un droit égal.
Dispute entre eux pour le partage.
Qui le fera? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise et peu de conscience;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience
Dame justice entre eux vide le démêlé.
Un singe maître clerc du bailli du village,
Et que pour lui-même on prenait,
Quand il mettait par fois sa robe et son bonnet,
Parut à nos deux chats tout un aréopage.
Pardevant dom Bertrand le fromage est porté:
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité,
En charge les bassins; puis cherchant l'équilibre:
Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte; et vive l'équité!
Çà, celle-ci déjà me paraît trop pesante.
Il en mange un morceau. L'autre pèse à son tour:
Nouveau morceau mangé par raison du plus lourd.
Un des bassins n'a plus qu'une légère pente.
Bon, nous voilà contens; donnez, disent les chats.
Si vous êtes contens justice ne l'est pas,

Leur dit Bertrand : race ignorante,
Croyez-vous donc qu'on se contente
De passer comme vous les choses au gros sas?
Et ce disant, monseigneur se tourmente
A manger toujours l'excédent;
Par équité toujours donne son coup de dent:
De scrupule en scrupule avançait le fromage.
Nos plaideurs, enfin las des frais,
Veulent le reste sans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand; soyez hors de procès;
Mais le reste, messieurs, m'appartient comme épice:
A nous autres aussi nous nous devons justice.
Allez en paix, et rendez grâce aux dieux.

Le bailli n'eût pas jugé mieux.

LAMOTTE.

LE SINGE QUI SE PEINT.

CHEZ un élève de Zeuxis
Un singe demeurait. Gilles dans ce logis
S'amusait à tout contrefaire :
A l'instar de son maître il peignait donc aussi :
Mon drôle un beau matin vous fit en raccourci
De son minois grotesque une ébauche légère.
Le croquis fut heureux; c'était lui trait pour trait;
Or, vous jugez s'il était laid!
« Fi! dit-il, est-ce là ma mine?
« Mon geste, mon maintien, et mon œil vif et noir,

« Et ma peau douce comme hermine ?
« Non, de par les dieux !... Je devine
« Que c'est la faute du miroir.
« Peignons-nous d'après notre idée,
« De peur de quelque affront nouveau. »
Vous l'eussiez vu reprendre le pinceau.
De son front aplati la peau jaune et ridée
Devient sous ses couleurs une très-fine peau ;
Le contour gracieux d'une bouche vermeille
Remplace heureusement son baroque museau ;
L'œil est grand et le regard beau ;
Une boucle flottante ombrage son oreille ;
Enfin l'impertinent magot
Gilles a fait une merveille
D'un minois digne de Callot.

A voir maint petit-maître en France
Cette fable n'est pas si fable que l'on pense.

LEBAILLY.

LE ROITELET.

Il parut aux oiseaux qu'ils vivraient plus à l'aise
S'ils en choisissaient un qui régnât sur eux tous :
Les bêtes, ne leur en déplaise,
N'ont pas eu quelquefois plus de raison que nous.
Restait à convenir qui d'entre eux serait digne
De donner aux autres la loi ;

C'est le nœud gordien : chaque oiseau dit : c'est moi!
S'il ne se nomme il se désigne.
L'aigle adjuge le sceptre au vol.
Moi je le donne au chant, disait le rossignol;
Le merle royalise à hauts cris la finesse;
Le vautour l'appétit; le corbeau la vieillesse;
Et le duc les airs insolens;
Le moineau franc enfin vante aussi des talens
Assez rares dans leur espèce.
C'est comme ici bas, bonnes gens,
Chacun définit le mérite
Par sa qualité propre ou du moins favorite.
Le petit le dispute au grand, et n'a pas tort;
Car les grands ont toujours la rapine en partage.
Mais il fallut se rendre à l'avis du plus fort:
Si ce n'est l'ordre c'est l'usage.
L'aigle opina donc en ces mots:
C'est l'aile qui nous fait oiseaux:
Déployons la mienne et les vôtres;
Voyons qui vole le plus haut;
Celui-là sera roi des autres.
Il dit : tout s'envole aussitôt.
L'aigle fend l'air, perce la nue,
Et, les voyant loin dessous soi,
Il brave la faible cohue.
Qui maintenant, dit-il, doit être vôtre roi?
Le roitelet, caché sous l'aile appesantie
De l'aigle, s'élance et s'écrie:
C'est moi!

Force, talens, vertu, sagesse
Ne servent guère, il en faut convenir;
Du prix qu'il devrait obtenir
Le mérite est exclus sans cesse;
Joindre l'impudence à l'adresse
Est le moyen d'y parvenir.

PIRON.

L'ÉLÉPHANT ET LE RAT.

L'ÉLÉPHANT dévastait la campagne à la ronde:
L'homme sans l'attaquer au piège l'arrêta:
Son éminence culbuta
Dans une fosse profonde,
D'un branchage trompeur recouverte à dessein.
Le géant renversé s'agite, mais en vain;
Sans ressource il attend la mort en philosophe.
Un fourrageur de moindre étoffe,
(Les plus petits aussi font par fois des faux pas)
Le rat au même trou, comme il n'y songeait pas,
Tombe... Mais il regrimpe et trotte dans la plaine.
Hélas! dit le colosse alors en gémissant,
La chûte des petits se répare sans peine;
Et le rat dans la fosse est plus que l'éléphant.

BOISARD.

LE SOLEIL ET LES OISEAUX DE NUIT.

Le chat-huant et le hibou,
Et la chouette leur cousine,
Rentrent, comme on sait, dans leur trou
A l'heure où le ciel s'illumine,
Et, pour tuer le tems se livrant au sommeil,
Attendent tristement le coucher du soleil.
Un jour en traçant son ellipse
La lune se trouva juste entre nous et lui;
Le cas arrive encor quelquefois aujourd'hui,
Et c'est ce qu'on nomme une éclipse.
Celle-là fut totale, et jamais on ne vit
Obscurité pareille à celle qui suivit.
Ce fut grande détresse en toute la nature,
Hors chez le peuple chat-huant.
Et dom hibou sortant de sa masure
D'un air tout à fait triomphant:
Je savais bien, dit-il, que ce flambeau funeste
Perdrait bientôt son éclat odieux.
Hâtons-nous de monter aux cieux,
Pour rendre grâce à l'équité céleste
Qui venge et rassure nos yeux.
Disant ces mots, l'amateur de ténèbres
S'élance avec orgueil vers le séjour des dieux,
Suivi des siens, dont les chansons funèbres
Achèvent de porter l'épouvante en tous lieux;

Mais, tandis qu'en leur folle ivresse
Ils fatiguent les airs de leur triste allégresse,
La lune passe son chemin,
Et, délivré de sa rencontre,
Le céleste fanal se montre
Dans son éclat le plus serein.
La nature renaît soudain;
Mais il en coûta la vue
A l'insolente cohue
Des chats-huans et des hibous,
Qui, punis de leur algarade,
L'esprit confus et l'œil malade,
S'allèrent à tâtons renfermer dans leurs trous.

Mortels envieux et jaloux,
Vils esprits que la vertu blesse,
Reconnaissez votre bassesse
Dans ce tableau que j'ai tracé pour vous.
Si sur le cours de la plus belle vie
Le nuage le plus léger
Répand un voile passager,
Malheur, disgrace ou maladie,
Tout vous sert de prétexte, et vos lâches fureurs
Au héros qui sert la patrie,
Au sage qui l'éclaire adressent mille horreurs:
Mais, grâce au ciel, les efforts de l'envie
Sont impuissans, et ses succès sont courts;

Les astres poursuivent leur cours;
L'éclipse cesse au bout d'une heure;
Le hibou rentre en sa sombre demeure;
Le soleil brille et brillera toujours.

MANCINI-NIVERNAIS.

LE PAON ET L'ARC EN CIEL.

Après une averse d'été
Le paon aperçut dans la nue
L'arc d'Iris plein de majesté,
De l'humide horizon embrassant l'étendue,
Et se courbant vers chaque extrémité.
Le paon d'abord en conçoit quelque envie;
Mais le bel arc s'efface, et mon sot l'injurie.
Sa parure, dit-il, qui nous éblouit tant
N'est qu'une apparence qui trompe;
Rien n'est à lui de ce faste éclatant,
Et c'est du soleil seul qu'il emprunte sa pompe.
Tout fier alors de ces vives couleurs,
De sa robe émaillée il déroule les fleurs,
Et se croit sûr de la victoire.
Des oiseaux l'entouraient; (il en est de flatteurs)
Ils lui donnent le prix, et lui vantent sa gloire.
Mais tandis qu'ils parlaient, qu'ils mentaient de leur mieux,
Et qu'on écoutait leur ramage,
Tout à coup un épais nuage
Vint voiler le flambeau des cieux:

La nuit et son noir attelage
N'eût pas rendu les airs plus ténébreux :
C'était une éclipse, je gage;
C'en est une, si je le veux.
On ne voit plus le paon, ni son plumage;
Et nos oiseaux malicieux
Changent aussitôt de langage.
Où donc es-tu, volatile orgueilleux?
Réponds : que devient ton empire
Et ton babil présomptueux?
Dès que le dieu du jour nous a caché ses feux,
Les astres de ta queue ont cessé de nous luire.
N'insulte plus Iris et son arc radieux :
Il est clair à présent, beau sire,
Que vous vivez d'emprunt tous deux.

Vous, sur qui la nature avec un doux sourire
Répandit les talens, l'esprit ou les attraits,
Soyez plus attendris que vains de ses bienfaits;
La main qui les versa peut aussi les détruire.

DORAT.

L'OURS ET SES CONVIVES.

L'ours un jour s'étant mis en tête
De régaler chez lui les hôtes des forêts,
Pour ce fameux festin on fit de grands apprêts,
Et rien ne manquait à la fête,

Rien, dis-je, à la bonne humeur près.
Quoiqu'en nombreuse compagnie,
Le singe, que son goût, ainsi que son génie,
Porte à batifoler, se crut en un désert;
Point de joyeux propos, point de ces gaîtés vives
Qui rendent si friands les morceaux que l'on sert:
Il n'attendit pas le dessert
Pour quitter l'hôte et ses convives.
Quoi! dit l'ours, vous ne restez pas?
Où donc allez-vous, mon confrère?
Où l'on se réjouit, dit Bertrand : cher compère,
Sans ce point tous vos mets sont pour moi sans appas.

Dieu nous préserve des repas
Où l'on ne fait que bonne chère!

PESSELIER.

LES FORÇATS.

Des criminels à périr condamnés,
Chargés de fers, accablés de misères,
Comptaient des jours sans cesse empoisonnés
Par la rigueur de leurs destins contraires.
Aux malheureux sied-il d'être jaloux,
De se haïr, de connaître l'envie?
Ceux-ci, rivaux, et se trahissant tous,
En noirs complots passaient leur triste vie.
Un jour, livrés au plus affreux courroux,

Et se frappant avec leurs propres chaînes, *
Ces furieux se meurtrirent de coups.
Quelqu'un leur dit : Cruels ! y pensez-vous ?
Quelle fureur vous fait doubler vos peines ?
Modérez-les plutôt en vous aimant.

Humains ! humains ! je vous en dis autant.

L. Aubert.

LA MONTRE ET LE CADRAN SOLAIRE.

Un jour la montre au cadran insultait,
Demandant quelle heure il était.
Je n'en sais rien, dit le greffier solaire.
Eh ! que fais-tu donc là si tu n'en sais pas plus ?
J'attends, répondit-il, que le soleil m'éclaire ;
Je ne sais rien que par Phébus.
Attends-le donc ; moi je n'en ai que faire,
Dit la montre ; sans lui je vais toujours mon train.
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute ma semaine.
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
Ecoute ; voilà l'heure ; elle sonne à l'instant.

* Voltaire a exprimé cette idée dans les vers suivans :

Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

Une, deux, trois et quatre. Il en est tout autant,
Dit-elle. Mais, tandis que la montre décide,
Phébus, de ses ardens regards
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran, qui, fidèle à son guide,
Marque quatre heures et trois quarts.
Mon enfant, dit-il à l'horloge,
Va-t-en te faire remonter.
Tu te vantes sans hésiter
De répondre à qui t'interroge:
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerais de suivre mon usage:
Si je ne vois bien clair je dis ; Je n'en sais rien.
Je parle peu, mais je dis bien.
C'est le caractère du sage.

LAMOTTE.

LE RENARD ET LA BREBIS.

Le mot de bienfaisance en tous lieux retentit;
Il n'est feuille si mince, il n'est si frêle ouvrage
Où ce mot, enchâssé dans un pompeux récit,
N'enorgueillisse chaque page:
Mais qu'en penser, hélas! et doit-on à ces traits
Reconnaître la bienfaisance,
Elle que le jour blesse, et qui n'aima jamais
Le bruit ni la magnificence?
Lui prêter des atours c'est souiller ses attraits;

Et quant à moi je crains, s'il faut que je le dise,
Que sous un nom si beau l'orgueil ne se déguise.

Un renard possédait un ample magasin
Qui regorgeait de flots de grains;
Et le tartufe adroit dans tout son voisinage
Jouissait du renom d'un dévot personnage:
Il n'aimait, disait-on, qu'à servir son prochain.
Or, pour visiter sa demeure
Vous eussiez vu cent pauvres animaux
A la file accourir des plus lointains hameaux,
Et du sire obtenir sur l'heure
Un allègement à leurs maux.
Aussi sur son éloge on ne tarissait guère.
Une brebis enfin, bête très-ménagère,
Pendant un rude hiver ayant manqué de pain,
Alla chez le renard exposer sa misère,
Et lui demanda quelque grain.
Mais le saint cette fois, ou plutôt l'hypocrite,
Refuse à la pauvrette (elle mourait de faim)
La charité la plus petite.
Elle eut beau lui représenter,
Et gémir et se lamenter,
Néant: l'homme de bien ne voyait là personne
Qui fût pour le prôner témoin de son aumône.

Parmi cent bienfaiteurs cités de toutes parts
Qu'on pourrait compter de renards!

LEBAILLY.

LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

Après avoir avec les oisillons
Rasé les prés et les sillons,
Une alouette dans la nue
D'un vol rapide s'élançait;
Et lorsqu'au haut des airs elle était parvenue,
La voilà qui s'égosillait,
Planait et tournoyait,
Sifflait, rossignolait,
Se surpassait
(Du moins à ce qu'elle pensait.)
Que ne m'imitez-vous? dit-elle
A la modeste Philomèle.
Vous voltigez toujours de buissons en buissons,
Lamentant vos tristes chansons,
Ce, pendant que des airs la hauteur infinie
Redit mes chants mélodieux:
Quittez ainsi que moi, quittez l'humble prairie;
Elevez-vous jusques aux cieux:
— Eh, mon dieu! taisez-vous, alouette ma mie,
Reprit l'aimable rossignol:
Vers ces régions inconnues
Vous dirigez bien votre vol;
Mais vous perdez-vous pas quelquefois dans les nues?

Vous dont l'essor ambitieux

Au ton sublime ose prétendre,
Pardon; vous échappez à mes débiles yeux:
Du haut des airs, messieurs, daignez un peu descendre;
Je veux vous admirer, mais faites-vous entendre.

BÉRENGER.

JUPITER ET LES FEMMES.

Le bon Jupin, comme on sait, a doté
Chaque animal d'une propriété
Qui le distingue et fait son apanage:
Les uns ont la légèreté,
D'autres la force et le courage:
L'oiseau vole, le poisson nage,
L'homme raisonne; il eut pour son partage
La sagesse et l'habileté:
Les femmes eurent la beauté,
Qui vaut encor bien davantage.
Après avoir fait cet ouvrage
Jupiter croyait bonnement
Qu'un aussi juste arrangement
N'exciterait aucun murmure,
Et de la part de chaque créature
Lui vaudrait un remercîment.
On murmura pourtant: les femmes se plaignirent,
Et dans leur requête établirent
Que le céleste réglement,

En paraissant leur faire un sort charmant,
Ne leur offrait qu'un bien de si courte durée,
Que c'est l'affaire d'un moment:
Elles invitaient l'empirée
A réformer leur traitement,
Et demandaient expressément
Que leur beauté devînt un don à vie,
Sans que jamais on pût la voir suivie
Du moindre petit changement.
Jupiter a bon cœur : il reçut la requête
En monarque indulgent toujours prêt d'obliger;
Mais aussi, comme il a bon sens et bonne tête,
Il ne prétendit rien changer
Au cours constant de la nature.
La beauté conserva sa passagère allure,
Et le beau sexe en dut passer par-là;
Mais Jupiter le consola
En lui donnant l'amour-propre qui dure
Toute la vie, et même par-delà.

MANCINI-NIVERNAIS.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Le lièvre à la tortue insultait : Ma commère,
Lui dit-il, on prétend que vous avez jadis
A la course sur moi remporté certain prix
Sans alonger beaucoup votre pas ordinaire.

Qu'en dites-vous? Vous sentez-vous d'humeur
A renouveler la gageure?
Mais, croyez-moi, pour hâter votre allure,
Et ne pas compromettre aujourd'hui votre honneur,
Laissez pour un moment votre toit en arrière;
Votre attirail n'est pas celui d'une courrière.
Profitez de l'avis de votre serviteur;
Je vous parle en ami; vous en serez plus leste.
Autre part que chez vous ne pouvez-vous gîter?
Dans tous les environs j'ai des gîtes de reste,
En petite maison je prétends vous traiter....
Ce n'est pas comme vous, dolente casanière,
Qui dans un même trou languissez prisonnière.
Mais cette nuit pourtant il vous faut découcher:
Haut le pied; à ton toit tâche de t'arracher,
Dégourdis-toi, vieille sorcière.
La tortue, alongeant le cou,
Répartit: Vous raillez, voltigeur mon compère:
Si je ne quitte pas mon trou,
Aussi ne m'y trouble-t-on guère.
Bien différent de moi vous avez cent maisons;
Pour déloger souvent vous avez vos raisons,
Que je crois toutes assez bonnes...
Compère mon ami, ton sommeil n'est pas pur;
Dans tous tes gîtes tu frissonnes:
Je n'en ai qu'un, mais il est sûr.

BOISARD.

LE PLAISIR ET LE PAPILLON.

J'allais rêvant un matin
Dans notre verte prairie,
Quand un papillon badin
Vint troubler ma rêverie:
Son vol léger, ses couleurs,
Ses passagères erreurs
Lui gagnèrent ma tendresse.
J'essayai de l'attraper:
Mais vainement je m'empresse;
A fuir il a plus d'adresse,
Et toujours sait m'échapper.
Enfin, las du badinage
De cet insecte volage,
De fleurs je couvre ma main.
Il y vole en assurance;
Mais, la refermant soudain,
Je jouis de ma vengeance.
« Je vous tiens, petit mutin,
« Criai-je aussitôt de joie;
« Vous devenez mon butin.
« Venez ça que je vous voie. »
Mais, hélas! ma main s'ouvrant,
Je vis passer le brillant
De ses agréables ailes,
Avec cet éclat charmant
Qui me les rendait si belles

Quand il allait voltigeant
Sur l'émail des fleurs nouvelles.
Bientôt avec un soupir
Qui s'échappe de ma bouche
Je dis : « Rival du Zéphir,
« Vous ressemblez au Plaisir ;
« On vous perd dès qu'on vous touche. »

LE CHAT ET LA CHAUVE-SOURIS.

Gardons-nous de rien feindre en vain ;
La vérité doit naître de la fable.
Qu'est-ce qu'un conte sans dessein?
Parole oiseuse et punissable.
Mais tout vrai ne plaît pas : un vrai fade et commun
Est chose inutile à rebattre.
Que sert par un conte importun
De me prouver que deux et deux font quatre?
Nous devons tous mourir : je le savais sans vous ;
Vous n'apprendrez rien à personne.
Je veux un vrai plus fin, reconnaissable à tous,
Et qui cependant nous étonne ;
De ce vrai dont tous les esprits
Ont en eux-mêmes la semence ;
Qu'on ne cultive point, et que l'on est surpris
De trouver vrai quand on y pense.
Laissez donc là vos fictions,

Me va répondre un censeur difficile;
Pensez-vous nous douner quelques instructions?
Non pas à vous; vous êtes trop habile;
Mais il est des lecteurs d'un étage plus bas :
Et telle fiction qui ne vous instruit pas
A leur regard pourrait être instructive.
Il faut que tout le monde vive.

Un chat, le plus gourmand qui fut,
N'ayant d'autre ami que son ventre,
Fondit sur un serin, et sans respect du chantre
L'étrangla net, et s'en reput.
Le serin et le chat vivaient sous même maître.
A peine aperçoit-on le meurtre de l'oiseau,
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut être son bourreau;
L'assassin l'entendit, et trembla pour sa peau.
Les vœux sont enfans de la crainte;
Il en fit un. S'il sort de ce danger,
De la faim la plus rude éprouvât-il l'atteinte,
Il renonce aux oiseaux, n'en veut jamais manger;
En atteste les dieux en leur demandant grace;
Et comme si c'était l'effet de son serment,
Le maître oublia sa menace,
Et se calma dans le moment.
Le rominagrobis, échappé de l'orage,
Trouva deux jours après une chauve-souris.
Qu'en fera-t-il? Son vœu l'avertit d'être sage;

Son appétit glouton n'est pas du même avis.
Grand combat, embarras étrange.
Le chat décide enfin. Tu passeras, ma foi,
Dit-il; en tant qu'oiseau je ne veux rien de toi,
Mais comme souris je te mange.
Le ciel peut-il s'en fâcher? Non,
Se répondait le bon apôtre.
Son casuiste c'est le nôtre;
L'intérêt qui d'un mot se fait une raison.

Ce qu'on se défend sous un nom
On se le permet sous un autre.

LAMOTTE.

LE JEU D'ÉCHECS.

CERTAINES majestés jadis étaient fort vaines;
Les majestés d'un jeu d'échecs:
Les rois, plus respectés, plus puissans que les reines,
Ne les mettaient qu'au rang de leurs premiers sujets.
Les reines à leur tour voyaient au-dessous d'elles
Les chevaliers, les fous, et ceux-ci les pions.
Qui croirait que les fous ont des prétentions?
Plus d'une cour pourrait en dire des nouvelles;
Plus d'un sage s'est vu par un fou supplanté.
Bientôt la fin du jeu, rabattant leur fierté,
Détruisit ces vaines chimères
De puissance et de dignité:
Bientôt avec éclat un dernier coup porté

Ruina des grandeurs si chères;
Et le même sac à la fois
Reçut reines, pions, chevaliers, fous et rois.

Contre les bornes de la vie
Qu'un grand se brise avec fracas,
Je ne lui porte point envie:
En est-il moins que moi victime du trépas?
Tout est mis au niveau par la parque ennemie:
Elle frappe et ne choisit pas.

L. AUBERT.

LE TABLEAU ET LE CADRE.

Un brocanteur orna d'une riche bordure
Le chef-d'œuvre d'un barbouilleur:
Ainsi j'ai vu souvent sous riche couverture
Gîter les vers d'un rimailleur.

Ce tableau, fier de sa parure,
De son éclat, de sa dorure,
Se crut de quelque prix aux yeux des connaisseurs;
Son brillant appareil surprit quelque suffrage:
Car tel est, ô mortels! le sort de vos ouvrages;
Les plus beaux trouvent des censeurs,
Et les sots ont leurs défenseurs.

Mais tôt ou tard enfin disparaît le prestige:
Le tableau, dépouillé du superbe ornement

Qui faisait tout le fondement
De sa gloire et de son vertige,
Parut tel qu'il était tout naturellement;
Et l'on n'en voulut voir ni trace ni vestige
Dans le plus mince appartement.

Que d'hommes l'on célèbre, on encense, on couronne,
Qui nous éprouveraient, juges moins indulgens,
S'ils perdaient tout à coup ce qui les environne!

Le cadre sied à bien des gens!

PESSELIER.

LE SOURD ET L'AVEUGLE.

Oh! qu'on a bien imaginé
De bâtir des maisons et d'en former des villes,
Et d'assembler dans ces asiles
Le genre humain par-là devenu fortuné!
C'est là que nous vivons tranquilles:
Là le commerce offre à nos soins
Des moyens simples et faciles
De satisfaire à nos besoins;
Car tout est commerce en ce monde.
Tel homme a de l'esprit, tel autre de l'argent;
Celui-ci se pourvoit de ce dont l'autre abonde;
Personne ne reste indigent.
Le malheur est que chacun à sa guise
Met le prix à sa marchandise;

D'où résulte que trop souvent
A son voisin on la survend:
C'est ainsi qu'on se tyrannise.
Appuyons cette vérité,
Honteuse pour l'humanité,
D'un fait qui lui rend témoignage,
Et que pour sûr on m'a conté.

Un homme qui des yeux avait perdu l'usage
S'était mis en société
Avec un sourd. J'aime fort ce traité;
C'était s'arranger à merveilles.
L'aveugle prêtait ses oreilles,
Le sourd administrait les yeux:
Tout paraissait devoir aller au mieux;
Mais dès qu'il s'agissait d'entendre
L'aveugle se faisait valoir;
Et dès qu'il s'agissait de voir
Le sourd ne manquait pas de prendre
Son avantage, et de prétendre
Que sans lui tout serait perdu.
Chacun avait son tour, et faisait l'entendu.
Je laisse à penser quelle fête!
Tous les deux criaient à tue-tête,
Et presque toujours le débat
Se terminait par un combat:
Ils restèrent pourtant ensemble.

Juste image, à ce qu'il me semble,

Du grand pacte commun qui nous lie ici bas.
Ce n'est partout que plaintes, qu'altercas:
Mais les humains ne se quitteront pas;
C'est le besoin qui les rassemble.

MANCINI-NIVERNAIS.

LES ABRICOTS.

UN homme était propriétaire
D'un assez grand jardin fruitier:
Forts beaux arbres en pleine terre,
Arbres forts beaux en espalier.
Au printems chaque abricotier
Donne sa fleur; puis le fruit noue,
Puis petit à petit
Il s'augmente et grossit.
Il vient un vent fort qui secoue
Tous les abricotiers: vous jugez que le fruit
Tombe à terre comme la grêle;
Il en tombe au moins la moitié.
Notre homme se lamente à vous faire pitié.
Un vieux jardinier qui se mêle
De raisonner (des vieilles gens
C'est là le plus grand des talens)
Lui dit: Pourquoi pleurer, mon maître?
Ouvrons ces fruits tombés, et vous allez connaître

Que le coup de vent est heureux.
Voyez-vous? ils sont tous verreux;
De l'arbre ils mangeaient la substance,
Et ne pouvaient venir à leur maturité.

C'est le vent de l'adversité
Qui fait des faux amis disparaître l'engeance.

LEMONNIER.

L'OURS ET LES ABEILLES.

JADIS dans le creux d'un rocher
La république des abeilles,
Dont chacun vante les merveilles,
Avait établi son rucher:
L'homme n'osait en approcher.
Un ours aux environs avait son domicile,
Et sous sa domination
La république était tranquille.
On mit un jour en proposition
De payer à son excellence
L'honneur de sa protection.
Mais qu'offrir en reconnaissance?
On n'avait que du miel; le miel fut présenté:
Les ours en sont friands; le don fut accepté.
Le seigneur à son tour leur promit, et pour cause,
De les défendre envers et contre tout.
Le miel était fort de son goût:
Il pria l'an suivant qu'on redoublât la dose,

Et jura de sa part de redoubler de soins.
On se rendit à sa demande:
Lorsqu'un prince nous prie on sent bien qu'il commande.
Tous les ans de nouveaux besoins
Faisaient toujours doubler l'offrande.
La famille de l'ours, plus heureuse et plus grande,
Augmentait chaque jour sa consommation.
Le protecteur mourut: c'était l'occasion
De s'affranchir du droit d'aubaine;
Mais l'ours qui succéda, du tout bien informé,
Leur demanda pour son étrenne,
Et comme ci-devant, le don accoutumé.
Le refuser c'eût été lui déplaire.
Il arriva qu'un tems contraire
Fit manquer la recette et la provision.
A son altesse on fit des remontrances:
On allégua les circonstances,
On s'excusa sur la saison;
Mais l'ours n'entendit pas raison,
Et, sans épargner la menace,
Il crut faire beaucoup de grace
De se relâcher de moitié,
Attendu leur malheur qui lui faisait pitié.

GUICHELET.

LE LOUP, LA BREBIS ET LE BUISSON.

Pour échapper à la furie
D'un loup dont elle est poursuivie,

Une brebis se jette en un buisson.
Le loup, mis en défaut, détale.
La brebis se dégage en laissant sa toison.

Cette fable, je crois, n'a besoin de morale.

P. VILLIERS.

LES DEUX LOUPS.

UN loup malade, et gardant sa tanière,
Détestait les forfaits de sa dent meurtrière,
Et le cœur bien contrit, renonçait à pécher.
Un autre loup voisin, son ami, son confrère,
Pour de nouveaux exploits accourut le chercher.
Le malade dévot se met à lui prêcher
La morale la plus austère.
Troublerons-nous, dit-il, sans cesse le repos
Et des bergers et des troupeaux?
Sur leurs malheurs, hélas! mon ame est attendrie;
Grâce au ciel je deviens aussi doux, aussi bon
Qu'un mouton,
Et je vais l'être enfin le reste de ma vie.
Oui, si les dieux encor m'accordent quelques jours
Je veux les employer à courir au secours
De tous les troupeaux du village.
Crois-moi, devenons bonnes gens:
Quel plaisir d'être aimé de tout le voisinage!

On vit très-bien de racines, de glands;
N'es-tu pas effrayé, dégoûté du carnage?
Les végétaux sont sains et plus appétissans.
Son voisin l'écoute, l'admire,
Mais craint que l'orateur ne soit dans le délire.
Il gémit, plaint son sort,
Fait ses adieux, et se retire.
Trois jours après, tremblant qu'il ne fût mort,
Il veut revoir le pauvre sire.
Sans médecins on guérit promptement:
Il le trouve convalescent,
Et mangeant
Un jeune et tendre agneau; puis aperçoit sa mère
Qui dans un coin de la tanière
Se débattait encore, et pleurait son enfant.
Oh! oh! dit-il alors, flairant la bonne chère,
Tu devenais mouton, disais-tu l'autre jour;
Tu prenais sa douceur, ses goûts, son caractère,
Et tu voulais désormais tour à tour
Protéger les troupeaux, ainsi que la bergère.
Ton pathétique et beau sermon
Avait sur mon esprit fait telle impression,
Que j'allais me réduire enfin à la salade.
— Quoi! tu serais si sot... On ne vit pas de rien.
Tiens, partageons, cher camarade:
J'étais mouton lorsque j'étais malade;
Mais je suis loup quand je me porte bien.

Mme LAFRANDIÈRE.

LA PETITE FILLE ET LE PETIT CHAT.

Deux animaux, couple follet,
Jeune fillette et doux minet,
En attendant qu'Amour eût d'un coup de son aile
Sur des jeux plus piquans, sur de plus doux plaisirs
Dessillé leur prunelle,
D'un chiffon de papier amusaient leurs loisirs;
Et chiffon de sauter sur un tapis de Perse
Entre nos deux enfans couchés à la renverse.
Au milieu du chemin venait-il à rester,
Lise d'un coup de doigt, minet d'un coup de patte
Délicate,
Par-ci, par-là, tâchaient de l'écarter.
Minet devint gros chat : à sa grâce étourdie,
A son œil polisson, à son espiéglerie
Succède un air cruel, fourbe, grondeur;
Le lutin gracieux est un tigre en fureur,
Heurlant et bondissant de gouttière en gouttière,
Voleur honni dans la maison,
Mordant valet et chambrière,
Sur le front même de Lison
Appliquant sans remords sa griffe meurtrière.
Hé quoi! dit Lise en pleurs, raton m'égratigner!
Aurais-je pu l'imaginer!
Toujours plus gaie et plus jolie,
Dans ses filets elle a pris un amant:
Elle l'adore, on les marie.
De l'aimer à jamais elle a fait le serment,

Et, femme impérieuse et fière,
Elle ne parle plus; elle gronde en colère,
Médit, tracasse, désespère:
Le petit ange est un démon
Qu'époux, femmes, valets ont sans cesse au talon.
Bonté, raison, douceur, tout enflamme sa bile.
Lise est presque semblable à son minet chéri;
Un coup de griffe seul manque au front du mari:
Un coup! il en eut plus de mille.

Sexe enchanteur, lisez-moi sans courroux;
Je n'ai fait qu'une fable, et non une satire.
Ma plume ne pourrait l'écrire contre vous.
Voici ce que j'ai voulu dire:
Le vice à son aurore a l'air gentil souvent;
Alors la fausseté ne paraît que finesse;
La malice enjouement;
La lâcheté douceur; la fourberie adresse.

Combien d'hommes affreux dont on allait disant:
C'est un enfant charmant!

FUMARS.

LES SINGES.

Le peuple singe un jour voulait élire un roi:
Ils prétendaient donner la couronne au mérite;
C'était bien fait. La dépendance irrite
Quand on n'estime pas ceux qui donnent la loi.

La diète est dans la plaine : on caracole, on saute;
Chacun sur la puissance essaie ainsi son droit;
Car le sceptre devait tomber au plus adroit.
Un fruit pendait au bout d'une branche assez haute;
Et l'agile sauteur qui saurait l'enlever
Etait celui qu'au trône on voulait élever.
Signal donné, le plus hardi s'élance:
Il ébranle le fruit. Un autre en fait autant.
L'autre saute à côté, prend l'air pour toute chance,
Et retombe fort mécontent.
Après mainte et mainte secousse,
Prêt à choir où le vent le pousse,
Le fruit menaçait de quitter.
Deux prétendans ont encore à sauter:
Ils s'élancent tous deux, l'un pesant, l'autre agile:
Le fruit tombe et vient se planter
Dans la bouche du mal habile:
L'adroit n'eut que la queue; il eut beau s'en vanter.
Allons, cria le sénat imbécile,
Celui qui tient le fruit doit seul nous régenter.
Un long *vive le roi* fend soudain les nuées.
L'adresse malheureuse attira les huées.
Oh! oh! le plaisant jugement!
Dit un vieux singe: imprudens que nous sommes!
C'est par trop imiter les hommes;
Nous jugeons par l'évènement.
L'histoire des singes varie;

Sur cet évènement il est double leçon.
Pour l'un et l'autre cas la nation parie:
Je doute aussi du vrai; mais l'un et l'autre est bon.
On dit que le vieux singe, affaibli par son âge,
Au pied de l'arbre se campa.
Il prévit en animal sage
Que le fruit ébranlé tomberait du branchage,
Et dans sa chûte il l'attrapa.

Le peuple à son bon sens décerna la puissance:
On n'est roi que par la prudence.

LAMOTTE.

LA SERVANTE.

UNE femme eut jadis besoin d'une servante.
Nanette aussitôt se présente.
Çà, Nanette, que savez-vous?
Mádame, vous serez contente.
Depuis un an un jour je suis hors de chez nous:
J'ai servi quatre mois sans reproche une dame:
Ah! c'était bien la plus méchante femme!...
Elle boudait, elle grondait toujours.
Après, Nanette; ce discours
Ne m'apprend pas ce que vous savez faire.
Ensuite j'ai servi trois mois un procureur,
Dont la maison ne me convenait guère.
Madame n'aimait pas monsieur.

En revanche son clerc... Passons, passons, Nanette.
Que m'importe ces gens? Venons au fait enfin,
Savez-vous acheter? Je quitte un médecin
Dont la femme n'est pas tout à fait si coquette.
Mais lui, madame, ah! c'est le plus grand libertin!
Il a vingt fois tenté de me séduire;
Et si je n'avais eu de l'honneur, dieu merci...
Nanette, c'est assez; je ne veux plus m'instruire:
Vous n'entrerez jamais ici.
En quoi puis-je donc vous déplaire?
Reprit Nanette alors. Mon talent le voici:
Je suis sobre, fidelle, active et ménagère;
Je sais coudre, filer, faire de bons ragouts.
Oui, mais vous jasez trop; ce n'est point mon affaire.

Qui dit du mal d'autrui peut en dire de nous.

LA TOURTERELLE ET LE ROSSIGNOL.

C'est un grand bien que le talent
Quand on y joint la modestie;
Mais tous les éclairs du génie
Ne valent pas un sentiment.
Un tourtereau tendre et fidèle
Du destin rigoureux avait subi les lois;
De ses gémissemens, de sa peine cruelle
Nuit et jour sa compagne entretenait les bois;

Les échos attendris répondaient à sa voix,
Et mille oiseaux le regrettaient comme elle.
Qui l'eût pensé? la seule Philomèle
Ose insulter à son malheur!
N'entendrai-je, dit-elle, au fond de ce bocage
Que de lugubres chants, formés par la douleur,
Contraster avec mon ramage!
Tu te plains d'un triste veuvage,
Et moi je chante le bonheur;
Je distrais en ces lieux la nature attentive
Aux doux accords de mes accens:
Ils sont si tendres et si touchans,
Qu'ils suspendent le cours de l'onde fugitive.
A ma voix tout renaît, j'embellis tous les lieux;
Sur mon aile en nos champs je porte le Zéphire;
Flore après mon retour soupire;
Jusqu'à l'oiseau chéri de la reine des dieux,
Tout me porte envie et m'admire.
En propos aussi vains bien loin de s'exprimer,
La tourterelle humble et naïve
Lui répond d'une voix plaintive:
Je chante mal, mais je sais bien aimer.

DOURNEAU.

LE VIEILLARD SORTI DE PRISON.

Victime de la calomnie,
Chrémès dans l'hiver de ses ans

Par l'ordre du tyran d'Athènes, sa patrie,
Est arraché du sein de ses parens,
Est séparé de ses amis pleurans,
Et conduit avec barbarie
En un cachot loin de l'œil des vivans.
Dans cette odieuse demeure
Le monstre veut qu'il vive en proie à ses ennuis.
Il vécut, ou plutôt il gémit jours et nuits,
En desirant sa dernière heure.
Enfin pourtant il se fit à ces lieux:
Il lisait, il priait les dieux;
De vers plaintifs il chargeait sa muraille;
Il chanta quelquefois, même des airs joyeux,
Et ce fut lui dont l'art ingénieux
Fit le premier étui de paille.
Mais le tyran n'est plus; il périt à son tour.
Chrémès, vous êtes libre après trente ans de peines;
Allez revoir le jour,
Allez revoir Athènes.
Il sort pour gagner son logis:
Mais quelle est sa surprise extrême!
Le voilà, grâce au tems, nouveau dans son pays;
Tout est changé, bâtimens, gens, habits;
Il ne peut plus trouver sa maison même.
— Où sont mes neveux, mes cousins?
Qu'est devenu mon tendre frère?
— Tous ont terminé leurs destins.
— Où chercherais-je, en ma douleur amère,

Mes condisciples, mes voisins,
Et celle qui me fut si chère,
Et ces amis au cœur sensible et bon,
Et mon vieux serviteur, mon pauvre Parmenon?
— Ils sont morts. — Ainsi donc je suis seul sur la terre!
Remenez-moi dans ma prison.

SÉLIS.

LES CASTORS.

Je trouve sur mon agenda
Qu'autrefois dans le Canada,
En maints domaines aquatiques,
Florissaient maintes républiques,
Non pas d'hommes, mais d'animaux
Admirables dans leurs travaux.
Guidés par la seule nature
Qui sait les fournir d'instrumens,
Ils élevaient de vastes bâtimens;
Et même on tient pour chose sûre
Qu'en ce logis artistement voûté
Il ne manquait nulle commodité:
Il s'y trouvait, à ce qu'on nous assure,
Garde-robes de propreté,
Tapis de mousse et de verdure,
Magasins pour la nourriture,
Balcons pour prendre l'air et bains pour la santé.

Je le veux croire; et certes, c'est dommage
Qu'aujourd'hui d'un si bel ouvrage
Nous ne puissions être témoins.
Mais un autre animal, celui-là qui se pique
D'être le but, l'objet unique
Du créateur et de ses soins,
Cet animal injuste et tyrannique
Qui, se forgeant de faux besoins,
Leur immole en despote inique
Tout ce qui tombe sous sa main,
L'homme parut; et dès le lendemain
Il prétendit sur la gent amphibie
Exercer un pouvoir hautain.
Qu'arriva-t-il? La colonie
Se dispersa; plus de patrie,
Plus de travaux ni de société;
Chaque castor s'enfuit de son côté,
Et l'homme apprit que l'industrie
Est fille de la liberté.

MANCINI-NIVERNAIS.

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

UNIS dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle
Vivaient heureux et contens.

Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin souffrance;
Ce qu'il manquait à l'un l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal son ami le sentait;
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin lorsqu'un jour, jour affreux!
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'ame toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie;
Ne prolonge pas mon effroi:
Encor quelques momens c'en est fait de ma vie;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.

Disant ces mots il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage:
Notre ami sans rien craindre approche du grillage,
Regarde, et reconnaît... ô tendresse! ô bonheur!
La sarcelle: aussitôt il pousse un cri de joie,
Et, sans perdre de tems à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie, et par ce souterrain
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle; il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux! que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir!
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre;
Ils n'étaient pas au bout: le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,

Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin:
Mes fusils! mes furets! criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles
Fouillant les terriers, les broussailles:
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas;
Les rivages du Styx sont bordés de leurs manes;
Dans ce funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient: tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce tems notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort;
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah! si tu pouvais passer l'eau!
Pourquoi pas? Attends-moi... La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards: elle l'emplit bien vite
De feuilles, de roseau, les press', les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau;
Puis elle attache à ce vaisseau

Un brin de jonc qui servira de cable.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir!
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

FLORIAN.

LE SÉNAT DES AIGLES.

Hors le bon emploi du moment,
Rien n'est solide sur la terre:
Le plus bel établissement
Se détruit à la longue, ou du moins dégénère.
Ce qui fut un temple autrefois
N'est de nos jours qu'une guinguette:
Ce peuple que Tarquin ne put soumettre aux lois
Un dictateur le mène à la baguette...
Chut!... Au bon tems passé, qui vaut bien le nouveau,
Jadis les aigles s'avisèrent

D'être en corps réunis : le projet parut beau :
Foi d'aigle même ils se jurèrent
D'exclure sans pitié tout subalterne oiseau.
Il fallait pour entrer un titre légitime ;
Nommer, produire ses aïeux,
Des plus hauts monts franchir la cime,
Affronter les éclairs sous un ciel orageux,
Sonder des feux du jour l'éblouissant abyme,
Et d'un œil intrépide envisager les cieux.
Pendant un siècle on fut incorruptible :
Un siècle ! c'est beaucoup : quel corps chez les humains
Pendant ce tems est infaillible ?
Mais tout s'use et périt ; c'est la loi des destins.
Le sénat par degrés devient moins inflexible.
Un sénateur un jour proposa le milan,
Oiseau d'honneur, dit-il, hardi pour entreprendre :
Si nous avions la guerre il saurait nous défendre ;
Vous connaissez sa force et son rapide élan.
Choix politique : il passe. Après quelques années
Certain aigle, ami d'un furet,
Voulant qu'il partageât ses belles destinées,
Pressentit le sénat sur le nouveau sujet.
D'abord on le traita d'ennemi domestique,
Et de brouillon qui voulait tout gâter.
Unanime refus : mais il ose insister :
S'il est, dit-il, quelque sourde pratique,
Frère furet de courir, de trotter,
Et sûrement de l'éventer

Au profit de la république :
Il faut des gens qui sachent fureter ;
Et de mon protégé le talent est unique
Pour tout voir, tout entendre, et pour tout rapporter.
A ce discours plus de réplique :
Le candidat se glisse ; il en fallut tâter.
La corneille, la pie, ou de semblables gaupes,
Avec des protecteurs eurent aussi leur tour ;
Et parmi des oiseaux faits pour l'éclat du jour
On reçut à la fin, devinez qui... des taupes.

DORAT.

LES GRILLONS.

Deux grillons, bourgeois d'une ville,
Avaient élu pour domicile
D'un magistrat le spacieux palais.
Hôtes du même lieu, sans pourtant se connaître,
L'un logeait en seigneur au cabinet du maître ;
L'autre dans l'antichambre habitait en laquais.
Un jour Jasmin grillon sort de sa cheminée,
Trotte de chambre en chambre, et, faisant sa tournée,
Arrive au cabinet, entend l'autre grillon.
Bonjour, frère, dit-il. Bonjour, répondit l'autre.
Votre serviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un. L'autre, point de façon ;
Traitez-moi comme ami ; je suis de la maison ;
Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie

Monseigneur reçoit les placets.
Qu'il est sage et qu'il m'édifie!
Désintéressement, équité, modestie,
Il a tout : c'est plaisir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel juge est bien sûr du succès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'est pas là mon maître,
Dit messire grillon; je le connais bien mieux:
Toi tu le prends là-bas pour ce qu'il veut paraître;
Ici je le vois tel que le sort l'a fait naître.
Pour les riches des mains, pour les belles des yeux,
Pour les puissans égards et tours officieux;
Voilà tout le code du traître.
N'en sois donc plus la dupe, et laisse le commun
S'abuser à la mascarade.
Ne confondons rien, camarade:
Distinguons deux hommes en un;
L'homme secret et l'homme de parade.

LAMOTTE.

LA GAGEURE.

FUYONS l'envie et sa langue traîtresse;
Le bonheur sans la paix ne pourrait exister.
A ce sujet je sais trait de sagesse
D'un bon vieillard : il faut vous le conter.

Dans un de ces beaux jours de saison printanière,
Qui tout à coup inondent tout Paris

D'une cohorte casanière,
Un bon papa menait son petit-fils
Pour prendre l'air. Tout sort : une douce atmosphère
Des femmes, des enfans meut la troupe légère;
Les cœurs semblent épanouis.
Dans un jardin l'on court, on se rassemble
Tous en un point. Pourquoi? Pour être ensemble,
Pour être mieux. Ma foi je crois que non;
Mais c'est la mode, et la mode a raison.
Au beau milieu d'une foule innombrable
Le bon papa suait, soufflait:
L'enfant goûtait un plaisir incroyable;
Le bruit, le mouvement, tout le réjouissait.
Fanfan, s'écria le bon homme,
Allons un peu de ce côté,
Dans cet endroit plus écarté;
Nous serons mieux; ce monde nous assomme.
Nous en aller! Pourquoi donc, bon papa?
— On étouffe. — Oh que non. — Mais on t'écrasera.
— Ah! tu ris; sans toucher personne
J'irais là bas frapper à ce mur-là.
—Gageons que non. — Je gage, bon papa.
— Ton goûter. — Soit; l'amende est bonne.
— Du pain sec, et rien que cela.
— Mais si je gagne, moi? — J'ordonne
Pour goûter tout ce qui me plaît.
— Oh oui! Sitôt dit, sitôt fait,
L'enfant se jette dans la presse,

Accélère, retient ses pas,
Esquive un coude avec adresse,
En se baissant tout bas, tout bas
Son agilité se surpasse.
Il saisit si bien son moment,
Qu'après maints tours de passe-passe
Il arrive sans accident.
Il vole au papa triomphant:
Papa, j'ai gagné la gageure;
Mon goûter. — Oui, la chose est sûre.
— As-tu vu comme en me baissant
J'ai su passer?—Oui, mon enfant.
Fais toujours ainsi, je te prie:
Le passage étroit, incertain,
Mon fils, c'est celui de la vie:
On écrase, ou l'on s'humilie
Sous l'amour-propre du voisin;
On n'échappe que par magie.
Veux-tu t'épargner du chagrin?
Fais-toi si petit, sois si nain,
Que sous l'œil même de l'envie
Tu puisses passer ton chemin.

DUTREMBLAY.

LE BON HOMME ET LE TRÉSOR.

Un bon homme de mes parens,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,

Se faisait adorer de tout son voisinage ;
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivait dans sa terre en véritable sage.
Il n'avait pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance ;
En revanche force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venait le voir
S'il avait de l'argent il donnait des pistoles ;
Et s'il n'en avait point, du moins par ses paroles
Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.
Il raccommodait les familles,
Corrigeait doucement les jeunes étourdis,
Riait avec les jeunes filles,
Et leur trouvait de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,
Il répétait souvent : N'avons-nous pas les nôtres?
Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus :
La nature de cent manières
Voulut nous affliger. Marchons ensemble en paix ;
Le chemin est assez mauvais
Sans nous jeter encor des pierres.
Or, il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen

De pouvoir faire plus de bien;
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit:
Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit
Si j'en augmentais mon domaine;
J'aurais plus de vassaux, je serais plus puissant.
Je puis mieux faire encor; dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président! cela vaut la peine.
Je n'ai pas fait mon droit, mais avec mon argent
On m'en dispensera, puisque cela s'achète.
Tandis qu'il rêve et qu'il projète
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le dimanche (c'était l'usage)
Le seigneur se plaisait à danser avec eux.
Oh! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires!
Que l'on danse sans moi. L'esprit plein de chimères,
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux;
Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille.
Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfans sur de la paille.

Notre nouveau crésus lui répond durement
Qu'il n'est pas en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'était pas loin, que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur:
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit. Notre bon homme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent:
Depuis qu'il m'appartient je ne suis plus le même;
Mon ame est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfans, sauvez-moi de ce péril extrême;
Prenez et partagez ce dangereux métal;
Emportez votre part chacun dans votre asile;
Entre tous divisé cet or peut être utile;
Réuni chez un seul il ne fait que du mal.

Soyons contens du nécessaire
Sans jamais souhaiter de trésors superflus:
Il faut les redouter autant que la misère;
Comme elle ils chassent les vertus.

FLORIAN.

L'AIGUILLE DE MONTRE.

Qui peut se comparer à moi?
Disait l'aiguille d'une montre;
J'indique le lever du roi,
Je dirige en mainte rencontre
Hommes d'affaires, magistrats,
Princes, ministres, potentats;
Tout reconnaît mon importance;
Enfin je marque les instans,
Je divise les jours et mesure le tems.
Elle parlait ainsi d'un ton plein d'arrogance,
Tandis que le ressort, à sa morgue opposant
Une modeste retenue,
Continuait d'échapper à la vue
Pour lui donner le mouvement.

Fort souvent nous ne savons guères
A qui nous prodiguons l'encens:
Combien d'illustres ignorans
Doivent tout à leurs secrétaires!

NOGENT.

LE SOCLE ET LA STATUE.

Oses-tu t'égaler à moi!
Disait au socle une fière statue;
Je porte mon front dans la nue,
Et je pose le pied sur toi,

Encore trop heureux qu'un jour je ne t'écrase!
— Plus de douceur et moins d'emphase:
Il te sied bien de m'insulter,
Etre faible, injuste et superbe!
Si je cessais de te porter
Je te verrais bientôt sous l'herbe.

FEUTRY.

LE CHEVAL ET LE CHIEN.

UN coursier vigoureux, bien fait, jeune, mais fat,
(Fatuité partout se glisse)
Criait tout haut à l'injustice
De se voir obligé d'obéir par état
Aux lois (il disait au caprice)
D'un maître impérieux, tranchant du potentat.
Il en faisait un jour sa plainte
A Laridon;
C'était le chien de la maison,
Docile, obéissant par amour, ou par crainte,
Et s'estimant heureux. Quel maussade métier,
Disait le vaniteux coursier,
De servir nuit et jour les plaisirs ou la gloire
D'un maître qui n'aime que lui!
De n'avoir à veiller, dormir, manger ou boire
Que pour les affaires d'autrui!
J'en suis bien las! cet homme ne me laisse,

En vérité, ni trève, ni repos:
C'est de ces importuns qui vous tiennent sans cesse,
Et qu'on a toujours sur son dos.
Encor s'il y mettait un peu de politesse;
Mais point du tout; j'entends pour tous couplets
De gros jurons que sans cesse il répète;
Puis son fouet insolent... En un mot, il me traite,
D'honneur, comme un de ses valets.
Souvent aussi, lorsque sa morgue fière
A mis ma patience à bout,
Indocile à sa voix, hérissant ma crinière,
Dressé sur mes pieds de derrière,
Presque debout,
Je le mets au hasard de mordre la poussière.
Fort bien, dit Laridon; ce sont là des exploits;
Il est beau de narguer ceux qui donnent des lois;
Mais, entre nous, tu ne dis rien, beau sire,
De l'étoile de fer qui brille à ses talons,
Et dont les traîtres aiguillons,
Trop voisins de ton flanc, l'écorchent sans mot dire,
Mon cher, un esprit fanfaron
Porte malheur; Dieu veut qu'on le punisse.
Si le sort a toujours raison,
Le faible a tort d'aller lui dire non.
Il faut que l'on commande ou que l'on obéisse,
Ainsi, si tu m'en crois, tu vivras sans façon:
De quelque titre qu'on te nomme,

Tu ne peux échapper à l'homme;
Echappe au moins à l'éperon.

IMBERT.

LES DEUX VIEILLES CHATTES.

CERTAINE chatte douairière
Avec une autre vieille un jour s'entretenait:
Devinez sur quelle matière;
C'était d'amour qu'il s'agissait.
Sur l'amour on ne tarit guère
(Je ne parle que du caquet.)
Femelle d'homme une journée entière
En jasera sans se faire prier;
Femelle de matou par fois aussi babille
Sur ce chapitre un jour entier.
Celle que j'introduis en son tems fut gentille;
L'autre vieille était chatte aussi de son métier.
Ne trouvez-vous pas, ma commère,
Qu'en amour comme en tout le siècle dégénère,
Et que nos jeunes chats, autrefois si galans,
Sont devenus grossiers, brutaux, impertinens?
Mon dieu, j'en suis choquée autant que vous, ma chère;
Leurs procédés font mal au cœur.
Jadis il n'était pas de si laide gouttière
Qui ne parût charmante aux yeux du chat vainqueur,
Dont j'y récompensais la tendresse sincère
Par quelque légère faveur.

Nos plus jeunes minets alors étaient fidèles.
Ma chère, vous r'ouvrez des blessures cruelles,
Dit l'autre; et je connais bien des ingrats aussi!
Un chat les entendait : Le beau traîn que voici!
Avez-vous tout conté, mes deux bonnes amies?
Dit-il en rompant l'entretien.
Quand nous étions galans vous étiez plus jolies.
Grondez, emportez-vous; vos cris n'y feront rien.
Vous ne remarquez pas que vous êtes vieillies;
Mais pour nous nous le voyons bien.
Coquettes qui briguez vainement la louange,
Quand de vos yeux éteints les ris sont délogés,
Vous criez que le siècle change,
Tandis que c'est vous qui changez.

L. Aubert.

LA LUNE.

Dans les bras de Thétis Phébus est descendu:
Mortels, consolez-vous; je vous rends sa lumière:
Voyez! vous n'avez rien perdu,
Pas le moindre rayon; la voilà toute entière.

Traducteurs, votre art est pareil;
La lune a beau briller, ce n'est pas le soleil.

Fumars.

LE CHEVAL, LE BOEUF, LE MOUTON ET L'ANE.

Quatre animaux divers et d'instinct et de nom,
Dom coursier à l'humeur altière,
Robin mouton le débonnaire,
Tête froide le bœuf et maître aliboron,
Mourant de faim parmi les joncs d'un marécage,
Convoitaient un gras pâturage
Qu'en vain ils côtoyaient de près,
Et dont martin bâton leur défendait l'accès.
Tous quatre dévoraient des yeux l'herbe fleurie;
Mais martin d'en goûter faisait passer l'envie.
Robin, tremblant comme un mouton,
En songeant au danger oubliait la disette;
Dom coursier, pour ses faits prôné dans la gazette,
Perdait tout son courage à l'aspect du bâton.
Le bœuf après mûre réflexion
Abandonnait ses projets de conquête.
Tandis qu'ils ruminaient l'intrépide grison,
Sans tant travailler de la tête,
Du gardien redoutable affronta le courroux:
On a beau le frapper, on ne peut s'en défaire;
Le ladre sans pudeur avance sous les coups;
D'un saut victorieux il franchit la barrière;
Et le voilà dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux,
Se vautrant, gambadant et broutant sans rancune.
Ses discrets compagnons le poursuivaient en vain

De leurs regards jaloux : Amis, dit le roussin,
Voilà comme l'on fait fortune.

BOISARD.

L'HERMITE ET LES DEUX VOLEURS.

Un bon hermite, exempt de soucis et d'ennui,
Revenait de la ville, et son âne avec lui:
Se renfermant dans les justes limites
Qu'entre l'aisance et le besoin
La sage nature a prescrites,
Il rêvait au produit de ses saintes visites,
Quand deux voleurs l'aperçoivent de loin.
L'un (c'est le plus méchant) n'aimait pas les hermites;
L'autre, assez bon, (s'il est de tels voleurs pourtant)
Par sympathie apparemment,
Pour les ânes avait une faiblesse extrême,
Les aimant, comme on dit, à l'égal de soi-même.
L'un veut assassiner le porte-capuchon
Pour avoir son argent, ses habits, et de suite
Mettre un emprunt forcé jusque sur son cordon;
L'autre n'en veut qu'à l'âne, et du reste il tient quitte
L'hermite.
Nos emprunteurs s'accostent en chemin,
Se communiquent leur dessein:
Rien de mieux. Avec politesse
On s'unit fraternellement;

Chacun a son département.
On se concerte, on se caresse,
Ensemble on va faire sa main,
Le tout sans nuire à son voisin:
Scrupule merveilleux pour gens de leur espèce!
Cet excès de délicatesse,
Dont se passerait bien l'hermite voyageur,
Met en repos... leur conscience...
Leur conscience... de voleur.
On dit que celles-ci sont à la mode en France.
Au pied d'un arbre assis le saint homme dormait;
Près de lui son âne paissait.
« Volons, dit l'un. Tuons, dit l'autre. Moi, compère,
« Je frapperai l'hermite. — Oh! non pas; il criera,
« Puis l'âne à l'instant s'enfuira;
« Et ce n'est pas là mon affaire. »
« C'est moi qui vais d'abord voler l'âne au bon père.
« — Eh! mais, l'ami, le père au bruit s'éveillera;
« Puis le père se défendra;
« Et ce n'est pas là mon affaire.»
A leur intérêt près ils étaient bons amis:
Nul ne voulant céder, on conteste, on chicane,
Et tous deux d'appeler le saint homme à grands cris.
—Ce fripon... ce coquin... veut te prendre ton âne.
—Veut en t'assassinant te voler tes habits.
L'hermite se réveille en secouant la tête:
Oh! oh! dit-il, que veulent ces gens-ci?
Puis, sans perdre de tems remontant sur sa bête,
Fuit en leur criant : Grand merci.

Un méchant par hasard peut vous servir ainsi ;
Mais, sans demander votre reste,
Imitez mon hermite, et rendez grâce aux dieux
De ce que les méchans, par un bienfait céleste,
Ne peuvent pas toujours être d'accord entre eux.

PRÉVOST-D'IRAY.

LE VER DE TERRE.

Un ver au teint rougeâtre, en son trou retiré,
Se dit un beau jour à lui-même :
Parbleu ! Jupin sans doute était un peu timbré
Quand il a de ce monde établi le système ;
Et quand je dis un peu je veux dire beaucoup.
Quoi ! le chien, le renard, et le cerf et le loup,
Et tant d'autres enfin, cheminent sur la terre,
Tandis que moi, né comme eux de ma mère,
Moi, créé, grâce aux dieux, de la même matière ;
Moi qui les vaux, je me traîne au-dedans !
Fi donc ! c'est un abus qui choque le bon sens.
Je voudrais bien savoir pourquoi l'on les protège,
Et s'ils ont mieux que moi gagné le privilège
De humer l'air, et de courir
Les bois et les prés à loisir.
Oh ! par ma foi que Jupin s'arrange ;
Ma case est trop étroite ; il est bon que j'en change :
L'univers à coup sûr n'en ira pas plus mal.
En achevant ces mots le terrestre animal

Bondit, s'alonge, se ramasse,
Et se ralonge, et se tracasse,
Creuse, creuse le sol jusques à la surface,
Puis sort de terre, et puis tranche du grand,
Jaloux de témoigner son audace profonde.
A le voir on eût dit Fernand
Qui s'emparait du nouveau monde.
Mais tandis qu'à loisir ma bête s'admirait,
Passe un coursier : ma bête aussitôt disparaît
Par le quadrupède écrasée.
De sages à projets ce ver est le miroir :
Telles gens ici bas sont peu rares à voir ;
L'univers en abonde, et leur race épuisée
Ne s'éteint en un lieu que pour renaître ailleurs.
Pour eux l'exemple est nul. Ce n'est pas que d'ailleurs
Je les plaigne ; il s'en faut ; mais par fois leurs maximes
Trompent les imprudens. Voilà ceux qu'en mes rimes
Je préviens des périls qui les suivent toujours.
Si l'on ne peut guérir certains fous de nos jours,
Otons-leur du moins des victimes.

GRANCHER.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

	Pages
Abeille (l') et la Mouche, par *Grénus*,	77
Abeilles, (les) ou Morale aux Souverains, par *Lamotte*,	109
Abricots, (les) par *Lemonnier*,	209
Abricotier, (l') par *Aubert*,	168
Aigle (l') et le Cerf-Volant, par *Fumars*,	19
Aigle (l') et le Serpent, par *Hoffman*,	83
Aigle (l') et le Pélican, par *Mancini-Nivernais*,	104
Aiguille (l') de Montre, par *Nogent*,	234
Amour (l') Propre et la Modestie, par *Hoffman*,	67
Ane (l') gourmand, par *Lebailly*,	58
Ane (l') et son Maître, par *Aubert*,	184
Anon (l') Petit-Maître, par *le même*.	22

B.

Balayeurs, (les) par *Fabien-Pillet*,	59
Bœuf (le) et la Vache, par *P. Villiers*.	67
Berger (le) et son Troupeau, par *Reyrac*,	40
Bon homme (le) et le Trésor, par *Florian*,	131

Pages
Braconnier (le) et les Chiens courans, par *Piery*, 39
Brebis (la) et le Chien, par *Florian*, 47
Brebis (la) sauvée, par *madame Joliveau*. 81

C.

Castors, (les) par *Mancini-Nivernais*, 221
Cavale (la) et son Petit, par *le même*, 114
Cerisier (le) et le Groseillier, par *Aubert*, 68
Chasse (la) au Miroir, par *Lalouptière*, 149
Chat (le) et la Chauve-Souris, par *Lamotte*, 203
Chêne (le) et les Fraisiers, par *Vitallis*, 124
Cheval (le) et son Maître, par *Mancini-Nivernais*, 34
Cheval (le) et le Chien, par *Imbert*, 236
Cheval, (le) le Bœuf, le Mouton et l'Ane, par *Boisard*, 239
Chien (le) battu, par *Mancini-Nivernais*, 44
Chien (le) et le Chat, par *Arnault*, 111
Chloé et Fanfan, par *Aubert*, 156
Chloé et le Papillon, par *Bordes*, 87
Cigale (la) et les jeunes Fourmis, par *Grénus*, 151
Conseil (le) des Animaux, par *Dorat*, 21
Consolation, (la) par *Sélis*, 27
Coq (le) et la jeune Poule, par *Grécourt*, 47
Cygne (le) et les Canards, par *Guichard*. 135

D.

Desir (le) et la Jouissance, par *Baudier*, 28
Deux (les) Poules, par *Aubert*, 29

Pages

Deux (les) Intérêts, par *Barbe*, 46
Deux (les) Liqueurs, par *Guichard*, 79
Deux (les) Epis, par *le même*, 85
Deux (les Jardiniers, par *Florian*, 94
Deux (les) Attelages, par *Lemontey*, 158
Deux (les) Enfans, par *Richer*, 163
Deux (les) Loups, par *madame Laférandière*, 212
Deux (les) vieilles Chattes, par *Aubert*, 237
Divorce, (le) par *madame Joliveau*, 108
Douleur (la) et l'Espérance, par *Hoffman*. 94

E.

Ecoliers (les) et le Linot, 112
Eléphant (l') et le Rat, par *Boisard*, 189
Enfant (l') bien corrigé, par *Lemonnier*, 13
Enfant (l') et la Rose, par *Barbe*, 24
Enfant (l') dans le bateau, par *Fumars*, 33
Enfant (l') et le Miroir, par *Florian*, 36
Enfant (l') mis sur une table, par *Barbe*, 48
Enfant (l') et les Noisettes, par *Lamotte*, 56
Enfant (l') et le Moineau, par *Boisard*, 127
Enfant (l') et le Mâtin, par *Mancini-Nivernais*, 135
Enfant (l') dénicheur, par *Vitallis*, 136
Enfant (l') et sa Mère, 146
Enfant (l') et la Poupée, par *Vadé*, 174
Exemple (l') à suivre. 154

F.

Fanfan et Colas, par *Aubert*, 154
Faucon (le) et le Pigeon, par *Grécourt*, 55

Pages
Femme (la) de neige, par *Lemonnier*, 176
Femmes (les) et la Beauté, par *Grénus*, 126
Fer (le) et l'Aimant, par *Arnault*, 91
Florette et Robin, par *Bérenger*, 169
Folie (la) et la Raison, par *Dorat*, 184
Forçats, (les) par *Aubert*, 194
Fourmi, (la) 44
Frère (le) et la Sœur, par *Malinger*, 63
Fromage, (le) par *Lamotte*, 185
Fruits (les) du Commerce, par *Aubert*. 141

G.

Gageure, (la) par *Dutremblay*, 229
Grillons, (les) par *Lamotte*. 228
Guêpes, (les) par *madame Joliveau*. 151

H.

Habit (l') et l'Oreiller, par *Imbert*, 146
Hermite (l') et les deux Voleurs, par *Prévôt-d'Iray*. 240
Hirondelle (l') et le Bâtisseur, 74
Homme (l') et l'Echo, par *Arnault*, 125
Homme (l') et les Pendules, par *Guichelet*, 42
Horloge (l') à réveil, par *Aubert*. 80

J.

Inondation, (l') par *Florian*, 143
Jeu (le) d'Echecs, par *Aubert*, 205
Joueur (le) de Gobelets, par *Vadé*, 61
Jupiter et la Brebis, par *Boisard*, 137
Jupiter et les Femmes, par *Mancini-Nivernais*, 199

Pages

L.

Laboureur (le) et son Fils, par *Barbe*, 92
Laboureur (le) de Castille, par *Florian*, 118
Lapin (le) et la Sarcelle, par *le même*, 222
Lièvre (le) et la Tortue, par *Boisard*, 209
Lion (le) et le Sanglier, par *Boursault*, 100
Loterie (la) de Vénus, par *Aubert*, 37
Loup (le) converti, par *Ginguené*, 65
Loup, (le) la Brebis et le Buisson, par *P. Villiers*, 211
Lune, (la) par *Fumars*, 239
Lynx (le) et la Taupe, par *Boisard*. 113

M.

Maître (le) et le Valet, par *Aubert*, 85
Ménage (le) brouillé, par *Hoffman*, 51
Métamorphoses (les) du Singe, par *Lebailly*, 180
Miroir (le) et le Portrait, par *Hoffman*, 55
Modestie, (la) par *Grénus*, 30
Montre (la) et le Cadran solaire, par *Lamotte*. 195

N.

Nid (le) de l'Hirondelle, par *Lemontey*, 178
Nouveauté, (la) par *Hoffman*. 26

O.

Offre (l') trompeuse, par *Barbe*, 148
Olivier, (l') le Figuier, la Vigne et le Buisson, par *Andrieux*, 130

Pages
Origine (l') du Comique larmoyant, par *Aubert*, 43
Ours (l') et ses Convives, par *Pesselier*, 194
Ours (l') et les Abeilles, par *Guichelet*. 210

P.

Paon (le) et l'Arc-en-Ciel, par *Dorat*, 192
Papillon, (le) par *madame Joliveau*, 53
Perroquet, (le) par *Lamotte*, 71
Perroquet, (le) par *Florian*, 99
Petite (la) Fille et le petit Chat, par *Fumars*, 214
Père (le) et ses trois Fils, par *Guichard*, 121
Pie, (la) par *Lamotte*, 20
Plaisir (le) et l'Ennui, 140
Plaisir (le) et le Papillon, 202
Poisson (le) Volant, par *Florian*, 57
Poule (la) et le jeune Coq, par *Barbe*, 63
Poule (la) et le Philosophe, par *madame Joliveau*, 129
Porc (le) et les Abeilles, par *la méme*. 182

R.

Rat (le) et le Raton, par *Ducerceau*, 32
Renard (le) et les jeunes Lapins, par *Dorat*, 164
Renard (le) et l'Ecureuil, par *Grénus*, 139
Renard (le) et la Brebis, par *Lebailly*, 196
Renoncule (la) et l'OEillet, par *Bérenger*, 102
Revers (les) de Fortune, par *madame Joliveau*, 97
Roi, (le) le Paysan et l'Hermite, 40

Pages
Roi (le) et le Bûcheron, par *Aubert*, 122
Roi (le) et les deux Bergers, par *Florian*, 160
Roitelet, (le) par *Piron*, 187
Rose (la) et l'Amaranthe, par *Guichard*, 28
Rose, (la) par *Grécourt*, 93
Rossignol, (le) la Fauvette et le Moineau, par *Fontenelle*, 56
Rossignol (le) et le Prince, par *Florian*, 181
Rossignol (le) et l'Alouette, par *Bérenger*, 198
Ruisseau, (le) par *Hoffman*. 102

S.

Sage (le) et le Fou, par *Boursault*, 98
Sanglier (le) et l'Ane, par *le même*, 118
Saule (le) et la Ronce, par *Lebailly*, 66
Sénat (le) des Aigles, par *Dorat*, 226
Serin (le) et le Moineau, par *Favart*, 23
Serpent (le) et l'Anguille, par *Aubert*, 26
Serpent (le) et le Voyageur, par *le même*, 50
Serpent (le) et la Colonne, par *Dorat*, 153
Servante, (la) 217
Singe (le) au Bal, par *Lemontey*, 116
Singe (le) applaudi, par *Guichard*, 150
Singe (le) et le Renard, par *Dorat*, 173
Singe (le) qui montre la Lanterne magique, par *Florian*, 105
Singe (le) qui se peint, par *Lebailly*, 186
Singes, (les) par *Lamotte*, 215

Pages
Singes (les) et le Léopard, par *Florian*, 128
Socle (le) et la Statue, par *Feutry*, 235
Soleil (le) et la Poussière, 96
Soleil (le) et les Oiseaux de nuit, par *Mancini-Nivernais*, 190
Solitaire (le) et la Fortune, par *Grécourt*, 69
Sommeil (le) du Méchant, par *Aubert*, 60
Sourd (le) et l'Aveugle, par *Mancini-Nivernais*. 207

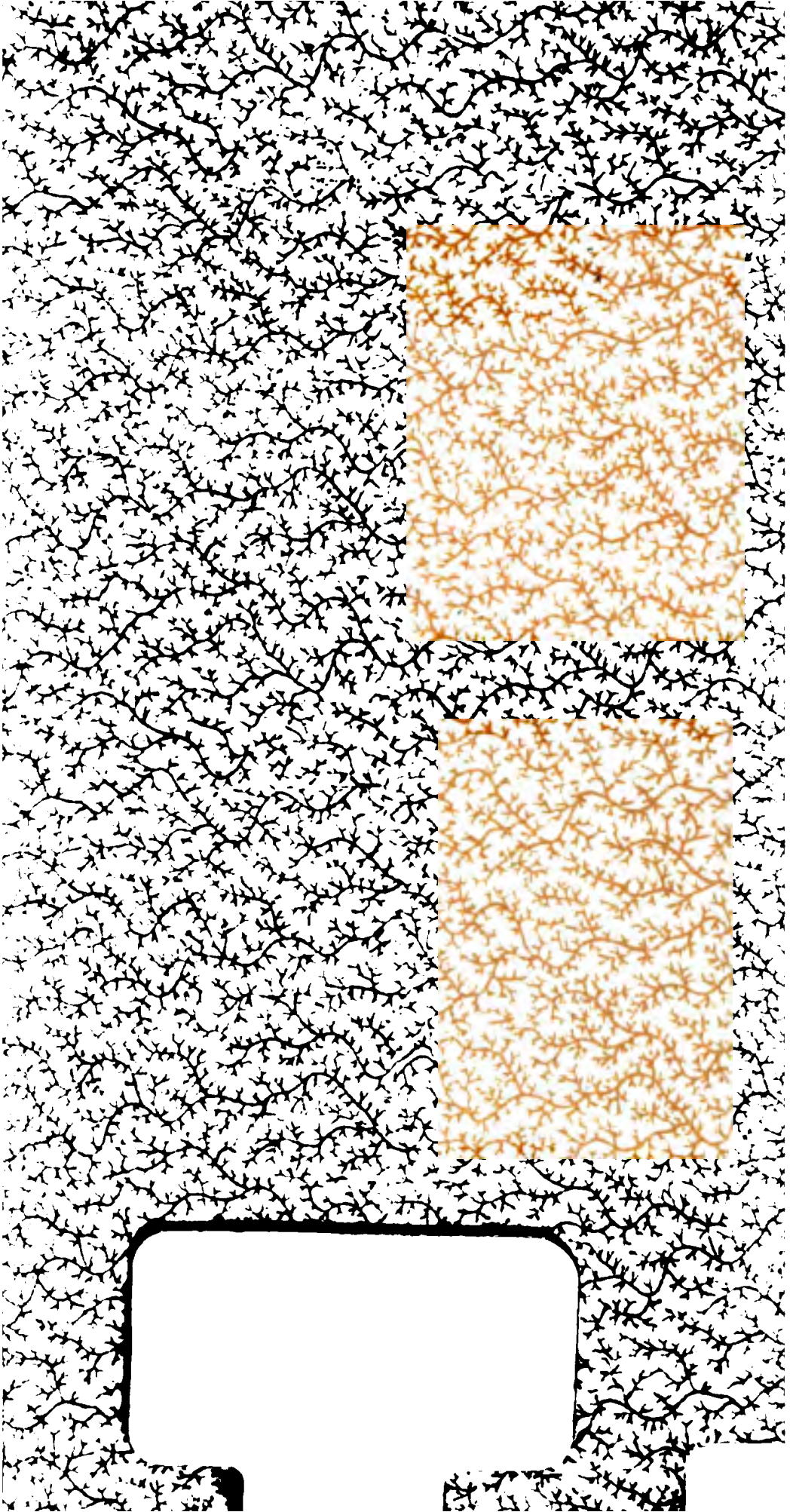
T.

Tableau (le) et le Cadre, par *Pesselier*, 206
Taupe (la) et le Rat, par *Boisard*, 166
Taupe (la) et les Lapins, par *Florian*, 76
Thémis, l'Amour et la Raison, par *Hoffman*, 72
Tourterelle (la) et le Rossignol, par *Dourneau*. 218

V.

Vengeance (la) d'une Abeille, par *Duboys-Lamolignière*, 59
Ver (le) de terre, par *Grancher*, 242
Ver (le) luisant, par *Voisenon*, 101
Vérité, (la) 75
Vieux (le) Arbre et le Jardinier, par *Florian*, 83
Vigne (la) et l'Ormeau, par *Lebailly*, 60
Vieillard (le) sorti de prison, par *Sélis*, 219
Villageois (le) et son Fils, par *Groseiller*, 49
Violon (le) cassé, par *Théveneau*. 96
Voyageur (le) et le Poirier, par *Barbe*, 70

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building